



THEA HARRISON

LA CHRONIQUE DES ANCIENS - 4.7

Chasse gardée



CRÉPUSCULE

THEA
HARRISON

LA CHRONIQUE DES ANCIENS – 4.7

Chasse gardée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laurence Murphy*



Thea Harrison

Chasse gardée

La Chronique des anciens – 4.7

Collection : Crepuscule
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurence Murphy

© Thea Harrison, 2012 Pour la traduction française © Éditions J'ai lu, 2014

ISBN numérique : 9782290092811
ISBN du pdf web : 9782290092828

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290092811

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

À peine est-elle rentrée de campagne que Xanthe, soldat à la solde de la reine des Faes noires, est convoquée au palais. Apprenant que son identité a été compromise, elle accepte, dans le plus grand secret, de devenir membre de la suite de Niniane. Quelques jours plus tard, quand le chancelier Aubrey Riordan est retrouvé quasi mort, c'est l'incompréhension et le désordre le plus total à Adriyel. Aussi, pour protéger Aubrey de ses agresseurs, Niniane confie sa garde à Xanthe, en qui elle a une confiance absolue. Sa mission : le cacher chez elle, dans sa chaumière isolée au fond des bois...

Couverture : d'après © narcisa et © Giorgio Fochesato / Getty Images

© Thea Harrison, 2012

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2014

Thea Harrison

Classée en tête de liste des meilleures ventes du *New York Times* et de *USA Today*, elle est l'auteur d'une dizaine de livres. Récompensée à plusieurs reprises pour ses écrits, elle a connu le succès avec sa série *La chronique des Anciens*, qui l'a fait connaître du grand public. Le premier tome, *Le baiser du dragon*, a été primé par le célèbre RITA Award 2012 de la meilleure romance paranormale. Elle a également publié sous le pseudonyme d'Amanda Carpenter.

***Du même auteur
aux Éditions J'ai lu***

LA CHRONIQUE DES ANCIENS

1 – Le baiser du dragon

N° 10145

2 – Un cœur de pierre

N° 10142

3 – L'étreinte du serpent

N° 10615

3.5 – Sans fard

Numérique

4 – L'héritière de l'Oracle

N° 10780

4.5 – Le mal absolu

Numérique

4.6 – Le Portail du Diable

Numérique

Sommaire

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Note de l'auteur](#)

[Avertissement](#)

[1 - Le foyer](#)

[2 - La loi](#)

[3 - La mort](#)

[4 - Les profondeurs](#)

[5 - La danse](#)

[6 - Sacrifice](#)

[7 - L'amour](#)

[Épilogue](#)

Note de l'auteur

Chers lecteurs,

J'ai eu beaucoup de plaisir à écrire *Chasse gardée* pour plusieurs raisons. J'ai été en mesure, grâce à cette novella, de conclure le fil de l'histoire du jeu de Tarot mystérieux, et j'ai pu également, enfin, revenir à Adriyel, le pays des Faes noires, et retrouver Tiago et Niniane, les héros d'*Un cœur de pierre*. Ce récit m'a également permis de donner à deux personnages qui le méritaient vraiment, Aubrey et Xanthe, un dénouement heureux à leur histoire après leurs épreuves.

Vous trouverez un autre dénouement heureux pour un personnage qui joue un tout petit rôle, une Wyr-chat de six ans, surnommée Souris, qui a connu elle aussi des vicissitudes. Ce personnage a été créé par le lauréat du concours que j'avais lancé « Créer un personnage faisant partie des Anciens » et auquel vous avez été nombreux à participer en proposant des inventions merveilleusement créatives. Je me suis énormément amusée à incorporer dans le récit des détails concernant ce petit personnage, et j'espère que vous vous amuserez autant à lire les passages où elle apparaît.

Au nom de votre enthousiasme et de votre intérêt continu pour mes histoires, j'aimerais beaucoup vous dédier ce récit, oui, à vous, les lecteurs.

Merci du fond du cœur.

En vous souhaitant de nombreuses heures agréables de lecture,

Thea

Avertissement

Prenez un homme se remettant d'une tentative d'assassinat et la tueuse professionnelle déterminée à le protéger, ajoutez-y un jeu de Tarot et une maisonnette isolée, puis installez-vous confortablement pour admirer le feu d'artifice !

1

Le foyer

Dès que Xanthe arriva à Adriyel, elle laissa sa monture à l'écurie du palais et envoya un message au chef de la sécurité de Sa Majesté qui disait simplement : « C'est fait. »

Elle ne signa pas. Il saurait qui l'avait envoyé. Elle n'attendait pas non plus de réponse prompte. Sa mission accomplie, toute urgence ou nécessité d'intervention devenait caduque.

Comme elle était restée assez longtemps en Amérique, elle s'arrêta au marché pour acheter de la nourriture : pain frais, viande, œufs, légumes, et fruits. La familiarité de la tâche l'apaisa, car elle était fatiguée et stressée après cette période difficile durant laquelle elle avait dû vivre dans un lieu tout aussi étrange qu'étranger, environnée de danger.

À cette heure de la journée, c'était le milieu de l'après-midi, les meilleurs produits étaient partis, mais il y avait encore suffisamment de variété pour répondre à ses besoins immédiats. Les étals du marché étaient encore bien approvisionnés en viandes et poissons, légumes, fruits et céréales venant des fermes du voisinage, d'un vaste choix de plats cuisinés, de tissus magnifiques aux couleurs éclatantes et aux broderies complexes, de poteries, d'épices, de savons et d'objets en métal, sans oublier l'arrivée récente et quelque peu discordante de produits américains. Les marchands ambulants vantaient leurs produits, et des arômes de cuisine flottaient le long des étroites rues pavées.

Xanthe marqua une pause en sentant bouger la petite créature qu'elle portait dans son sac. Elle aurait peut-être trop faim pour pouvoir attendre qu'elle ait préparé le dîner. Elle réfléchit un instant, puis retourna sur ses pas pour retrouver l'étal du boulanger, où elle acheta une tourte à la viande. Ses dernières emplettes furent une cruche en terre remplie de lait frais et un petit pot de fromage à pâte molle. Quand elle aurait fini le lait et le fromage, elle retournerait la cruche et le pot au crémier.

Les soubresauts dans son sac s'intensifiaient.

— Patience, dit-elle.

Puis elle sortit de la ville en empruntant la petite route qui longeait le fleuve sur deux ou trois kilomètres avant de rejoindre le sentier envahi par les herbes folles qui menait à la petite chaumière de deux pièces où elle avait vécu toute sa vie. Ignorant les tortillements de plus en plus forts venant du sac sur son dos, elle étudia la bâtisse en approchant. Elle avait l'air négligée, ce qui était normal, puisque Xanthe avait été absente pendant quatre saisons, mais le toit paraissait avoir tenu le coup. Avec un peu de chance, l'intérieur était resté sec.

Elle ouvrit la porte et contempla la pièce poussiéreuse plongée dans l'ombre. Pendant un instant, tout lui parut trop rustique, trop exigü, trop étrange. Puis la bizarrerie des dernières lunes – mois, c'est ce qu'ils disaient en Amérique – s'évanouit, la chaumière lui redevint aussi familière qu'avant son départ, et elle sut qu'elle était rentrée chez elle.

Elle se souvint de la remarque d'un humain alors qu'elle se trouvait dans cette étrange ville de tentes au Portail du Diable dans l'État américain du Nevada. L'individu était cuit par le soleil et arborait une expression cynique en lui disant :

— Vous savez ce qu'on dit : on ne peut jamais revenir chez soi¹.

C'était la première fois que Xanthe venait en Amérique, et elle ne savait pas ce que le dicton signifiait.

Elle posa ses paquets sur la table poussiéreuse, se débarrassa de son sac à dos et le posa doucement par terre, puis retira le harnais qu'elle portait sur ses épaules et dans lequel elle transportait son épée, et étira ses muscles fatigués. Elle avait passé toute la journée à voyager et elle avait encore tellement de choses à faire avant de pouvoir se reposer.

Elle entrouvrit la porte afin de laisser entrer l'air frais du soir. La petite créature qui était dans son sac poussait maintenant des petits cris plaintifs rappelant les pleurs d'un bébé. Elle ouvrit le sac et en extirpa un maigre chaton tigré tout frétilant qui sauta sur la table et se mit à tourner autour de la tourte de viande et des produits laitiers toujours emballés en miaulant pitoyablement.

— Oui, je sais, dit Xanthe. Mais il faut que tu attendes encore un peu.

Elle avait pris l'habitude de parler au chaton pendant le voyage de trois jours qui permettait de rejoindre Adriyel depuis le point de passage. Le soir, le petit animal s'endormait en ronronnant soit sur ses genoux, soit à côté du feu de camp pendant que Xanthe étudiait les superbes cartes peintes à la main du jeu de Tarot qui lui avait été donné par un vampire et deux gorgones alors qu'elle se rendait à Chicago afin de rejoindre le point de passage qui lui permettrait de rentrer chez elle.

En Amérique, les gens avaient une drôle de manière de parler des lieux tels qu'Adriyel. Ils les appelaient les Autres Contrées, mais pour Xanthe, l'Autre Contrée, c'était l'Amérique.

Le chaton semblait en général apprécier le son de sa voix, mais pour le moment, il n'était pas intéressé par ce qu'elle disait. Il tentait d'ouvrir le paquet en lui donnant des petits coups de patte et miaulait de plus belle, montrant ses petites dents blanches pointues et le bout de sa langue rose.

Xanthe ouvrit le buffet qui renfermait sa vaisselle. Son père l'avait fait de ses propres mains, ainsi que tous les meubles de la petite maison, à partir d'un bois dur et déjà patiné. Aucune bestiole ne semblait y avoir élu domicile et elle se contenta donc d'essuyer un bol avec l'une de ses manches, versa du lait dedans et le posa par terre.

Le chaton bondit et se mit à laper le liquide crémeux en ronronnant de bonheur et elle en profita pour débarrasser ses achats et rompre un morceau de la tourte. Elle était encore chaude et un fumet odorant s'en échappait. Elle mit de la viande et de la sauce sur une soucoupe, souffla dessus pour les refroidir et la posa sur le sol à côté du bol de lait.

Tandis que son petit compagnon se régalait, Xanthe se mit au travail. Elle épousseta et passa le balai partout, chassant des araignées et évacuant quelques nids de souris. Avec le chaton, elles n'allaient pas revenir. Puis elle transporta du bois à moitié pourri qu'elle prit sur le petit tas qui restait sous la huche, alluma un feu, alla enlever le couvercle du puits et tirer de l'eau, coupa la viande et les légumes crus dans un chaudron et le posa sur le feu pour les faire cuire, lava la table et les chaises, traîna dehors le matelas de la petite chambre et le battit jusqu'à ce que les nuages de poussière qui s'en échappèrent cessent, le traîna de nouveau pour le rentrer et sortit les draps et les couvertures rangés dans un coffre avec des copeaux de cèdre odorants.

Sa fatigue se transforma rapidement en épuisement. Elle aurait pu rester en ville pour la nuit et retrouver la chaumière trop longtemps délaissée le lendemain matin, mais elle avait été trop impatiente de rentrer. Le lit fait, elle inspecta le contenu du chaudron suspendu au-dessus du feu. Elle n'arrêtait pas de penser au plaisir que ce serait de manger une assiette de ragoût chaud et de se coucher quand une ombre gigantesque se profila dans l'embrasement de la porte.

Le chaton passa à côté d'elle en courant, affolé, sa fourrure hérissée. Xanthe leva les sourcils et le regarda se ruer dans la chambre et disparaître sous le lit.

Puis elle se tourna vers la porte où un homme immense se tenait, tout de noir vêtu. C'était le chef de la sécurité de la reine des Faes noires, le seigneur Tiago Aigle noir, oiseau-tonnerre wyr et pour toujours étranger dans le fief des Faes noires.

Surprise, elle s'inclina devant son employeur.

— Bienvenue, mon seigneur. Entrez, je vous en prie.

Ses traits étaient aussi sévères que sa tenue. Il avait l'air de venir d'ailleurs pour ceux qui étaient habitués à la gracilité, aux grands yeux gris et à la peau pâle des Faes noires, mais Xanthe s'était habituée à son visage dur et à sa présence imposante.

Les yeux d'obsidienne s'étrécirent en se rivant vers l'endroit où le chaton avait disparu.

— Tenanye, fit-il, la saluant de sa manière abrupte qui ne lui semblait plus si déconcertante depuis son séjour en Amérique. Je crois que je vous ai dit d'arrêter de m'appeler ainsi. Tiago fait parfaitement l'affaire. Qu'est-ce que ça fout ici ?

Elle leva les sourcils comme il indiquait la chambre du doigt.

— Le chaton ? Je l'ai trouvé errant près du point de passage à Chicago, alors je l'ai pris avec moi.

Le point de passage qui permettait de relier Adriyel à Chicago était situé sur un terrain de trente-deux hectares au nord-ouest du centre de la ville. Un grand manoir de style géorgien se dressait sur la propriété qui était entourée d'un haut mur de pierre couronné de rouleaux de fer barbelé, mais le portail était en fer forgé, et depuis qu'Adriyel avait ouvert ses frontières, ce portail était rarement fermé.

Aucun membre du personnel fae noire du manoir ne voulait adopter d'animal de compagnie, mais en donnant libre accès à d'autres créatures, la faune urbaine avait désormais la possibilité de profiter de l'ouverture de la propriété et de se glisser dans la vaste zone boisée.

Tiago lui jeta un regard étrange, puis se dirigea à grands pas vers la chambre.

— Sors de là, fit-il d'un ton ferme.

Xanthe l'observa d'un air ébahi et abruti de fatigue.

Le chaton sortit de sa cachette sous le lit. Il eut l'air encore plus minuscule et plus fragile en se recroquevillant aux pieds du seigneur wyr.

Une vague de chaleur envahit Xanthe en comprenant soudain quelque chose avec consternation.

Tiago baissa les yeux sur la petite créature, les mains sur les hanches. Elle le regardait, l'air paniquée, le poil hérissé.

— Change, ordonna-t-il.

Le chaton se métamorphosa et se transforma en une petite fille sale et négligée qui ne quittait pas des yeux, apparemment fascinée, l'homme immense qui se trouvait devant elle. Tiago la toisa avec sévérité et inclina la tête en direction de Xanthe.

La Fae noire se frotta le front d'un air accablé.

— Oh, dieux. J'ai kidnappé une petite fille wyr.

— Elle ne s'est jamais métamorphosée devant vous ?

— Non, monsieur. Je ne savais pas. Vous savez que mon sens de la magie est minime.

Xanthe pouvait s'exprimer par télépathie et emprunter les points de passage. Elle était également en mesure de capter de la Force dans des objets et des individus Puissants, mais sans l'odorat d'un Wyr, elle n'avait aucun moyen de savoir que le chaton n'en était pas un. Elle haussa les épaules.

— Je croyais que je venais à la rescousse d'un chat sauvage.

— Bon, fit Tiago au bout d'un moment. Je vais la ramener au palais avec moi. Niniane saura quoi faire. (Il jeta un regard à Xanthe.) En ce qui vous concerne, je vais vous contacter. Je veux des détails

sur ce qui s'est passé.

— Entendu, mon sei... monsieur.

La petite fille regarda Xanthe d'un air implorant.

— Je veux rester ici, murmura-t-elle.

— C'est impossible, firent Xanthe et Tiago d'une même voix.

— Vous m'avez nommée Souris, ajouta l'enfant, suppliant Xanthe du regard. Je devais vivre avec vous dans la chaumière et chasser les souris. Vous l'avez dit.

Le plaidoyer fendit le cœur de Xanthe. Elle pensa au chaton, pelotonné sur ses genoux et ronronnant pendant qu'elle lui parlait tranquillement de tout et de rien. Honnêtement, elle ne se souvenait pas de tout ce qu'elle lui avait dit. Elle s'approcha et s'accroupit devant la petite fille.

— C'était quand je pensais que tu étais juste un chat, lui expliqua Xanthe avec douceur. J'aimerais beaucoup que tu restes, mais je ne peux pas m'occuper d'un enfant wyr.

Elle ne pouvait s'occuper d'aucun enfant. Elle menait une vie beaucoup trop dangereuse.

— Mais ça me plaît ici, dit plaintivement l'enfant. Je ne causerai pas de problèmes. Je peux être un chat tout le temps.

— Je suis désolée, mais non, fit Xanthe aussi gentiment qu'elle le put. (Elle toucha les cheveux emmêlés de l'enfant.) Cet endroit n'est pas fait pour toi, ma chérie. Tu mérites un lieu plus approprié où tu pourras être un chat et une petite fille, et aller à l'école.

Tiago n'attendit pas d'autres protestations. Il souleva la petite et se tourna vers la porte.

— Détendez-vous et prenez quelques jours de congé. Vous l'avez mérité. Je vous convoquerai dans un jour ou deux. Soyez prête.

— Bien, monsieur.

Puis il sortit, et la dernière chose que Xanthe vit de la petite fille fut de grands yeux tristes qui la suivaient par-dessus l'épaule du seigneur wyr.

Elle s'approcha de la table et se frotta le visage. Elle n'allait pas revenir sur sa décision comme ces grands yeux tristes le lui demandaient. Elle ne pouvait pas le faire.

Le silence s'installa dans la chaumière. Elle semblait tellement plus vide qu'avant l'arrivée de Tiago. Elle regarda les objets qu'elle avait posés sur la table lorsqu'elle avait vidé son sac à dos. Il y avait des affaires de toilette, des armes – son harnais et l'épée, ainsi que des couteaux – et la boîte en bois ancienne qui renfermait le jeu de Tarot.

Elle n'avait plus la moindre énergie. Elle rangerait ses affaires demain. Pour l'heure, elle tira la boîte vers elle, l'ouvrit et sortit les cartes magnifiquement peintes à la main. Une Force chaude, tranquille imprégna ses doigts tandis qu'elle les manipulait avec révérence.

Elle les battit, puis retourna la carte du dessus. C'était l'un des arcanes majeurs, Inanna, la déesse de l'amour, avec son chariot tiré par sept lions.

Chaque fois qu'elle battait les cartes, la carte d'Inanna sortait ainsi en premier.

— Je croyais que tu parlais du chat, dit-elle à la carte.

Le visage de la femme d'or lui souriait, farouche et mystérieux.

Elle soupira. L'amour venait sous plusieurs formes – l'amour d'un ami ou d'un amant, d'un parent ou d'un enfant. L'attachement d'un animal de compagnie ou l'amour de son pays. Xanthe n'était faite que pour l'une de ces formes d'amour, même si elle avait pensé pendant un petit moment que le chaton conviendrait.

Elle remit le jeu dans la boîte et le posa avec précaution sur le manteau de la cheminée. Puis elle mangea et se coucha.

La convocation au palais arriva tôt le lendemain matin.

Tout était encore recouvert de rosée et le soleil pointait à peine à travers les arbres. Xanthe était sortie s'asseoir dehors avec une tasse de thé, savourant le silence et la solitude.

La paix régnait autour de la chaumine, ponctuée par les joyeuses roulades des oiseaux et le bruissement du vent dans les herbes hautes. La jeune soldat ne s'était jamais faite aux bruits et aux odeurs de la circulation et de la vie américaines, et elle n'avait pas pu savourer un moment de détente depuis tellement longtemps. Elle avait été sans arrêt entourée de personnes en qui elle ne pouvait pas avoir confiance. C'était un soulagement de sentir l'étau de tension qui l'avait tellement serrée se relâcher enfin.

Elle entendit le cavalier avant de le voir et l'étau se manifesta de nouveau, comprimant les muscles de son estomac. Elle se leva et attendit, et un moment plus tard, un garde du palais arriva au trot, guidant un autre cheval sellé et sans cavalier. L'homme ne se donna même pas la peine de descendre en arrivant devant elle. Il lui tendit simplement une note cachetée et les rênes du second cheval, fit demi-tour et repartit.

La note consistait en un seul mot rédigé d'une écriture affirmée : « Venez. »

Elle poussa un soupir. Bon, tu parles de détente et de moment de calme. Après avoir attaché sa monture, elle se lava et revêtit son uniforme noir du palais, tressa ses cheveux soyeux et s'examina dans le miroir ovale en argent de sa chambre.

Quelque part dans un passé lointain, elle avait un ancêtre qui n'avait pas été une Fae noire et cela se voyait dans des petits détails. Elle était mince et élancée, mais ses yeux étaient d'un gris plus sombre que la plupart des autres Faes noires. Des taches de rousseur claires constellaient son nez et ses joues et ses traits n'étaient pas aussi anguleux que ceux des Faes noires ; enfin, ses lèvres étaient pleines et ourlées. Pour ceux parmi la noblesse qui se souciaient de la pureté de leur descendance, ces petites différences étaient énormes.

Non qu'elle ait l'intention de se faire passer pour noble dans un futur proche. Elle pencha la tête pour vérifier que sa natte était impeccable, puis elle glissa son harnais sur ses épaules pour que l'épée repose bien contre son dos, étala un peu de fromage sur une tranche de pain pour le manger pendant le trajet et referma doucement la porte en sortant de la chaumière.

Adriyel n'était pas une grande ville à l'échelle américaine, mais elle était belle et animée. Son uniforme et le cheval lui ouvrirent le chemin sur les rues pavées, les gens s'écartant pour la laisser passer. Les bâtiments étaient harmonieusement nichés parmi les arbres et un parc longeait le fleuve près des chutes. Elle étudia le palais en s'en approchant.

Une élégance sobre et surannée définissait l'architecture du bâtiment. Il était magnifiquement conçu et proportionné avec des lignes qui donnaient faussement l'impression d'être simples, mais des spectres hantaient l'esprit de Xanthe chaque fois qu'elle le contemplait, des images de sang, de batailles et des cris dans la nuit. Cela faisait longtemps qu'elle avait pris l'habitude de les repousser. Elle emmena le cheval aux écuries et entra dans le palais par l'entrée réservée aux serviteurs.

Le seigneur wyr se trouvait dans l'appartement privé de la reine. Les deux gardes devant la porte s'inclinèrent devant Xanthe avec respect et s'écartèrent.

— Vous êtes attendue, madame, fit celui sur la droite.

Si elle avait bonne mémoire, il s'appelait Rickart.

— Merci, dit-elle.

Elle retira son harnais et lui tendit son épée. On ne se présentait pas armé devant la reine à moins d'y avoir été expressément invité.

Xanthe n'avait pénétré qu'une fois dans l'appartement de la reine, il y avait plusieurs saisons déjà, lorsque la souveraine et son seigneur wyr avaient pris la décision finale concernant sa mission, elle regarda donc avec curiosité autour d'elle en entrant. Le reste de l'intérieur du palais était comme son

extérieur : spacieux et faussement simple, sobriement décoré de meubles, de tapisseries, et de sculptures qui étaient des trésors nationaux.

L'appartement privé de la reine était tout autre chose. La couleur explosait partout dans le vaste salon. Des tapisseries traditionnelles magnifiquement travaillées étaient tendues sur les murs et des pots et des vases de fleurs contrastaient avec les surfaces sombres de bois poli. Des canapés en velours rouge couverts de coussins, brodés eux aussi de riches motifs, étaient disposés devant une cheminée. Un bol minutieusement travaillé dans une ravissante pierre verte translucide dont Xanthe ne connaissait pas le nom était rempli de minuscules bouchées au chocolat. Une pile de livres traînait sur une table et elle y jeta un coup d'œil, remarquant des ouvrages sur l'histoire et la politique mêlés à des livres de poche grand public, des romances pour la plupart.

À l'autre bout de la pièce, des portes étaient ouvertes et laissaient entrer le soleil matinal. Elles donnaient sur une terrasse prolongée par le jardin privé de la reine. Entendant des voix venant de l'extérieur, elle s'en approcha et regarda sur la terrasse.

Le seigneur wyr était assis à table et discutait tranquillement avec un autre homme de haute taille qui était, du fait de sa fonction, imposant lui aussi. Le chancelier Aubrey Riordan était l'un des membres de la triade qui formait le gouvernement des Faes noires avec la reine et le commandant de l'armée des Faes noires, Fafnir Orin.

Il semblait détendu et faisait face au soleil, une tasse de thé à la main.

Il n'y avait absolument aucun doute quant à la pureté du sang de Riordan, il était fae noire jusqu'au bout des ongles, avec de nobles traits qui reflétaient l'intelligence et des yeux gris qui brillaient comme de l'eau claire. Ses longs cheveux de jais étaient noués en catogan et chatoyaient à la lumière étincelante, renvoyant des éclairs bleu-noir, et ses oreilles pointues rehaussaient encore l'élégance de son apparence.

Par contraste avec ses cheveux, sa peau était ivoire pâle. S'il n'avait pas la stature de colosse du seigneur wyr, son long corps mince était musclé et dégageait une puissance gracieuse. Ses yeux étaient étrécis à la lumière du soleil et des pattes d'oie en marquaient les coins tandis que quelques cheveux blancs éclaircissaient ses tempes. Riordan n'était pas une jeune Fae, mais un mâle à la plénitude de sa Puissance.

En le voyant, une douleur douce comme un poignard enduit de miel se glissa entre les côtes de Xanthe et lui transperça le cœur. C'était la douleur qu'elle ressentait chaque fois qu'elle le voyait. À l'instar d'un enfant attaché à ses jouets, cela faisait des années qu'elle rassemblait les bribes qu'elle entendait à propos de sa vie et les conservait précieusement.

Les serviteurs connaissaient toujours la véritable nature de leurs maîtres, et ils s'accordaient tous pour dire de Riordan qu'il était bon et d'humeur égale. Il n'exprimait jamais de frustration par un coup ou un mot dur. Il était l'un des personnages les plus puissants d'Adriyel, mais il n'abusait pas de son pouvoir et en faisait judicieusement usage. Pour quelqu'un comme Xanthe qui avait rarement connu la douceur, il semblait aussi étranger et dépaysant que le seigneur wyr qui lui tenait pour l'heure compagnie.

Les événements de l'année passée avaient été proprement cataclysmiques pour les Faes noires et en particulier pour Riordan lui-même. Le despote Urien, roi des Faes noires, avait été tué par Dragos Cuelebre, le seigneur des Wyr, et au moment de sa mort, on avait cru d'abord qu'il n'y avait pas d'héritier clairement désigné pour le trône. Le bruit avait brièvement couru que Riordan, qui était un parent éloigné des Lorelle, pourrait être couronné.

Puis Niniane Lorelle, l'héritière légitime et la nièce d'Urien cachée depuis des années, était réapparue. Elle vivait en Amérique depuis qu'Urien et une poignée de nobles avaient assassiné son père le roi Rhian et le reste de sa famille lors d'un coup d'État sanglant.

Riordan était alors marié à une femme noble, Naida, qui n'avait pas accepté que Niniane revendique le trône et avait tenté de la faire tuer à deux ou trois reprises. Mais, une fois le complot découvert, c'était Naida qui avait finalement été tuée tandis que ses coconspirateurs avaient été emprisonnés.

C'était alors que quelque chose de lumineux en Riordan s'était assombri. Xanthe le remarquait chaque fois qu'elle l'apercevait au palais. Il avait l'air abattu, replié sur lui-même, et la tristesse et l'amertume se lisaient dans ses yeux. Chaque fois qu'elle pensait aux forfaits de son épouse, elle ressentait une fureur inutile à l'égard de la femme qui avait été une traîtresse et une meurtrière et dont la vilénie avait blessé un homme aussi digne et bon.

Dès que Xanthe apparut, Tiago tourna la tête et Riordan fit de même. Elle baissa les yeux.

— Mes seigneurs.

— Vous voilà, fit Tiago. Vous avez dû recevoir mon message juste après le lever du soleil. (Il posa un pied botté sur une chaise et la poussa vers elle.) Asseyez-vous et mangez. Niniane se joindra bientôt à nous.

Déconcertée, elle baissa la tête.

— Merci mon sei... monsieur. C'est très aimable à vous, mais je ne peux pas.

— Oh, vous les Faes et vos règles sociales, s'exclama Tiago. (Il paraissait exaspéré.) Approchez, soldat. Posez vos fesses ici et mangez. C'est un ordre.

La surprise lui fit relever la tête. Avant de pouvoir se retenir, elle regarda Riordan.

Il lui sourit avec chaleur et fit un geste vers la chaise que Tiago avait poussée vers elle.

— Vous avez entendu votre employeur, fit le chancelier. Asseyez-vous et servez-vous.

Elle ne put s'empêcher de le dévisager. Il avait l'air différent, moins amer, assis ainsi, tranquillement. Peut-être que le temps cicatrisait la blessure que sa femme lui avait infligée.

Elle inspira profondément, s'approcha de la table et s'assit timidement. Elle fit ce qui lui avait été ordonné et mit dans son assiette quelques-uns des mets disposés devant elle. Il y avait des œufs durs, des viennoiseries au miel et aux baies, des fruits frais et du gibier grillé. Le pain et le fromage qu'elle avait avalés plus tôt semblaient très loin et son ventre émit des gargouillements. Elle contracta les muscles de son abdomen en espérant que personne n'avait remarqué.

Elle se mit à manger et les deux hommes reprirent leur conversation comme si elle n'était pas là.

— Vous auriez dû parler plus tôt du procès, fit Tiago.

— Je ne suis pas d'accord, déclara Riordan après une petite hésitation. C'est à moi de résoudre ce problème. De toute façon, rien ne va se passer rapidement. Le procès va probablement traîner des années.

Xanthe retint son souffle. Riordan était impliqué dans un conflit juridique ? Elle n'en avait pas entendu parler, cela avait donc dû se passer pendant son absence. Peu désireuse de réagir à ce qui manifestement ne la regardait en rien, elle s'efforça de continuer à manger tout en écoutant.

— Les accusations ne tiennent pas debout, fit Tiago. Vous ne saviez pas ce que Naida fomentait et vous n'avez joué aucun rôle.

— Peu importe que nous sachions ou non que les accusations ne sont pas fondées, fit Riordan d'un ton cynique. La personne qui accuse a toujours tout le temps de présenter son dossier et de déclarer que ses allégations sont la vérité. C'est tout simplement ainsi que marche le système juridique des Faes noires. Ce que Niniane et vous avez accompli quand vous avez jugé et fait exécuter les conspirateurs impliqués dans le coup d'État qui a coûté la vie à sa famille était tout à fait hors norme, et c'était parce que l'affaire touchait la reine elle-même, l'emprisonnement de nobles puissants et une haute trahison.

— La famille de Naida soutient que vous êtes un traître, dit Tiago.

— Ils ne parlent pas exactement de trahison au plan juridique, expliqua Riordan. Niniane n'avait pas encore été couronnée. Tout ce qu'ils peuvent espérer est une inculpation de conspiration. Étant donné que j'étais beaucoup plus âgé que Naida, qu'elle était très jeune quand nous nous sommes mariés et que tous ses crimes ont prétendument été commis en mon nom, ils soutiennent que j'ai eu sur elle une « influence néfaste ». Bref, comme vous le savez, seul le gouvernement peut instruire des affaires criminelles. Étant donné que ce procès est personnel et pas une affaire d'État, la seule chose qu'ils peuvent espérer gagner est une compensation financière.

— Ils font preuve de cupidité, donc, fit Tiago au bout d'un moment.

— Oui, répondit Riordan sans ambages. Et pour être brutalement honnête, je dois dire qu'ils sont également en colère et ont souffert une perte, pas seulement sur le plan familial, avec le deuil d'un proche, mais aussi par rapport à leur réputation.

— Oui, bon, c'est après la mort qu'ils devraient être en colère, et il n'existe aucune preuve que vous ayez trempé dans le complot. J'ai moi-même fait une enquête sur vous.

— Évidemment, répliqua Riordan. J'aurais moi-même fait une enquête sur moi.

Xanthe avala avec précaution, la nourriture menaçant de se coincer dans sa gorge. Étant donné qu'elle n'avait été chargée d'aucune enquête, elle ne savait rien de tout cela. Mais en y réfléchissant, elle ne pouvait pas dire qu'elle était étonnée.

La reine était tout pour le seigneur wyr, et c'était l'un des personnages les plus dangereux qu'elle ait jamais rencontrés. Il n'aurait rien négligé dans son enquête sur Riordan. Même sans preuve, s'il avait eu le moindre soupçon que Riordan ait pu être impliqué dans quelque chose susceptible de faire du mal à la reine, le chancelier serait déjà mort.

Venant elle-même d'exécuter un homme sur l'ordre du seigneur wyr, elle était bien placée pour le savoir.

¹. Dictionnaire américain, issu de *You Can't Go Home Again*, roman de Thomas Wolfe, signifiant qu'après une longue absence on ne peut retrouver ce que l'on a quitté. (N.d.T.)

2

La loi

Au début, la femme silencieuse en uniforme de soldat n'avait pas intéressé Aubrey, sauf qu'il avait noté que Tiago parlait très librement devant elle.

Or, si Tiago et Niniane ne faisaient pas étalage de leur amour en public, ils étaient profondément épris l'un de l'autre. Tout ce qui concernait sa compagne, sa sécurité et son bien-être obsédait le Wyr. Si Tiago était détendu et discutait devant cette femme, alors Aubrey pouvait l'être aussi.

Petit à petit, toutefois, son silence même l'interpella. Il lui jetait un coup d'œil de temps à autre, remarquant différents détails, la manière précise et fluide avec laquelle elle coupait sa nourriture, l'impassibilité totale qui se lisait sur son visage, son obstination à ne pas lever une seule fois les yeux de son assiette. Elle incarnait la distance polie ; toute son attitude proclamait qu'un mur invisible se dressait entre elle et les deux hommes.

Un bruit de petits pas légers et rapides résonna sur les dalles de la terrasse et le visage dur et intimidant de Tiago s'éclaira. La femme se leva en hâte et se mit au garde-à-vous, Aubrey et Tiago se levèrent plus tranquillement alors que Niniane Lorelle, reine des Faes noires, apparaissait devant eux et s'approchait de la table tout en parlant :

— Je suis désolée d'être en retard – oh super, vous ne m'avez pas attendue. Bonjour, Aubrey.

— Bonjour, ma chère.

Il pencha la tête pour recevoir le baiser de Niniane sur sa joue.

Elle portait une tenue simple et confortable, sans appareil, une tunique noire et un legging noir également. Tout en elle était délicat, et si elle n'était pas exactement belle, la chaleur et l'effervescence qui se dégageaient de sa personne arrivaient toujours à dissiper les ombres qui voilaient l'âme d'Aubrey, pendant un moment du moins. Elle était la fille de ses amis morts depuis si longtemps et la seule Lorelle encore en vie, et il s'était mis à l'aimer comme si elle était sa propre fille.

Babillant toujours, elle s'approcha de Tiago.

— Rebonjour, amour. (Niniane leva la tête et Tiago l'embrassa sur la bouche avec délectation.) J'arrive de la nursery. Je voulais voir comment allait la petite. Elle est adorable, mais elle s'obstine à ne pas dire d'où elle vient ni qui elle est et soutient qu'elle s'appelle Souris.

— Au moins, elle te parle à toi et à la nourrice, fit Tiago. Elle n'a pas ouvert la bouche avec moi. Je lui faisais trop peur.

Niniane le regarda en faisant une petite moue narquoise.

— Je pense qu'elle doit avoir six ans environ. Étant donné la couche de crasse qui s'était incrustée sur sa peau et les nœuds qu'elle avait dans les cheveux, je pense qu'il est possible qu'elle ait vécu un long moment dans la rue. Si c'est le cas, je me dis qu'elle s'est peut-être métamorphosée en chat et n'a pas repris sa forme humaine afin de survivre. J'ai dépêché quelqu'un à Chicago ce matin pour

enquêter. Si ça se trouve, il y a peut-être des photos d'elle sur les cartons de lait. (Son expression se fit grave.) Je suppose que nous ne pouvons pas la garder, n'est-ce pas ?

Tiago secoua la tête, et ses traits s'adoucirent.

— Non, petite fée. Ce ne serait pas une bonne chose pour une enfant wyr d'être élevée parmi les Faes noires. Le chat domestique wyr a une espérance de vie similaire à celle des humains. Au début, cela n'aurait pas d'importance, mais elle finirait par vieillir alors que toutes les personnes auxquelles elle se serait attachée ne seraient presque pas marquées par le temps qui passe. Elle a besoin d'un foyer et de vivre parmi les siens.

Les épaules de Niniane s'affaissèrent.

— Je le savais bien, marmonna-t-elle. J'avais juste besoin de te l'entendre dire.

Pendant qu'ils parlaient, Aubrey jeta de nouveau un coup d'œil à la soldat. Les mains derrière le dos, elle regardait son assiette comme si rien d'autre au monde ne l'intéressait. Aubrey esquissa un sourire. Elle était vraiment la discrétion personnifiée.

— Assieds-toi, fit Tiago. Je vais demander du thé et des plats chauds.

— Non, non, fit Niniane. C'est très bien. (Elle se tourna vers la femme silencieuse en lui souriant avec chaleur.) C'est donc vous qui avez kidnappé une petite fille wyr ?

La femme perdit toute contenance. Elle tressaillit, leva les yeux et inspira profondément tandis que son visage s'empourprait. Après avoir affiché un désintéret poli pendant un si long moment, la consternation qui s'inscrivit sur ses traits stupéfia tellement Aubrey qu'il ne put retenir un petit rire.

— Oui, Votre Grâce, c'est moi. Je suis terriblement désolée.

Elle paraissait plus que désolée, elle était si morte de honte que même Tiago sourit.

— Ne le soyez pas, fit Niniane. Votre « kidnapping » pourrait bien lui avoir sauvé la vie. (Elle s'assit et se servit pendant que Tiago lui remplissait une tasse de thé.) Qu'est-ce que j'ai raté ?

Aubrey et Tiago s'assirent à leur tour. La femme resta debout jusqu'à ce que Tiago lui lance un regard agacé. Elle s'assit alors, mais ne toucha plus à ce qu'elle avait dans son assiette.

— Aubrey et moi évoquions un procès que la famille de Naida lui intente, expliqua Tiago.

— Oui, je l'ai appris ce matin quand mon secrétaire m'a débriefée, fit la reine d'un ton soudain froid. J'ai déjà envoyé un rejet au juge Kellen pour le tribunal.

Les réactions de la jeune femme ou plus exactement son absence de réaction avaient commencé à fasciner Aubrey et il avait donc les yeux rivés sur elle quand Niniane prit la parole. Il observa une expression fugace, étrange passer dans les yeux gris foncé. Curieusement, on aurait dit du soulagement mêlé à de la satisfaction, mais il devait se tromper. C'est alors qu'il prit conscience de la portée des mots de Niniane et il posa doucement sa tasse en se tournant vers la reine.

La monarchie avait totalement le droit de prononcer un non-lieu et d'accorder des pardons, mais en réalité, cela se produisait si rarement que la décision aurait un énorme retentissement. D'ici la fin de la journée, le non-lieu serait de notoriété publique et causerait une profonde humiliation à la famille de Naida.

— Si je suis à la fois touché et honoré par votre confiance, je m'étais dit que la colère de la famille de Naida finirait par s'éteindre au cours du procès, fit Aubrey.

— Tu es certaine de vouloir faire ça, petite fée ? demanda Tiago de manière bien plus directe.

— Oui, j'en suis sûre, riposta Niniane. (Elle prit une bouchée de nourriture, puis pointa sa fourchette en direction d'Aubrey.) Je vous ai nommé chancelier. La tentative d'assassinat de Naida était à mon encontre et je peux vous garantir que nous avons soigneusement enquêté sur vous. Pendant des mois, cette histoire a été presque la seule chose, avec l'enquête des conspirateurs d'Urien, dont Tiago et moi avons discuté.

— Je peux l'attester, intervint Tiago.

Niniane brandit sa fourchette dans les airs, les yeux étincelants de colère.

— Au mieux, le dossier contre vous aurait été rempli de suppositions et de malveillance, et au pire, de mensonges. Ce procès n'était pas seulement une humiliation pour vous, Aubrey. Il l'était pour moi aussi. Je n'autoriserai pas que mes conseillers, mes proches soient harcelés. Je n'autoriserai pas que mes décisions soient mises en cause de cette façon. Le non-lieu est la meilleure chose qui pouvait leur arriver, parce que s'ils avaient été autorisés à poursuivre et s'ils avaient fait preuve de suffisamment d'inconscience pour produire des fausses preuves, j'aurais ordonné qu'ils soient poursuivis en justice. S'ils pensent que leur vie est gâchée maintenant, ce n'est rien comparé à ce qui leur serait arrivé.

Le silence tomba. L'expression de Tiago était remplie de, oui, d'amusement et d'indulgence, mais aussi de respect et d'une réelle admiration. La femme qui était l'une de ses soldats regardait la reine avec des yeux brillants, et celle-ci continuait à pointer sa fourchette en direction d'Aubrey, les sourcils levés.

Ce dernier s'éclaircit la gorge.

— Puisque vous le présentez ainsi, merci de me défendre de cette façon.

— Je vous en prie, fit-elle en souriant. Maintenant, passons à autre chose. (Elle tourna les yeux vers la soldat.) Vous vous appelez Xanthe, n'est-ce pas ? Tiago me dit que vous avez un récit à nous faire.

Aubrey observa la femme lui lancer un coup d'œil, puis à Tiago, qui opina.

— Exprimez-vous librement, dit-il.

Elle fit un signe d'assentiment et prit une profonde inspiration.

— Ma mission est accomplie. Cieran Thruvial n'est plus. Il est mort dans un lieu appelé le Portail du Diable au Nevada où nous nous sommes rendus après notre passage en Amérique.

Le nom de l'endroit ne disait rien à Aubrey, mais cela n'avait rien d'étonnant en soi. Il vit Niniane et Tiago échanger un long regard.

— C'est enfin fait, murmura Tiago. Justice a été rendue.

— Nous pouvons nous tourner vers l'avenir, maintenant, fit Niniane. (Ils échangèrent un sourire intime, puis Niniane revint à Xanthe.) Je n'ai jamais entendu parler de cet endroit.

— Le Portail du Diable n'existait pas avant l'arrivée de Votre Majesté à Adriyel, expliqua Xanthe. Ils appellent ça une... une ville de tentes, bien que de nombreuses structures ne soient pas des tentes. Certaines sont appelées des véhicules de loisir, d'autres des constructions légères à la toiture cintrée et il y a aussi des bureaux temporaires dans des espèces de baraquements. Près de deux cent mille individus, des humains et des Anciens, s'y trouvent et y cherchent de l'or et de l'argent riches en magie.

— Il y a une ruée vers l'or des temps modernes et je n'en savais rien ? fit Niniane avec ébahissement.

— Tu as besoin de plus de sommeil que moi, lui dit Tiago. Je suis l'histoire dans les journaux.

— Il faut que nous commencions à passer davantage de temps chaque année à Chicago, surtout maintenant que nous avons ouvert nos frontières, marmonna Niniane.

— Je suis d'accord, dit Tiago. Continuez, fit-il à Xanthe.

— L'endroit est... grouillant de monde et chaotique. Le seigneur Thruvial pensait qu'il pourrait y vivre de manière relativement anonyme. Il était loin de la politique d'Adriyel et des procès de tous les autres conspirateurs. Il était persuadé que, puisque vous n'arriviez pas à réunir suffisamment de preuves de son implication dans le renversement et le meurtre de votre père et de votre famille, il ne serait pas inquiété plus longtemps.

Aubrey regarda l'expression redoutable et meurtrière de l'homme assis en face de lui. Thruvial n'avait pas seulement été un porc, mais un abruti.

— Vu que j'étais le serviteur le plus jeune de sa triade, poursuivit Xanthe, je n'ai pas eu le droit tout de suite de m'acquitter des tâches les plus personnelles de son service, comme lui servir à manger et à boire ou l'aider à s'habiller.

— Elle a été attachée à son service pendant des mois, expliqua Tiago à Aubrey. Cela ne cessera jamais de m'étonner que des ordures comme Thruvial insistent à perpétuer les traditions des Faes noires, telles que les triades de serviteurs personnels, mais puissent aussi trahir et assassiner leur roi.

Les triades se trouvaient dans tous les aspects de la vie quotidienne des Faes noires, depuis les postes les plus élevés au gouvernement jusqu'aux formations de combat et aux groupes de serviteurs. Dans la société, les couples mariés invitaient souvent un troisième partenaire à partager le lit conjugal ; Aubrey n'y avait toutefois jamais été enclin.

Il adressa à Tiago un sourire empreint de gravité.

— Ce n'est pas incohérent, mon cher. Nos traditions de violence, de jalousie et de vengeance et la constitution et la dissolution d'alliances politiques sont bien plus ancrées dans notre culture qu'un simple schéma de triade.

Tiago émit une espèce de grognement agacé.

— Pigé. (Puis il dit à Xanthe :) Thruvial a finalement baissé sa garde et vous a laissée approcher.

— Oui, mais j'ai quand même dû attendre le moment opportun pour agir car il ne fallait pas que l'on puisse remonter jusqu'à moi. Quand l'occasion s'est présentée, j'ai empoisonné son vin. (Sa voix était sûre et égale.) Il est mort vite. Malheureusement, ce ne fut pas tout.

Aubrey se carra dans sa chaise en la détaillant. Son nez et ses joues étaient constellés d'étranges taches de rousseur qui évoquaient un saupoudrage d'or. Ses yeux étaient insolites aussi, d'une couleur profonde, riche, remplie d'ombres et de mystère. Elle avait des pommettes saillantes et une mâchoire étroite et arrondie. Maintenant qu'il l'étudiait, il se rendait compte que sa bouche était d'une extraordinaire sensualité. Elle ne pourrait jamais être considérée comme l'une des beautés des Faes noires, mais elle avait un charme très particulier.

— Il y a eu des problèmes ? s'enquit Tiago.

— Oui. Une jeune gorgone résidait aussi au Portail du Diable et elle était connue pour ses conflits publics avec le seigneur Thruvial. Quand ses autres serviteurs l'ont trouvé empoisonné, ils ont fait naître un tollé général qui s'est répandu dans tout le camp. Ils ont soutenu que c'était elle qui l'avait empoisonné et elle a été saisie et enfermée, et condamnée à être pendue. (Une expression amère s'inscrivit sur ses traits.) Toute cette histoire est entièrement ma faute. Je n'ai pas pris en compte toutes les répercussions qu'un tel meurtre pourrait causer. J'ai simplement vu une occasion et je l'ai saisie.

Niniane se pencha en avant.

— Vous ne pouvez pas envisager toutes les manières dont quelqu'un est susceptible de réagir à quelque chose. C'est trop d'exigence envers soi-même.

À l'exception d'un regard fugace en direction de la reine, Aubrey ne quittait pas Xanthe des yeux. Il constatait avec intérêt que son expression de colère envers elle-même n'avait pas changé quand bien même la reine venait de lui offrir l'absolution. Cette jeune soldat était une femme de principes.

— Est-ce que la jeune gorgone va bien ? demanda-t-il doucement.

Elle se tourna vivement vers lui.

— Oui, mon seigneur. Alors que j'attendais et cherchais une occasion d'intervenir et de l'aider, sa tante et un de ses amis sont arrivés. Nous avons été en mesure, tous ensemble, de l'extraire de sa geôle et du Portail du Diable. (Elle se tourna vers Tiago et Niniane.) Vous les connaissez en fait – il s'agit de Duncan Turner et du Dr Seremela Telemar.

Aubrey connaissait un peu Duncan, car il avait rencontré le jeune vampire lorsque Niniane s'était rendue de Chicago à Adriyel pour son couronnement. Une délégation de Faes noires, ainsi que la

vampire Carling Severan, qui était alors membre du tribunal des Anciens, et ses assistants, l'avaient escortée. Aubrey ne connaissait pas le médecin, mais la stupéfaction de Tiago et Niniane indiquaient clairement qu'ils les connaissaient.

— Vous avez déjà dit que la jeune gorgone allait bien, mais comment vont Duncan et Seremela ? demanda Niniane d'un ton pensif. J'aimerais beaucoup les revoir.

— Ils allaient bien quand je les ai quittés, fit Xanthe. Et la nièce du Dr Telemar également. Ils m'ont dit de vous transmettre leurs salutations.

Tiago lui fit un signe de tête pour lui signifier sa satisfaction.

— En dépit de vos appréhensions, il semblerait que tout se soit bien fini.

Elle hésita.

— Ce n'est pas tout, monsieur.

Aubrey posa sa tasse comme Tiago étrécissait les yeux.

— Quoi d'autre ?

Elle posa soigneusement son couteau de sorte qu'il s'aligne avec précision avec sa fourchette, le regard fixé sur sa main.

— Les deux autres assistants du seigneur Thruvial nous ont rattrapés avant que nous puissions quitter le camp, dit-elle. Duncan Turner et moi avons dû les tuer. Le combat n'a pas été silencieux et il se peut qu'il y ait eu des témoins. Auparavant, j'avais publiquement déclaré que je soutenais l'innocence de la jeune gorgone. (Quand elle leva les yeux cette fois-ci, elle affichait une mine résignée.) Je suis le seul membre survivant de l'entourage de Thruvial et j'ai disparu immédiatement après le combat qui a entraîné la mort de ses serviteurs. Un observateur un tant soit peu perspicace n'aura pas de mal à faire le rapprochement et il y avait beaucoup de gens malins au Portail du Diable. Maintenant que les informations circulent librement entre Adriyel et l'Amérique...

Sa voix se perdit dans le silence.

Tiago croisa les bras en la toisant.

— Votre identité a été compromise. Je ne peux plus vous utiliser pour des missions secrètes.

Xanthe sembla s'affaïsser. Même si c'était elle qui avait abordé le sujet, Aubrey voyait bien à quel point les mots de Tiago l'affectaient. Et quelque chose dans cette réaction l'émut. La fidélité et le dévouement étaient des qualités précieuses, et il les lisait au fond de ses prunelles. Sa droiture était remarquable.

Il s'entendit dire :

— Ne vous tourmentez pas. Votre service sera récompensé. Vous êtes un atout trop précieux pour qu'on gaspille votre talent.

Cette fois-ci, quand elle leva les yeux sur lui, elle ne détourna pas le regard aussitôt, mais soutint le sien. Il se surprit à la dévisager avec intensité. Il ne savait pas ce qu'il voyait dans ses yeux – de la surprise ? De la reconnaissance ? Il ne la connaissait pas suffisamment pour être en mesure de discerner les nuances de ses émotions.

— Elle me plaît, déclara soudain Niniane. (La voix de la reine rompit la connexion inattendue qui s'était tissée entre eux, et ils se tournèrent tous les deux vers elle. La reine, le menton dans une main, étudiait Xanthe.) Elle est discrète, elle sauve des chatons et elle se soucie des conséquences de ses actions. Je la veux, dit-elle à Tiago.

Une expression indulgente s'inscrivit sur les traits de ce dernier.

— Si tu la veux, tu peux l'avoir.

— Heu, merci, fit Niniane, mais je crois que nous devrions lui demander son avis. (Elle se tourna vers Xanthe.) Qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce que vous aimeriez venir travailler avec moi en tant que membre de ma suite ? Répondez avec sincérité, s'il vous plaît. Je sais que la fonction de

garde n'est pas pour tout le monde, et ceux qui ont été proches de moi cette dernière année n'ont pas eu tellement de chance.

Une ombre passa dans les yeux de Niniane, et Aubrey se remémora les tragédies de l'an passé : une merveilleuse humaine appelée Cameron Rogers était morte en sauvant la vie de la reine, et Arethusa, le commandant de l'armée des Faes noires, avait également péri.

En pensant à elles, il sentit son cœur peser dans sa poitrine comme un poids mort. Tellement de pertes, tellement de chagrin que Naida avait causés.

Niniane se reprit et poursuivit :

— Peut-être que vous n'êtes plus intéressée par le service actif ou par ce poste, donc vous ne me vexerez pas si vous préférez ne pas accepter ma proposition. Nous nous assurerons de vous assigner une charge qui vous convienne et qui vous rende heureuse.

La joie éclaira les traits de Xanthe et elle fut alors vraiment belle.

— Je suis profondément honorée, Votre Majesté, et j'adorerais travailler pour vous.

Les ombres s'évanouirent dans le regard de Niniane et elle applaudit.

— Oh, super !

— Je lui ai promis un congé d'abord, nota Tiago. Elle l'a mérité.

— Bien entendu qu'elle l'a mérité, fit Niniane. Combien de temps voulez-vous ? demanda-t-elle à Xanthe.

— Est-ce que je peux prendre un quart de lune ? demanda l'autre femme d'un ton hésitant.

— Vous êtes partie longtemps. Vous pouvez prendre un mois – je veux dire toute une lune – si vous le souhaitez. Vous êtes sûre qu'un quart de lune vous suffira ?

Xanthe fit un signe d'assentiment.

— Très bien, venez me voir le matin du huitième jour. (Niniane fit un geste en direction de l'assiette de Xanthe.) Est-ce que vous avez assez mangé ?

— Oui, Majesté.

— Eh bien, vos vacances commencent maintenant. Merci de nous avoir fait le récit de votre mission et profitez bien de votre quart de lune.

Xanthe se leva, s'inclina devant Niniane, salua Tiago et Aubrey d'un signe de tête, et se retira.

Le silence retomba sur les trois personnes qui demeuraient sur la terrasse tandis que Niniane finissait son petit déjeuner et que Tiago s'absorbait dans ses pensées.

Aubrey but son thé, et ses propres pensées s'assombrèrent comme chaque fois qu'il se plongeait dans ses réflexions. Il avait le sentiment que la partie la plus intéressante de sa journée venait de partir.

Quand Niniane eut fini, elle se tourna vers lui et lui posa des questions. Il prenait le petit déjeuner avec Niniane tous les sept jours, afin de la tenir au courant des événements au congrès et aux tribunaux. Tiago se joignait parfois à eux, mais pas toujours. Après avoir suivi leur conversation quelques minutes, il prit congé.

Le reste de l'emploi du temps d'Aubrey fut rempli de toutes les tâches administratives interminables associées à ses fonctions de chancelier. Il se surprit à se demander ce que la jeune soldat, Xanthe, faisait pendant sa première journée de congé et comment elle profitait de ses moments de repos. S'il l'avait certainement croisée dans le palais par le passé, elle n'était alors qu'une anonyme parmi tous les gardes en uniforme noir et il ne l'avait jamais remarquée jusqu'à aujourd'hui.

Que pouvait bien faire cette femme discrète et réservée pour se distraire ? Est-ce qu'elle lisait, travaillait le métal, jardinait, ou peignait ? Après une si longue absence, elle devait se sentir déconnectée de ses amis, si elle en avait. Il était difficile d'entretenir des amitiés quand on était au service de la couronne.

L'après-midi touchait à sa fin quand il se mit à penser à la famille de Naida. Les Ealdun étaient des petits nobles et beaucoup moins riches qu'Aubrey. Le mariage de Naida avec Aubrey leur avait été avantageux sur bien des plans, et maintenant ils avaient non seulement perdu l'accès aux hautes sphères de la société, mais leur fille avait été cataloguée comme traîtresse.

Les différences sociales et financières n'avaient pas eu d'importance pour Aubrey, pas plus que la différence d'âge d'ailleurs, car Naida était beaucoup plus jeune que lui. Il ne l'avait pas aimée comme Niniane et Tiago s'aimaient. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais espéré trouver cet amour farouche et passionné. Si cela avait été le cas, ses aspirations s'étaient envolées il y avait bien longtemps avec sa jeunesse.

Mais il avait vécu de longues et tendres liaisons avec de nombreuses amantes et il avait connu le bonheur dans son mariage avec Naida, avait apprécié sa compagnie au quotidien et au lit. Elle était intelligente, volontaire, et avait su rapidement saisir les nuances de la politique et de la société, et puis elle était drôle, avec un humour pince-sans-rire souvent narquois. Il l'avait aimée et respectée, et l'avait considérée comme une partenaire de valeur et une amie.

Il lui avait fait confiance.

Ce qu'elle avait fomenté avait été pour lui un immense choc. Avec ses tentatives d'assassinat, elle n'avait pas seulement trahi l'héritière légitime au trône, elle l'avait trahi lui. Ce qu'elle avait fait allait à l'encontre de tout ce qu'Aubrey défendait et de tout ce en quoi il avait foi. Et si elle était parvenue à ses fins, c'est-à-dire à tuer Niniane, il savait qu'elle ne lui aurait jamais avoué son forfait.

Après sa mort, il avait douté de lui et de son jugement des gens. Elle aurait pu lui manquer, sauf qu'une fois que le choc et la culpabilité s'étaient suffisamment calmés pour laisser la place à d'autres sentiments, il avait été tellement en colère contre elle. Il aurait voulu lui hurler dessus et la mettre à la porte et il ne pouvait pas le faire, puisqu'elle n'était plus.

Il ne savait pas comment il pourrait faire de nouveau confiance à quelqu'un un jour. Il éprouvait tant de fureur et d'amertume... Il se sentait victime d'une tromperie. Il comprenait pourquoi les Ealdun pouvaient se sentir eux aussi en colère et trompés.

Comment allaient-ils réagir à la nouvelle du rejet du procès décidé par la reine ? Il pensait qu'ils allaient très mal le prendre et se préparait à la possibilité que des lettres peu agréables l'attendent lorsqu'il allait rentrer chez lui, voire une confrontation en public ou même d'autres représailles.

Ils ne se montraient déjà plus en société et cela prendrait des années avant qu'ils reçoivent de nouveau des invitations. Le poursuivre en justice avait été, entre autres choses, un moyen pour eux d'essayer de se distancer des infamies de Naida. Ils auraient pu clamer haut et fort leur horreur et leur indignation, et ils avaient dû espérer détourner l'attention en jetant l'opprobre sur quelqu'un d'autre, mais cette possibilité leur était désormais refusée.

Il comprenait également la colère de Niniane et les raisons qui l'avaient conduite à débouter les poursuites des Ealdun à son encontre, mais il ne pouvait s'empêcher de regretter qu'elles n'aient pu se concrétiser par un procès.

D'une part parce qu'il aurait vraiment voulu savoir quels étaient les éléments que les Ealdun voulaient présenter au tribunal pour prouver son influence néfaste sur Naida.

Il aurait voulu savoir jusqu'où ils étaient prêts à aller pour l'argent et leur orgueil.

Peut-être qu'il pourrait encore le découvrir. Il manda l'un de ses jeunes secrétaires, un garçon discret et très vif d'esprit du nom de Sebrin. Une fois qu'il fut arrivé dans son bureau, Aubrey lui fit signe de refermer la porte.

— Vous avez dû entendre la nouvelle, la reine a rejeté les poursuites des Ealdun contre moi.

— Oh, très bien, monsieur, fit Sebrin, ce qui ne confirma pas s'il avait déjà eu vent de la nouvelle ou non.

Aubrey réprima un sourire. Discret, en effet. Il était content de sa décision de recruter Sebrin.

— Je veux que vous creusiez un peu et exhumiez les détails de cette action en justice. Voyez si vous êtes en mesure de découvrir quelles preuves ils soutenaient avoir. Je ne pense pas qu'ils aient eu le temps de joindre au dossier beaucoup de détails, aussi ce ne sera probablement pas dans les annales du tribunal. Il faudra peut-être que vous vous déplaciez jusqu'à la municipalité des Ealdun. (Il marqua une pause.) Est-ce que vous comprenez bien ce que je vous demande de faire ?

Il pouvait voir à son expression intelligente que Sebrin le comprenait parfaitement.

— Oui, mon seigneur.

— Est-ce que cette mission vous pose le moindre problème ?

— Pas le moins du monde, mon seigneur. (Sebrin accentua chaque mot, les yeux étincelants.) Je pense que cela sera tout à fait intéressant.

— Très bien. Soyez prudent et ne vous faites pas remarquer. Ce sera tout.

Il se rassit, les mains jointes. Sebrin s'inclina et sortit.

Il ne savait pas encore ce qu'il ferait des réponses quand il les aurait, mais cela faisait du bien d'agir. Il espérait se tromper, mais il s'attendait à être indigné par ce que Sebrin allait découvrir. Après tout, les Ealdun n'auraient pas intenté d'action en justice s'ils n'avaient pas été convaincus d'avoir des munitions contre lui.

Pour l'heure, il n'arriverait à rien faire de plus aujourd'hui à son bureau. Comme le soleil se couchait, il renvoya ses secrétaires. Puis, selon son habitude, il marcha le long des rues éclairées par des torches pour se rendre dans le quartier élégant près du palais où se trouvait sa demeure.

C'était une maison ancienne à l'architecture gracieuse, et malgré les triades de serviteurs présents et prêts à exaucer ses moindres désirs, elle lui parut terriblement vide.

3

La mort

— C'est la reine, c'est cela ? demanda Xanthe ce soir-là à la carte représentant Inanna.

L'amour de son pays pouvait certainement être personnifié par l'amour de sa reine. Cette possibilité convenait même mieux que celle du chaton.

La carte, bien entendu, n'émit aucun commentaire. La divination se faisait par le biais des jeux de tarot des Anciens de manière différente que par le langage direct et dépendait de la séquence de cartes que la personne tirait et disposait devant soi. Tous les arcanes majeurs étaient les sept dieux des Anciens, les Forces primales qui animaient et soutenaient l'univers. L'Amour, la Mort, la Volonté, la Loi, les Profondeurs, le Foyer. Et le dieu qui était dieu au-dessus des autres dieux, la Danse.

Tous les arcanes mineurs représentaient les divers aspects de chaque dieu. Les nuances reposaient sur les associations. Celle de l'Amour et de la Mort pouvait signifier le chagrin ou la perte. Celle de l'Amour et de la Volonté, connue quelquefois sous l'appellation du Don, pouvait signifier le sacrifice. Les messages les plus précis et les plus justes se trouvaient dans une séquence complète.

C'était du moins le cas avec un jeu de tarot ordinaire.

Quand elle était revenue du Portail du Diable, dans l'avion qui la ramenait avec Duncan Turner, Seremela Telemar, et sa nièce, Xanthe avait triché.

Étant donné que Seremela était médecin et qu'elle avait des aptitudes magiques hautement exercées, les autres avaient supposé que c'était elle la spécialiste lorsqu'elle avait examiné le jeu de tarot que sa nièce avait volé. Et elle l'était, enfin presque. Xanthe n'avait eu qu'à rester silencieuse pendant qu'elle observait et écoutait. Elle avait appris qu'en dépit de son expertise Seremela n'était pas en mesure d'identifier le type de Force qui imprégnait les cartes ni ce que cette Force pouvait signifier, ni encore comment elle était susceptible d'influencer le monde autour d'elle.

Xanthe ne leur avait pas dit qu'elle savait tirer les cartes. Elle ne leur avait pas non plus fait part du minuscule soupçon qui était né en elle alors qu'elle écoutait les interrogations de Seremela. Elle avait juste saisi l'occasion de prendre possession des cartes quand elle s'était présentée.

Les autres pensaient qu'elle allait montrer le jeu aux Anciens parmi les Faes noires et à des spécialistes.

Elle le ferait peut-être, un jour.

Il y avait d'anciens sanctuaires établis un peu partout dans Adriyel, chacun consacré à l'un des dieux des Anciens. Elle se rendrait donc peut-être à chaque sanctuaire pour voir si quelque chose se passait, mais elle n'avait pas encore vraiment décidé de le faire ou non. En tout cas, Seremela avait déclaré que la Force contenue dans le jeu s'était en quelque sorte tendue vers Xanthe et elle avait donc honoré les souhaits du jeu en le gardant.

La plus ancienne des légendes des Faes noires évoquait des choses Puissantes qui avaient été déposées par les dieux en ce monde afin d'édicter leur volonté. S'il s'agissait d'un objet d'une telle rareté et si Xanthe avait le savoir, la Force et la compétence pour l'utiliser, elle pourrait même diriger les Faes noires si elle le souhaitait.

Si et encore si. Les dieux avaient beau être puissants, ils n'étaient pas en mesure de priver un individu de son libre arbitre, et Xanthe ne souhaitait pas gouverner. Et elle n'avait ni le savoir, ni la Force, ni les compétences. Elle n'avait même pas encore trouvé le courage d'exposer une séquence complète, même si elle comptait le faire bientôt.

Pour le moment, elle battait les cartes. Elle aimait éprouver la sensation douce et tranquille de la Force qui imprégnait ses mains quand elle les manipulait et elle aimait étudier les ravissantes images peintes à la main pendant que des murmures paisibles et des images un peu floues caressaient les confins de son esprit.

Et c'est avec sérénité et respect qu'elle notait que la carte d'Inanna continuait à apparaître.

L'une des raisons qui expliquaient pourquoi elle n'osait pas tirer une séquence complète était sa crainte de découvrir un augure rempli de sacrifice ou de douleur. Elle aimait plutôt imaginer que la carte d'Inanna signifiait des événements heureux, lumineux.

Son périple hors d'Adriyel avait été long, dangereux et violent. Elle avait vu Thruvial et les autres commettre des actes qui lui avaient donné la nausée et meurtri son âme, et elle avait dû assister à cela en affichant un certain intérêt. Si elle n'avait pas pu feindre l'allégresse, elle avait dû feindre son appui. Chaque jour qui passait, elle n'avait su si elle survivrait à la mission. Les nuits où elle était restée éveillée à se demander si elle allait mourir seule et sans amis avaient été nombreuses.

Maintenant, même si ce n'était que pour un court moment, elle avait besoin de s'imaginer des petits bonheurs.

— Vous n'allez pas me le refuser, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à Inanna.

La femme sur la carte. Elle était tellement, tellement puissante.

Xanthe passa son quart de lune à s'affairer dans sa maison et son jardin, elle commanda du bois et s'occupa à couper les longues herbes folles, et elle déambula souvent le long du petit sentier qui menait au fleuve Adriyel afin de s'asseoir et rêver au bord de l'eau. De temps en temps, elle pêchait pour avoir du poisson à dîner. Parfois, elle trempait les pieds dans l'eau et marchait un moment le long du fleuve où elle avait joué enfant.

Il lui arrivait aussi de contempler le passage des péniches jusqu'à ce que le soleil couchant fasse miroiter un chemin chatoyant sur la surface mystérieuse, l'invitant à s'engager sur cet impossible sentier de lumière au ras de l'eau.

Elle parla avec aussi peu de gens que possible et laissa le silence emplir son âme. Il lava quelques-unes des taches affreuses, pas toutes, mais assez pour qu'elle cesse de se tourner et retourner la nuit, incapable de dormir, hantée par des pensées de sa propre mort.

Le huitième jour, tôt le matin, elle se présenta au palais pour se mettre à la disposition de la reine.

Celle-ci était d'excellente humeur.

— Youpi ! s'exclama Niniane en arborant un sourire radieux quand Xanthe entra dans son appartement. Vous voilà ! Je suis ravie que vous soyez là. Est-ce que vous avez passé de bonnes vacances ? Est-ce que vous vous êtes suffisamment reposée ? Je serais très mécontente si jamais vous essayez de me raconter des bobards parce que vous pensez que c'est ce que je veux entendre.

— Je me suis bien reposée, merci, Votre Majesté. Je suis ravie et honorée d'être ici.

Xanthe se tenait au repos, les mains croisées derrière le dos, et regardait la femme plus petite avec une certaine perplexité. Niniane portait un peignoir transparent rose pâle au décolleté et à l'ourlet bordés de minuscules plumes vaporeuses. Elle avait aux pieds d'étranges chaussures

américaines fines assorties et dotées de hauts talons et d'une lanière qui semblait, elle ne savait trop comment, les maintenir en place. Cette lanière était couverte elle aussi de minuscules plumes roses et légères. Ses cheveux noirs étaient relevés en un chignon lâche et lui donnaient un air à la fois négligé et délicatement féminin.

Niniane saisit la direction de son regard et tendit un petit pied vers Xanthe.

— Ces trucs ridicules sont faits avec des plumes de marabout¹. J'en suis complètement folle !

— Il faut reconnaître que c'est étonnant, fit Xanthe avec une parfaite sincérité.

La reine pouffa.

— C'est joliment dit ! Vous savez, je suis la reine des Faes noires comme il faut, là dehors. (Elle fit un vague geste des mains en direction des portes.) Mais en privé, je peux me détendre et être ce que je veux. Le seul problème, c'est que... (Elle regarda autour d'elle avec un air de regret.) ... Je n'ai pas le câble, ici.

Xanthe cilla.

— Je vais vous en chercher un immédiatement dans ce cas. Simplement, dites-moi quel type de câble il vous faut.

Niniane éclata de rire.

— Oh non, je n'ai pas besoin de ce type de câble. « Câble » est une abréviation pour les chaînes de télévision câblées. Je suppose que chez Thruvial vous n'aviez pas accès à une télévision pendant les mois que vous avez passés en Amérique ?

— Non, fit Xanthe. Nous avons pu, toutefois, examiner une télévision dans l'un des motels où nous avons séjourné en nous rendant au Nevada. (Elle marqua une pause, puis ajouta avec délicatesse :) Regarder cet appareil semblait un curieux passe-temps.

— Oh, ça l'est, assura Niniane. C'est également distrayant, s'il y a quelque chose d'intéressant à regarder. À la tour Cuelebre à New York, la société de câble était horrible et avait tout installé n'importe comment. Et ils ne faisaient rien pour arranger ça jusqu'à ce que Dragos aille en personne parler au président de la société. Après, les problèmes ont été résolus en une semaine. Pour les quatre-vingts étages. (Elle poussa un soupir.) Ça doit être bien d'être un dragon.

— Sans doute, dit Xanthe poliment.

Elle s'adapta vite à son nouveau rythme de vie et à ses fonctions, qui n'étaient pas toujours ce à quoi elle s'était attendue. La reine avait vécu pendant deux cents ans à New York, et si, comme elle l'avait souligné, elle se montrait très formelle en public, en privé elle se laissait aller à ses étranges manières américaines décontractées. Tiago et elle dînaient souvent seuls dans son appartement. Lors des soirées où la reine n'avait pas d'engagements, mais que Tiago était en mission quelque part, Xanthe apprit à jouer à des jeux de cartes, la crapette et le rami, et une fois, elle endura une partie interminable d'un jeu de société appelé Monopoly. Elle n'était pas pressée de renouveler l'expérience.

Pendant son quart de lune de vacances, des enquêteurs avaient découvert que la mère de la petite fille wyr était toxicomane et tellement déconnectée de la réalité qu'elle n'avait pas remarqué la disparition de l'enfant. Les enquêteurs contactèrent d'autres membres de la famille qui, choqués d'apprendre ce qu'il s'était passé, avaient demandé d'urgence la garde de l'enfant. Dès qu'ils seraient en mesure de le faire, ils se rendraient à Adriyel pour chercher la fillette et la ramener. Niniane financerait leur déplacement et leur manque à gagner. Xanthe était désolée d'apprendre que la mère avait été ainsi négligente, mais heureuse que l'enfant retrouve un foyer où on s'occuperait d'elle et où elle serait avec les siens.

Les jours où sa journée commençait tôt, elle rentrait chez elle après le travail. Quand elle devait travailler tard, elle passait la nuit dans la caserne du palais. Tous les sept jours, elle recevait son salaire et elle avait non pas un, mais deux jours de repos, une nouvelle règle instituée par cette reine américanisée et qui lui paraissait le comble du luxe. Elle reçut également des paies pour plusieurs

lunes qui lui étaient dues pour sa mission d'infiltration auprès de Thruvial et son exécution. Pour la première fois depuis très longtemps, elle avait une belle petite cagnotte qu'elle pouvait mettre de côté sans y toucher.

D'un côté, cela faisait du bien de porter l'uniforme noir du palais, de ne pas avoir à dissimuler sa véritable identité, d'un autre côté, il y avait des moments où sa fonction de garde lui semblait trop passive. Heureusement, la reine était très active. En raison de son ancienneté, Xanthe aurait pu devenir capitaine de la garde personnelle de la reine, mais des fonctions tout à fait assommantes, telles que l'établissement des horaires des gardes par exemple, étaient attachées au poste, et puis Rickart était un homme de qualité et ne méritait pas d'être supplanté.

Elle voyait souvent le chancelier Riordan, plusieurs fois par semaine en fait. La reine et lui pouvaient choisir de discuter d'un problème en se promenant dans les jardins du palais ou en partageant le petit déjeuner. Ils assistaient souvent aux mêmes cérémonies, que ce soit un dîner officiel ou un gala, tel que la régata annuelle par exemple au cours de laquelle des bateaux et des embarcations de toutes tailles et de toutes sortes descendaient le fleuve, illuminés par des lanternes de couleur qui se reflétaient dans l'étincelante eau noire jusqu'à ce que la nuit soit incendiée de lumière. À ces événements, Xanthe voyait en général Riordan de loin, même s'il y avait toujours des moments où il saluait Niniane. Il regardait alors Xanthe et lui souriait.

Elle chérissait ces sourires. Ils étaient fugitifs et ne voulaient rien dire, bien entendu. Ils étaient juste une marque de courtoisie, à peine plus qu'une tape affectueuse donnée à un cheval. Mais il la regardait droit dans les yeux quand il lui souriait et, pendant un moment fugace, elle se sentait ailleurs, transportée dans un autre monde.

Elle était déjà dévouée à la reine quand elle avait commencé à travailler pour Tiago. Il était facile de s'attacher à Niniane qui était drôle, charmante et gentille avec tout le monde, y compris ses serviteurs. Mais Xanthe aurait accepté le poste d'assistante de la reine simplement pour la chance de recevoir l'un des rares sourires de Riordan.

Un soir, peu après la régata, Niniane venait de finir de dîner dans la grande salle de réception avec d'importants hommes d'affaires américains et une coopérative d'artisans et de métallurgistes faes noires. Ni Riordan ni Tiago n'étaient alors présents. Le palais était bâti au flanc d'une colline et la grande salle de réception se trouvait au rez-de-chaussée. D'immenses fenêtres offraient une vue spectaculaire sur le fleuve et les chutes toutes proches.

Les Américains avaient été impressionnés comme il se devait et les artisans franchement ravis. Les retombées de la soirée s'avéraient très prometteuses sur le plan des échanges commerciaux, mais le dîner avait été très long et Xanthe avait chaud, elle était fatiguée et affamée. Elle avait mangé une collation un peu plus tôt et un repas l'attendrait dans la cuisine, mais elle avait plutôt envie de garnir de viande deux tranches de pain, de se coucher dans la caserne et de dormir.

Niniane avait l'air tout aussi fatiguée. Elle fit signe à l'un des serveurs qui se précipita vers elle.

— Veuillez informer le seigneur Aigle noir que le dîner est terminé et que je me retire pour la nuit.

— Oui, Votre Majesté.

Le serveur s'éloigna d'un pas vif.

Niniane jeta un coup d'œil à Xanthe et lâcha un rire minuscule.

— J'aime bien les dîners de ce style, mais il y a des limites au nombre de réceptions que le pauvre Tiago peut endurer, alors j'essaie de ne pas trop le solliciter.

Xanthe inclina la tête. Et puis, elle se dit que le facteur de risque pour ce dîner n'avait pas été élevé. Le comportement du seigneur suivait un schéma précis. Tout ce qui avait à voir avec la noblesse fae noire ou impliquait que la reine soit à l'extérieur, comme pour la régata, et Tiago était présent. Il était également toujours là pour tout ce que Niniane aimait particulièrement, aller au théâtre

par exemple pour assister à l'une des nombreuses pièces qui racontaient des récits torturés et tragiques, avec des combats à l'épée, des tromperies, de la trahison et des amours impossibles. Il appelait cela de « fichus feuilletons à l'eau de rose », mais il le disait de cette manière indulgente et décontractée qui semblait réservée à Niniane, et seulement à elle ; et puis son petit doigt disait à Xanthe qu'il appréciait les pièces lui aussi.

Niniane et elle se dirigèrent vers l'appartement de la reine. Elles avaient gravi l'escalier majestueux qui menait au hall du premier étage quand elle entendit derrière elles le martèlement des pas de quelqu'un qui courait. Son sang ne fit qu'un tour. Elle poussa Niniane en avant et dégaina son épée en faisant volte-face pour affronter l'intrus, parce que courir ainsi dans le palais n'était jamais annonciateur de bonne nouvelle.

Elle reconnut immédiatement la messagère du palais et abandonna sa position d'attaque en se redressant, mais sans ranger son épée. La messagère, une jeune fille qui répondait au nom de Drinde et n'était pas armée, s'arrêta prudemment à quelques marches de Xanthe et s'agrippa à la rampe en haletant.

— Pardon, madame – Votre Majesté. Oh, il faut que vous veniez vite !

Niniane s'était mise à côté de Xanthe, elle était livide. D'une voix âpre qui ne lui ressemblait pas, elle fit d'un ton coupant :

— Que s'est-il passé ?

— C'est le chancelier Riordan, Majesté, balbutia Drinde. Il a été attaqué. Ses serviteurs... ses serviteurs disent que c'est très grave.

Xanthe sentit son monde faire une épouvantable embardée. À côté d'elle, Niniane se débarrassa de la veste richement brodée et damassée qui lui arrivait aux genoux. Le vêtement était une véritable œuvre d'art, mais l'engonçait beaucoup trop. Elle le jeta par terre. Elle portait dessous une chemise de coton fine, un leggings et des bottines cirées.

— Allons-y, fit Niniane.

Soudain, la logique glaciale du soldat prit le dessus dans l'esprit de Xanthe, non sans lutter contre la panique fiévreuse qui avait envahi son corps.

— Nous ne savons pas si c'est vrai. C'est peut-être une embuscade. (Elle se tourna vers Drinde.) Tu es certaine que c'était les serviteurs du chancelier ?

— Oui, madame, fit la fille en la regardant.

Cela ne voulait rien dire. C'était peut-être un piège malgré tout. Tout son être lui hurlait de se ruer chez Riordan. Mais elle dit à contrecœur à Niniane :

— Je me dois de vous recommander d'attendre jusqu'à ce que l'on trouve Tiago.

— Noté, fit la reine d'une voix saccadée. Nous n'attendons pas. Nous prendrons des gardes avec nous en sortant. (La reine regarda Drinde.) Trouvez le seigneur Aigle noir. Dites-lui ce qui s'est passé et où nous sommes allées.

Niniane n'attendit pas la réponse de la jeune fille. Elle se tourna et traversa le hall en courant, Xanthe à ses côtés. Elles franchirent une série de portes et se retrouvèrent dans la nuit chaude et humide. Xanthe appela des gardes et plusieurs arrivèrent en courant.

— On prend un attelage ? demanda-t-elle à Niniane.

— C'est plus rapide à pied, fit cette dernière d'un air éperdu et affolé.

Xanthe cria des ordres. Les gardes entourèrent Niniane et ils partirent tous au pas de course, filant le long de la colonnade de sycomores vénérables, passant devant les imposantes propriétés d'Ambassador's Row, prenant un raccourci en traversant un petit parc, puis dévalant la rue au bout de laquelle la demeure du chancelier était inondée de la lumière des torches. Pendant toute la course effrénée, Xanthe fut sur le fil du rasoir, prête à se déchaîner, son regard scrutant toutes les zones

d'ombre ainsi que les gardes qui entouraient la reine et elle, pendant qu'elle ne cessait de se repasser en boucle les mots fatidiques prononcés par Drinde.

« Il a été attaqué. »

Riordan était fort, vigoureux, et il aurait accès aux médecins les plus talentueux et les plus Puissants d'Adriyel.

Si les médecins arrivaient à son chevet à temps.

« Ses serviteurs disent que c'est très grave. »

L'un des gardes levait le poing pour tambouriner à la porte du chancelier au moment où elle s'ouvrit. Un serviteur bouleversé leur faisait face. Son regard se posa sur Niniane et la douleur déforma ses traits.

— Votre Majesté, c'est tellement épouvantable...

— Il est mort ? demanda Niniane d'une voix blanche.

— Non, pas... non.

L'homme recula en tenant la porte grande ouverte et Niniane se serait précipitée dans la maison si Xanthe ne l'avait pas saisie par le bras et arrêtée.

— Vous et vous, fit Xanthe en indiquant deux des gardes. Rentrez avec nous. Les autres, inspectez l'enceinte de la maison. Gardez toutes les issues, les portes et les fenêtres.

Elle lâcha le bras de Niniane et se rua dans la maison avec elle, les deux gardes sur leurs talons.

Ils traversèrent à toute vitesse un intérieur garni de riches meubles en bois et de lampes dorées. Le majordome de Riordan les conduisit au premier étage où plusieurs serviteurs étaient réunis et sanglotaient. Xanthe avait le ventre douloureusement noué. Niniane et elle regardèrent par les portes ouvertes menant à un appartement.

À l'intérieur se trouvait une vaste chambre élégamment masculine ; les tentures du grand lit étaient tirées. Deux personnes, un homme et une femme, s'affairaient sur un corps ensanglanté inerte. De la Force jaillissait et tourbillonnait autour d'eux trois. Xanthe serra les dents comme une vague de nausée menaçait de la submerger, son corps se rebellant devant la scène. Aussi vite qu'elle l'avait assaillie, elle passa, laissant une pellicule de sueur froide sur ses mains et son visage.

— Si vous êtes venus assouvir votre curiosité, sortez, fit l'homme sans lever les yeux. Je ne laisserai pas sa seigneurie soumise à vos regards.

— Je ne suis pas venue regarder, répliqua Niniane d'un ton sec.

L'homme leva vivement la tête.

— Votre Majesté – mes excuses les plus plates...

— N'y pensez plus. Concentrez-vous sur votre patient. Est-ce qu'il... est-ce qu'il va... ?

Elle ne put achever sa phrase comme son poing se crispait sur la manche de Xanthe.

Le médecin se retourna vers son patient.

— Je ne sais pas. Avec tout mon respect, laissez-nous nous occuper de lui maintenant.

— Oui, bien sûr, murmura Niniane.

Xanthe passa un bras autour des épaules de la reine, la serrant contre elle. Elle ne savait pas si elle le faisait pour Niniane ou pour elle. Elle n'arrivait pas à détacher les yeux de l'homme gisant sur le lit. Sa poitrine nue, harmonieusement formée, était marquée d'entailles causées par une épée. Un hématome noir défigurait totalement la moitié de son visage, et oh, grands dieux, tout ce sang.

Xanthe avait vu des blessures aussi terribles auparavant. La majorité de ceux qui en avaient été victimes n'avait pas survécu. Riordan s'estompa dans une brume tandis que ses yeux se remplissaient de larmes. Elle s'éclaircit la gorge et dit d'une voix rauque :

— Venez, trouvons un endroit où nous asseoir.

— Bien sûr, chuchota de nouveau Niniane.

Le majordome de Riordan venait de les faire entrer dans un salon quand Tiago arriva avec fracas. Endurer la présence du seigneur wyr était assez pénible quand il était en rage. Xanthe se recula quand Tiago enveloppa Niniane dans ses bras et lui posa à voix basse des questions sur un ton urgent.

Elle sortit dans le hall et se mit à la recherche du majordome. Quand elle l'eut trouvé, elle lui demanda :

— Comment est-ce arrivé ?

Il la regarda avec des yeux rougis.

— Nous ne savons pas, madame. Le chancelier tardait à rentrer. Enfin, il travaille presque toujours tard. Ce soir, il tardait plus que d'habitude. Il nous dit toujours, vous voyez, s'il a un rendez-vous ou s'il ne peut pas quitter son bureau. C'est un seigneur attentionné, un bon seigneur.

— Je sais, murmura-t-elle.

— Mais il n'est pas rentré et il n'a pas envoyé de message. J'ai fini par envoyer deux serviteurs le chercher. Ils l'ont trouvé dans le parc. C'était évident qu'il s'était battu. Il y avait du sang partout. J'ai mandé les médecins, puis j'ai fait parvenir un message au palais.

Une rage la traversa, sa brûlure aussi cinglante que celle d'un fouet.

— Pourquoi n'avait-il pas de gardes avec lui ?

Le majordome se mit à ciller rapidement.

— Ce n'était pas son habitude. Il disait que c'était une marche tellement courte du palais à sa demeure qu'il trouvait inutile d'appeler un garde chaque fois qu'il rentrait chez lui.

Elle se contint. Le majordome ne méritait pas sa rage. Ceux qui avaient attaqué Riordan, c'était eux qui la méritaient. Elle lui fit un signe de tête et, après l'avoir remercié, retourna attendre avec Niniane et Tiago. Ils ne parurent pas contrariés par son retour, mais elle préféra rester à l'écart, près de la fenêtre, à faire semblant de monter la garde.

Les heures s'égrenèrent lentement, et la nuit avait été remplacée par une aube grisâtre quand le majordome apparut dans l'embrasement de la porte du salon.

— Les médecins demandent que vous veniez.

Niniane et Tiago se ruèrent hors de la pièce et montèrent l'escalier quatre à quatre, Xanthe sur leurs talons. Elle les suivit dans la chambre et referma la porte derrière elle sur les visages anxieux qui attendaient dans le hall. Ses mains tremblaient. *D'un moment à l'autre maintenant*, pensa-t-elle, *on va m'envoyer attendre avec les autres*.

Mais personne ne sembla remarquer ou se soucier de sa présence dans la chambre. Les médecins ne savaient pas qui elle était et Tiago et Niniane ne prêtaient pas attention à ce qu'elle faisait. Ils étaient concentrés sur l'homme et la femme qui se lavaient avec lassitude les mains dans des bassines posées sur une petite table.

— Il vivra, leur dit la femme. Mais il a failli mourir. J'ai cru à deux ou trois reprises que son esprit avait quitté son corps. (Elle les regarda.) Ses blessures sont graves et nombreuses et nous avons fait tout ce que nous pouvions, mais son sort ne repose plus entre nos mains désormais. Cela pourra prendre plusieurs heures, un jour entier même, avant qu'il reprenne connaissance, et il faudra que sa convalescence se fasse dans la paix et la tranquillité. Pas de travail, pas de stress, pas pendant plusieurs quart de lune en tout cas. C'est un homme robuste et il a beaucoup puisé dans ses ressources pour survivre. Il va falloir qu'il recouvre ses forces maintenant.

Xanthe n'entendit pas grand-chose après les premiers mots. Pendant que Tiago et Niniane posaient des questions et que les médecins répondaient, elle les contourna, silencieuse comme un fantôme, et s'approcha de l'homme sans connaissance.

Elle était une spécialiste en matière d'assassinats, et c'était ainsi que les assassinats étaient accomplis – en gagnant la confiance des gens autour des victimes ciblées de façon à devenir une présence banale, un objet fondu dans le décor comme un fauteuil ou une petite table. Alors personne

ne vous posait de question lorsque vous vous approchiez. Personne ne vous voyait glisser un poignard entre les côtes ou verser un poison dans un verre.

Ou attaquer un homme dans un parc.

Elle baissa les yeux sur le visage noble de l'homme étendu si tranquillement, ses cheveux noirs étalés sur l'oreiller. Il n'avait pas l'air paisible. Il avait l'air épuisé et gravement atteint, des cernes creusaient ses yeux fermés. La courtepointe avait été tirée jusqu'à ses épaules nues. Parfois, avec des blessures aussi graves, un médecin devait cesser de soigner parce qu'il y avait des limites à la quantité de Force qu'un corps aussi meurtri pouvait recevoir. Cela avait dû être le cas pour Riordan, car elle voyait la bosse inégale que faisaient les pansements sous la couverture.

Personne ne la regardait, et c'était une chose tellement simple après tout qu'elle avait besoin de faire. Elle tendit la main et toucha sa tempe, sentit la pulsation de vie sous ses doigts. Puis elle caressa tendrement les cheveux soyeux sur son front. C'était la chose la plus audacieuse qu'elle ait jamais faite, dérober ce moment.

Son sixième sens lui fit tourner la tête. Niniane était à quelques mètres et l'observait. Le regard de la reine était ébahi et interloqué, et beaucoup trop perspicace. Xanthe retira vivement sa main et se racla la gorge. Se tourna. Se tourna de nouveau. Elle était morte de honte.

Niniane l'arrêta en posant simplement une main sur son bras.

Entre-temps, Tiago avait escorté les médecins hors de la chambre et refermé la porte sur tout le monde sans un mot. Il se retourna et rejoignit Niniane et Xanthe, les yeux posés sur Riordan.

— Nous allons devoir enquêter sur tout le monde, fit-il. Cela veut dire tout le monde chez lui, bien entendu, et son personnel au palais. Il va falloir interroger les voisins.

— Je sais qui a fait cela, déclara Niniane les dents serrées.

— Tu *penses* savoir qui a fomenté cela, corrigea Tiago en lui lançant un regard sombre. En réalité, tout le monde ou presque aurait pu l'attaquer.

— Nous sommes venues en traversant le parc où ses serviteurs l'ont trouvé, intervint Xanthe. C'est un petit square avec quelques arbres et des bancs, délimité par quelques massifs. Il n'y a quasiment aucun endroit où se cacher. Et une attaque aurait fait du bruit. Personne n'a entendu quoi que ce soit ou n'est venu l'aider, il est donc vraisemblable que les résidents des maisons adjacentes n'étaient pas chez eux. Ses agresseurs ont probablement guetté un moment pareil.

Tiago et Niniane la regardèrent d'un air pensif.

— Il y avait beaucoup de dîners et de réceptions ce soir, fit remarquer Niniane.

— Je vais enquêter et voir qui a reçu quelles invitations et à quelles soirées les gens se sont rendus.

— Monsieur, Votre Majesté, je vous en prie, donnez-moi un congé pour enquêter sur cette tentative d'assassinat, grinça Xanthe.

— Non, déclara Tiago. Cette chasse m'appartient. (Il baissa les yeux sur Niniane tout en lui frottant le dos.) Il ne peut pas rester ici pendant que j'enquête. Il faut que nous le transportions au palais où nous pouvons garantir sa sécurité, au moins jusqu'à ce que j'aie la preuve de l'innocence de ses serviteurs.

Niniane restait tellement concentrée sur Xanthe que cette dernière dut se contrôler pour ne pas broncher. Il était impossible de savoir ce que pensait la reine. Allait-elle dire quelque chose sur le comportement déplacé de Xanthe ? Peut-être que Niniane allait la renvoyer. Elle se prépara au pire.

— Vous avez une chaumière à une heure de marche de la ville, lui dit Niniane.

Elle ne savait pas à quoi elle s'attendait, mais certainement pas à cette question.

— Oui, Votre Majesté, fit-elle.

— Est-ce que c'est tranquille là-bas ? Loin de tout passage ? (Quand elle opina, Niniane regarda Tiago :) Et les voisins ?

Il pencha la tête en l'examinant.

— J'ai bien vu la région quand je l'ai survolée en venant. Il n'y a pas de voisins à proximité de la maison. Le plus proche est une ferme, pas tout près.

— Je pense que nous devrions transporter Aubrey là-bas, fit Niniane. L'endroit est tranquille et isolé. Jusqu'à ce que tu aies fini d'enquêter sur le personnel du palais et ses serviteurs, ce serait un endroit sûr. Xanthe peut s'occuper de lui et assurer sa protection, et personne ne pensera à le chercher là-bas.

La stupéfaction figea Xanthe au point qu'elle ne cilla pas et retint son souffle.

Tiago murmura à Niniane :

— Tiens, cela faisait longtemps ! Cette manie de ne pas suivre une voie logique allant de A à B, puis C. Tu passes toujours à une lettre de l'alphabet qui me surprend totalement et qui pourtant est parfaitement juste.

Un semblant d'étincelle éclaira le regard épuisé de la reine.

— C'est une bonne idée, n'est-ce pas ? fit-elle.

— C'est une excellente idée. Je peux l'emmener sur le toit, me métamorphoser et le transporter jusqu'à la petite maison. Je me camouflerai afin que personne ne nous voie. Il disparaîtra tout simplement. (Il observa Xanthe.) Vous le ferez, n'est-ce pas, vous le protégerez jusqu'à ce que nous trouvions les coupables ?

Les mains de Xanthe tremblèrent quand elle se tourna pour contempler le visage immobile de Riordan. Il serait chez elle, où personne ne venait presque jamais. Il se remettrait dans son lit. Elle pourrait veiller à ce qu'il soit en sécurité.

— Oh, mon seigneur, murmura-t-elle. Oui.

[1.](#) Oiseau d'Afrique. (N.d.T.)

4

Les profondeurs

Il se réveilla.

La douleur et l'épuisement le clouaient sur place. Il était étendu dans un lit qu'il ne connaissait pas, dans une chambre qu'il ne connaissait pas. La journée était étrangement paisible. Il n'entendait pas d'équipages passer ni le son de voix, juste les trilles des oiseaux de temps à autre. Le soleil entrait de manière oblique par une fenêtre ouverte partiellement ombragée. Une brise légère flottait dans la pièce. Il y avait une porte qui donnait sur une autre pièce où une autre porte était ouverte sur des dalles et de l'herbe verte.

Des couvertures inconnues couvraient sa poitrine et ses bras et pesaient lourdement sur lui. Il essaya de bouger sans y parvenir et finit par se rendormir dans son effort.

Quand il s'éveilla de nouveau, le jour touchait à sa fin, il faisait beaucoup plus frais et la chambre était plongée dans la pénombre. Il ne reconnaissait rien, à l'exception de la douleur qu'il ressentait. Ses os le faisaient souffrir, c'était un mal profond et lancinant et il était toujours aussi exténué.

Un écho d'épées s'entrechoquant s'insinua dans sa mémoire. Quelqu'un l'avait probablement kidnappé. Il avait du mal à s'en préoccuper pour l'instant, sauf que s'il n'était pas mort, toute l'histoire allait se transformer en une nouvelle et triste saga.

Il ferma les yeux et dériva.

Le souvenir du combat revint, plus fort, plus net. Le parc, tard le soir. Une triade d'agresseurs. Il s'était défendu avec ardeur et il aurait pu avoir une chance de l'emporter s'il n'y avait pas eu ce premier coup frappé par-derrière qui lui avait infligé une blessure grave.

S'il n'avait pas perçu quelque chose qui l'avait incité à commencer à se tourner, ce coup l'aurait d'ailleurs tué. En l'occurrence, il avait sectionné plusieurs muscles de son dos. Mais il avait combattu malgré tout, mettant autant de force et de hargne que possible dans chacun de ses coups d'épée et chacune de ses parades, tandis que sa défaite coulait le long de ses jambes comme une marée rouge et chaude et qu'il savait qu'il allait mourir, et franchement, dans une certaine mesure, cette prise de conscience avait été un soulagement.

Un bruit léger interrompit le souvenir de l'attaque. Quelqu'un se déplaçait dans l'autre pièce et il ouvrit les yeux. Bien sûr qu'il n'était pas seul.

Une silhouette mince et droite apparut dans l'embrasement de la porte, puis entra dans la chambre. La lumière déclinante tomba sur les traits familiers de la nouvelle garde de la reine, Xanthe Tenanye.

Une déception amère le transperça, ainsi qu'un sentiment familièrement écœurant de trahison.

— Il est préférable que ce soit moi plutôt que la reine, je suppose, fit-il avec sauvagerie, ou est-ce que vous l'avez kidnappée elle aussi ?

Un sourire avait commencé à irradier le visage de la femme et quelque chose avait éclairé son regard. Elle se figea et le sourire et la lumière moururent aussitôt. Impavide et calme, elle dit avec une politesse exquise :

— Vous êtes sans connaissance depuis l’attaque de la nuit dernière. Il faudra que je vérifie bientôt vos pansements, mon seigneur, mais cela peut attendre le matin. Il y a du bouillon et du pain. Vous ne vous sentez peut-être pas encore prêt à manger, mais ce serait bénéfique que vous buviez un peu de bouillon. Vous avez failli mou... vous avez perdu beaucoup de forces.

Failli mourir. Oui, c’était juste.

Il fixa le regard sur les poutres du plafond. Étant donné qu’il n’était pas vraiment suicidaire et qu’il n’était pas mort, il supposait qu’il ferait bien de s’alimenter un peu. Il aurait besoin d’énergie pour les épreuves à venir.

— Très bien, lâcha-t-il d’un ton mordant.

Elle sembla hésiter, puis du coin de l’œil, il la vit s’incliner et sortir de la pièce.

Pourquoi avait-elle esquissé un sourire ? Ce regard dans ses yeux. On aurait dit qu’il lui avait donné un coup de pied dans les dents avant que ce mur parfait et poli se dresse.

Maintenant qu’il réfléchissait, pourquoi avait-il des pansements ?

Ses agresseurs ne s’étaient pas battus pour le terrasser. Ils s’étaient battus pour le tuer.

— Xanthe, fit-il en comprenant avec consternation.

Il n’arriva pas à mettre beaucoup de force dans sa voix, mais elle l’entendit et réapparut dans l’embrasure de la porte. Cette fois-ci, elle resta dans la pénombre et il ne vit pas son visage, même s’il savait quelle serait son expression : parfaite, impassible.

— Je suis un vieil idiot qui s’est laissé dominer par l’amertume et la déception, fit-il d’un ton las. (Ses faibles forces le désertaient de nouveau rapidement.) Je vous prie de m’excuser pour la conclusion que j’ai tirée trop vite et de manière tellement erronée. Vous ne méritiez pas ça.

Elle s’avança à la hâte, dans la lumière, et elle avait de nouveau cette expression sur le visage et cette lueur dans les yeux.

— Je vous en prie, mon seigneur, ne vous tourmentez pas. Vous avez été grièvement blessé et vous vous êtes réveillé pour vous retrouver dans un lieu étrange, sans explication.

— Oui, fit-il en refermant les yeux.

Des doigts légers touchèrent son front, puis sa joue. Elle voulait voir s’il avait de la fièvre, se dit-il. Sa main était chaude, il ne pensait donc pas en avoir.

— Où suis-je ? murmura-t-il.

Parler à haute voix était devenu trop difficile.

— Vous êtes chez moi, expliqua doucement Xanthe. (Ses manières tranquilles et calmes étaient apaisantes.) Sa Majesté et Tiago ont décidé que vous deviez être éloigné d’Adriyel pendant qu’ils recherchaient ceux qui vous ont attaqué. Tiago vous a transporté ici secrètement. À l’exception de la reine, de Tiago, et de moi, personne ne sait où vous êtes. Vous êtes en sécurité.

Il n’aurait jamais dû douter de la loyauté de cette femme lumineuse et droite. Les fichues couvertures lui semblaient toujours aussi lourdes qu’une tonne de briques, l’empêchant de faire le moindre geste. Il avait terriblement envie de presser son visage contre sa main douce et chaude et une seconde plus tard, il eut l’immense surprise de constater qu’il l’avait fait.

— Merci.

Elle posa sa main sur sa joue.

— Je suis tellement... heureuse d’avoir pu vous être utile.

— Qu’est-ce que nous savons ?

Ses premières pensées se tournèrent inévitablement vers les Ealdun. Avaient-ils découvert que Sebrin faisait des recherches dans le dossier qu’ils avaient monté contre lui ? Ils n’auraient pas

recouru à la violence simplement par crainte que des éléments de ce dossier s'ébruitent, si ? Après tout, si les poursuites n'avaient pas été tuées dans l'œuf, ces prétendues preuves auraient été étalées au grand jour.

Il n'avait pas eu de nouvelles de son jeune secrétaire depuis qu'il avait quitté Adriyel pour se rendre dans la municipalité où les Ealdun avaient leurs intérêts, mais il ne s'y était pas attendu, étant donné que c'était à plusieurs journées de voyage. Est-ce que tout allait bien pour Sebrin ?

Xanthe ne se donna pas la peine de lui demander ce qu'il voulait dire.

— Rien pour le moment, dit-elle. Nous vous avons transporté dès que les médecins ont eu fini de vous prodiguer des soins. Tiago va revenir dans quelques jours avec du ravitaillement et des affaires. Nous pouvons espérer apprendre alors quelque chose. Je vais chercher le bouillon et le pain.

— Ne vous donnez pas cette peine, marmonna-t-il en ayant l'impression que sa bouche était pleine de coton. Je crains que cela ne doive attendre le matin.

— Reposez-vous bien alors, mon seigneur.

Sa voix était lointaine. Toute pensée ou spéculation s'évanouit dans la pénombre du crépuscule.

Les trois jours suivants, il dormit, se réveilla, et dormit encore, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus être en mesure de savoir si c'était ses blessures en voie de guérison qui le faisaient souffrir ou le fait d'être confiné au fond d'un lit depuis tellement longtemps. Lorsqu'il était éveillé, il restait allongé et observait la ligne du soleil se déplacer le long du coin de l'édredon, son esprit un vide fatigué. S'il émettait le moindre son, et souvent même si ce n'était pas le cas, Xanthe était là, lui faisant avaler des cuillerées de bouillon ou d'eau. Elle changea plusieurs fois ses pansements et ce fut une telle souffrance qu'il dut se mordre les lèvres pour s'empêcher de gémir.

Le matin du quatrième jour, les roulades des oiseaux le réveillèrent de bonne heure. Il bougea sans faire attention et poussa un juron. Xanthe se pencha soudain sur lui d'un air inquiet.

— Ça va, fit-il. J'ai juste oublié. (Sa bouche et sa gorge étaient complètement desséchées.) J'ai besoin de boire, s'il vous plaît.

— Bien sûr. J'ai de l'eau ici. (Elle se tourna, puis lui fit de nouveau face, une tasse à la main.) Je vais soulever votre tête.

Ils avaient établi une routine. Il opina. Elle passa un bras sous ses aisselles, le calant tout en soulevant doucement la tasse et en l'amenant à ses lèvres. Il but lentement, savourant la fraîcheur du liquide glissant dans sa gorge. Elle le tint contre son sein. Quand il eut fini de boire, il reposa la tête contre elle, appréciant le contact chaud de son corps plus encore que l'eau fraîche.

Si la tromperie avait une odeur, pour lui, elle avait celle des parfums de Naida. Il avait jeté tout ce que contenait sa chambre et l'avait fait nettoyer du sol au plafond, et pourtant il aurait juré qu'une bouffée de son parfum capiteux lui montait encore parfois aux narines. Il en ressentait chaque fois de la nausée.

Xanthe ne sentait rien de cela. Elle avait une odeur propre, simple, de soleil et de savon.

— Encore ? demanda-t-elle.

Il sentit la légère vibration de sa voix contre sa tempe et sa joue.

— Non, merci, dit-il à contrecœur.

Elle reposa doucement sa tête sur ses oreillers. Elle affichait une mine grave, concentrée.

— Je ferais bien de vérifier encore une fois vos pansements.

— Certainement, fit-il en se préparant.

Il devait reconnaître qu'elle s'en tirait magnifiquement, s'efforçant de rendre le moins désagréable possible une tâche déplaisante. Son expression parfaite était de retour, et avec elle ce mur invisible qui se dressait entre eux pendant que ses mains douces défaisaient les pansements et qu'elle examinait les blessures.

Il regarda froidement son corps nu pendant les soins. Sa nudité ne le gênait pas et il supposait qu'il était plutôt bien bâti, mais les longues estafilades étaient rouges et boursouflées et la blessure dans son dos l'élançait. Il faudrait qu'il fasse attention de ne pas rouvrir le muscle qui était en train de cicatriser.

— C'est bien, murmura-t-elle. Je crois que nous n'avons pas besoin de remettre les pansements.

— Formidable, fit-il. (Il lui décocha un demi-sourire.) Je le dis sans ironie.

Elle lui fit un grand sourire.

— Vous voulez un peu de bouillon ?

— Dieux, non, s'exclama-t-il et elle rit. (Il lui dit avec surprise :) J'ai très faim.

— Excellent. J'ai trouvé des œufs de caille hier soir. Je vais vous apporter un petit déjeuner dans quelques minutes.

Elle rassembla les pansements et sortit de la chambre, revenant peu de temps après avec des œufs brouillés et du pain poêlé qui avait une belle couleur dorée. Elle s'assit à côté de lui sur le lit.

— Je m'excuse pour la simplicité du repas. Tiago doit venir aujourd'hui, ce qui est une bonne chose, car nous n'avons plus beaucoup de provisions. Nous avons du thé, de l'huile, et des flocons d'avoine. S'il est retenu, il faudra que j'aille à la recherche de nourriture et que je chasse.

— C'est fantastique, ce plat, dit-il avec sincérité.

Les œufs fumants étaient cuits à point, et le pain délicieux. Il mangea tout ce qu'il avait sur son assiette, puis avec la soudaineté d'un convalescent, il bascula dans un sommeil profond.

Un son de voix le réveilla. Tiago et Niniane s'entretenaient avec Xanthe dans la pièce d'à côté.

— C'est un endroit merveilleux, disait Niniane.

— C'est une toute petite maison, fit Xanthe. Mon père l'a bâtie pour nous après la mort de ma mère.

— Votre père était un véritable artiste. C'est très joliment exécuté. Les meubles sont superbes et le sol également.

Aubrey jeta un coup d'œil par-dessus le lit et regarda le plancher en bois patiné.

— Nous avons dévalisé le marché, fit Tiago.

— Et ce sac est plein de livres, ajouta Niniane. Celui-ci est rempli de vêtements pour Aubrey. Et celui-là est rempli de jeux. Vous avez amplement de quoi vous occuper dès qu'Aubrey se sentira mieux.

— C'est sûr, fit Xanthe. C'est beaucoup plus que ce que j'attendais.

— Nous voulions nous assurer que vous aviez tout ce dont vous aviez besoin, reprit Niniane, au cas où nous ne serions pas en mesure de revenir tout de suite.

— Il y a des problèmes ? demanda Xanthe d'un ton anxieux.

— Il y a des complications, fit Tiago en appuyant sur le dernier mot. Rien que nous ne puissions gérer, mais nous avons beaucoup à faire. Et Niniane et moi avons convenu que personne d'autre ne doit savoir qu'Aubrey est ici. Vous ne pourrez compter que sur vous jusqu'à ce que nous puissions revenir.

— Oui, monsieur.

Aubrey serra les poings et envisagea de se lever. Il se sentait infiniment mieux que plus tôt même dans la matinée et il pouvait voir qu'il avait franchi un cap. Il réussit à s'asseoir tant bien que mal. Tout mouvement un peu trop soudain provoquait une douleur déchirante dans son dos. Respirant profondément, il tourna ses longues jambes de façon à se retrouver assis au bord du lit.

— Comment va Aubrey ? demanda Niniane.

— Je suis réveillé, fit Aubrey d'une voix rauque.

Il entendit toute une symphonie de pas, un trotinement léger et rapide, un autre pas léger, mais plus mesuré, et une démarche plus lourde. Il vérifia que le drap lui ceignait les hanches au moment où

Niniane entra en trombe dans la chambre. Elle se précipita vers lui, s'arrêtant juste avant de le toucher et passa les bras autour de lui avec précaution.

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'ai eu peur pour vous, chuchota-t-elle.

Il la serra contre lui en regardant Tiago et Xanthe par-dessus sa tête.

— Vous n'avez plus de raison d'avoir peur désormais. (Il rencontra le regard noir de Tiago.) Que s'est-il passé depuis l'attaque ?

— Nous ne sommes pas venus discuter des détails de l'enquête, fit Tiago. Vos agresseurs seront punis, c'est tout ce que vous devez savoir jusqu'à ce que nous revenions pour vous dire que vous pouvez rentrer chez vous.

Le visage d'Aubrey se durcit. Il ouvrit la bouche, prêt à argumenter, et Niniane posa une main sur sa joue pour le forcer à la regarder. Elle avait un air grave, les yeux brillants.

— Aubrey, vous avez failli mourir.

— Je le sais, fit-il d'un ton sec.

— Alors, écoutez-moi, parce que je ne plaisante pas et ce que je dis, je le pense. Votre mission est de vous rétablir. Reposez-vous, mangez de la nourriture saine, profitez du soleil et guérissez. Vous ne pouvez pas travailler. Vous ne quitterez pas ce lieu. C'est votre refuge pour l'instant, l'endroit où vous êtes en sécurité. Tiago reviendra apporter de la nourriture dans une semaine. Pendant ce temps, nous ne connaissons pas le repos tant que nous n'aurons pas arrêté toutes les personnes responsables de l'attaque. Vous serez en mesure de retourner chez vous bientôt et vous aurez alors toutes les réponses que vous souhaitez avoir.

Il serra les dents, saisi par la rage. Elle n'était pas tournée vers Niniane, mais vers ceux qui l'avaient assailli. C'était dur de ne pas s'y accrocher.

— Je resterai jusqu'à ma guérison complète, finit-il par dire. Ensuite, je pourrai assurer ma propre sécurité.

— Non, Aubrey. (Le regard de la reine était inflexible.) Je vous ordonne de rester ici jusqu'à ce que je déclare que vous pouvez partir.

— Niniane, dit-il.

— Oh, je sais que vous êtes en colère contre moi maintenant. Tant pis.

Elle lui fit une accolade.

Il se crispa, mais passa un bras autour d'elle.

— Faites au moins une chose pour moi, dit-il à Tiago. Je voudrais que vous voyiez ce qu'il est advenu de l'un de mes assistants. Il s'appelle Sebrin. Je l'ai envoyé voir ce qu'il pouvait apprendre sur le procès que les Ealdun voulaient m'intenter, et je n'ai pas de nouvelles de lui depuis.

Tiago et Niniane échangèrent un long regard insondable avant que Tiago n'affirme :

— Je vais voir ce que je peux découvrir.

Niniane se leva.

— Je suis désolée que notre visite soit si courte, mais nous ne pouvons pas rester plus longtemps. (Elle tourna les yeux vers Xanthe.) Occupez-vous bien de lui.

— Vous pouvez compter sur moi, promit Xanthe.

Elle accompagna Niniane et Tiago jusqu'à la porte. Aubrey jeta un regard noir en direction de la fenêtre ouverte en respirant de manière égale. Il écouta leurs voix s'estomper comme ils s'éloignaient. S'il avait pensé pouvoir se tenir debout sans tomber, il les aurait suivis pour argumenter.

Xanthe revint au bout de quelques minutes. Elle s'affaira dans l'autre pièce, puis apparut à la porte, chargée de deux gros sacs en toile. Il la fusilla du regard, ce qui était une manière absolument vaine de montrer son irritation puisqu'elle avait la tête tournée ailleurs. Elle affichait de nouveau un visage parfaitement impassible.

Son air imperturbable l'avait amusé avant, mais il commençait maintenant à lui porter sur les nerfs. Le silence régnait dans la chambre tandis qu'elle ouvrait un sac et en sortait un tas de vêtements et de bottes. Elle les posa sur le lit à côté de lui, puis ouvrit l'autre sac et en sortit une vingtaine de livres. Certains étaient des livres de poche américains, quelques-uns étaient faes noires. Il jeta un coup d'œil aux titres comme elle les empilait soigneusement sur la petite table de chevet. Tous les ouvrages étaient des romans.

Xanthe revint vers la pile de vêtements sur le lit et brisa le silence.

— Est-ce que vous voulez un pantalon et une chemise ?

Il lui saisit le poignet. Elle se figea et considéra sa main avec stupeur.

— Dès que je vais mieux, vous me ramenez à Adriyel.

Elle plongea son regard gris profond dans le sien.

— Non, mon seigneur.

— Je ne vous demande pas de le faire, fit-il d'un ton dur. Je vous l'ordonne.

L'un de ses cils soyeux se leva, une réaction fugace.

— Vous pouvez me donner autant d'ordres que vous le souhaitez, mais je ne suis pas obligée de vous obéir, fit-elle. Je ne suis pas votre serviteur. Je sers la reine. Vous êtes peut-être disposé à défier ses ordres, mais je ne lui manquerai pas de respect et je ne lui désobéirai pas.

Elle était là cette loyauté, immuable, droite, farouche. Il repensa à son sentiment de trahison et de cruelle déception quand il avait cru un instant qu'elle l'avait kidnappé, et son mouvement d'humeur déplacé se dissipa.

Il dit d'un ton beaucoup plus conciliant :

— Je me conduis comme un crétin, n'est-ce pas ?

Elle perdit un peu de sa raideur.

— Vous êtes en colère, c'est compréhensible. C'est difficile de ne pas être libre de ses mouvements, surtout quand on a la volonté d'agir.

— Ceci vous arrive à vous aussi, fit-il. Vous êtes obligée de rester ici avec moi.

Elle esquissa un sourire.

— Franchement, ce n'est pas un désagrément. Je tiens à le faire. Mais avant que Sa Majesté ait cette idée, j'avais demandé à être la personne qui traquerait vos agresseurs. Tiago n'a pas voulu et cela a été très dur. Il est parti en chasse, lui-même.

Elle avait voulu partir en chasse après ceux qui l'avaient attaqué ? Il cilla et relâcha sa prise. Les derniers jours lui avaient donné une profonde connaissance, viscérale même, d'elle, du timbre de sa voix, du doux contact de ses mains sur son corps.

Ressentant l'envie irrésistible de prolonger ce contact, il laissa ses doigts glisser le long de son avant-bras tout en la lâchant doucement. Le grain de sa peau était chaud et soyeux.

Elle laissa échapper un léger hoquet, presque imperceptible. Comme il plongeait son regard dans ses yeux, il constata que ses pupilles étaient dilatées.

Elle réagissait à son contact.

Qu'était-il en train de faire ? Il fronça les sourcils et la lâcha complètement.

Elle détourna la tête en rassemblant la pile de vêtements.

— Laissez un pantalon et une chemise, s'il vous plaît.

Elle opina, puis prit le reste des vêtements et les déposa sur un bahut. Puis elle se retourna, sans le regarder directement.

— Est-ce que vous avez besoin d'aide pour vous habiller ?

Il hésita, se débattant avec sa fierté. Ce n'était pas seulement sa rage qui était déplacée, mais toutes ses émotions. Lui qui était normalement d'humeur égale, il se sentait étranger à lui-même. Il finit par admettre :

— Je ne sais pas.

Elle lui jeta un coup d'œil rapide, puis opina.

— Appelez si vous en avez besoin.

— Merci.

Elle sortit de la pièce et il prit le pantalon. Il devrait y arriver, une jambe à la fois, même si ses muscles tremblèrent quand il se leva pour le remonter. La chemise, c'était une autre paire de manches, c'était le cas de le dire. Il arriva à glisser un bras dans une manche, mais ne put suffisamment fléchir les muscles de son dos pour l'enfiler complètement.

Au lieu de l'appeler, il se leva, forçant ses genoux à se bloquer et à supporter tout son poids. Puis il traversa prudemment la pièce, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur le parquet. Quand il arriva sur le seuil de la porte, il s'appuya contre le chambranle d'une épaule et balaya l'autre pièce des yeux avec curiosité.

Elle était plus spacieuse que la chambre, avec un grand placard de cuisine et des étagères le long d'un mur, une table et deux chaises, et deux autres fauteuils devant la cheminée. Il y avait un comptoir avec une bassine et un seau pour laver la vaisselle et préparer les repas. Une épée dans un fourreau glissé dans un harnais d'épaule était suspendue à un simple crochet à côté de la porte ouverte sur le soleil matinal.

Tous les meubles étaient en chêne, simples, et d'une belle couleur que la cire avait dorée. Les fauteuils étaient dotés de coussins qui avaient l'air usés et confortables. Comme c'était le cas dans de nombreuses chaumières faes noires, la grande cheminée était le cœur de la maison, un authentique foyer où l'on pouvait se tenir debout et où une barre orientable en fonte permettait d'accrocher un chaudron.

À côté de la cheminée, il vit une alcôve plongée dans l'ombre avec un rideau qui avait été repoussé et aperçut le coin d'une baignoire en cuivre. Il y avait également une paille sur le sol. Il marqua une pause en la remarquant et resta pensif, pensant à « sa » chambre. Il n'y avait qu'un seul lit dans la chaumière et il l'occupait.

Xanthe était affairée à vider deux autres gros sacs de toile. Elle examinait chaque paquet, récipient ou bocal avec intérêt, se parlant à elle-même en déposant les denrées sur la table sur laquelle s'empilaient déjà des fruits et des légumes frais.

Il ouvrit la bouche pour lui demander de l'aide, mais hésita. Obéissant à un élan indéfinissable, il pencha la tête et l'observa. Elle avait des gestes tranquilles, paisibles, et elle avait l'air de se sentir bien, à l'aise. Il prit conscience pour la première fois qu'elle ne portait pas l'uniforme noir du palais, mais quelque chose de moins austère, une tunique et un pantalon assez usés. Ses cheveux étaient tressés, mais pas aussi strictement que d'habitude, et le rayon de soleil qui tombait sur son dos et ses épaules donnait des reflets auburn à sa chevelure noire.

Il s'attarda sur son profil, puis sur la courbe de ses seins où il avait reposé sa tête plus tôt. Ses hanches étaient minces, mais féminines. Elle n'était pas aussi grande que lui, mais elle avait de longues jambes fuselées.

Elle leva les yeux, vit qu'il l'observait et son visage rosit. Elle jeta un coup d'œil à sa chemise qui pendait sur une épaule et posa une roue de fromage pour s'approcher de lui d'un pas rapide.

— Vous auriez dû dire quelque chose.

— Est-ce que vous venez de me tancer ? demanda-t-il en levant les sourcils.

Elle eut l'air tellement troublée qu'il sourit.

— Xanthe, fit-il gentiment, est-ce que cela vous ennuerait de m'aider à enfiler cette fichue chemise ?

Elle leva les yeux, puis les baissa sur ses épaules et sa poitrine nues, et regarda ailleurs.

— Pas du tout.

Elle paraissait à bout de souffle.

Il pouvait à peine se tenir debout et son corps l'élançait de partout, mais quelque chose d'autre se tendit, quelque chose qui était enfoui sous le chagrin et la colère et qui sommeillait depuis longtemps.

Elle s'approcha pour l'aider à enfiler l'autre manche de la chemise et les muscles de son dos ne lui firent pas trop mal car elle soutint le poids de son bras.

Il faisait une demi-tête de plus qu'elle. Il se pencha, humant son odeur fraîche et propre.

— Merci.

Elle inclina légèrement la tête, si bien qu'ils étaient presque joue contre joue. Si elle levait un tout petit peu plus la tête, et s'il se penchait...

— De rien, souffla-t-elle.

C'était trop intime. Il se redressa.

— Je vois que Tiago ne plaisantait pas en disant qu'ils avaient dévalisé le marché.

— Il y a même des biscuits et un pot de crème. Je n'ai pas encore vidé complètement les sacs. Si je pêche de temps en temps et ramasse des pommes de terre et de la salade, nous aurons suffisamment de nourriture pour plusieurs semaines. (Elle marqua une pause, puis dit d'une voix hésitante :) Est-ce que vous aimeriez vous asseoir à la table pendant que je range ?

Il fut tenté, mais un vertige le prit. Il serra les dents, haïssant sa faiblesse.

— Peut-être un peu plus tard. Pour le moment, je crois que je vais me recoucher.

— Bien sûr.

Elle s'approcha, passa un bras autour de sa taille et l'aida à s'allonger.

La tête lui tournait.

— J'ai pris votre seul lit, marmonna-t-il, et je vous oblige à dormir par terre.

— Ça n'a pas d'importance.

— Cela en a pour moi, dit-il en posant sa tête sur l'oreiller.

Il ne voyait plus très clair, tout devenait sombre. Il sentit qu'elle le bordait, mais il avait l'impression que tout était loin. Il crut l'entendre dire :

— C'est pour cela que les gens sont si attachés à vous.

Puis ses émotions tumultueuses et son esprit rétif se calmèrent et il sombra dans le néant.

5

La danse

Xanthe prit les denrées périssables, telles que les œufs et la crème, les plaça délicatement dans le panier en fil de fer, puis les fit descendre dans l'eau froide tout au fond du puits. Elle garda quelques œufs afin de faire des œufs durs. Pendant qu'ils cuisaient, elle rangea le reste de la nourriture.

Il y avait des biscuits, du pain frais, des confitures et des gelées, du fromage, de la viande fraîche et de la viande séchée, des noix, trois sortes de thé, du beurre, de la farine, de l'orge, du sucre, des fruits et des légumes. Des patates douces. Ils avaient même apporté trois savons qui sentaient les amandes au miel et qui étaient suffisamment onctueux pour convenir aux dames les plus raffinées. Cette chaumière n'avait jamais connu telle abondance.

Xanthe n'était pas un cordon-bleu, mais elle savait préparer des repas simples et bons, et toutes les douceurs que lui avaient apportées Tiago et la reine l'aideraient à améliorer l'ordinaire. Quand Aubrey s'éveilla de nouveau, elle avait préparé un copieux déjeuner de restes de poulet, de légumes verts sautés, d'œufs durs, de pain, de beurre et de confiture. Des petits bols étaient remplis de baies saupoudrées de sucre.

Elle était sur le point de sortir la crème du puits quand elle entendit des pas discrets. Elle se retourna au moment où il entra dans la pièce. Il passa les mains dans ses cheveux en désordre. Ses vêtements étaient froissés et il était pieds nus. C'était un choc de le voir autrement que méticuleusement coiffé et avec des vêtements dignes de sa haute fonction. Comme elle étudiait sa posture et ses traits anguleux, elle fut heureuse de constater qu'il avait l'air beaucoup plus solide sur ses jambes.

— Je vois que vous n'avez pas chômé, fit-il remarquer.

— Vous avez faim ?

Son regard s'éclaira en voyant le repas servi sur la table.

— Oui.

Elle avait hésité quant à la manière de mettre le couvert, s'il allait devoir encore manger au lit ou s'il allait préférer qu'elle ne mange pas avec lui. Mais c'était sa maison, après tout. Il y avait un seul endroit où s'asseoir et manger, et puis cela n'avait pas eu l'air de le gêner le moins du monde qu'elle le rejoigne lui et Tiago pour prendre un petit déjeuner. Elle avait donc mis deux couverts.

Sa démarche était assurée, mais un peu raide, constata-t-elle quand il s'approcha pour s'asseoir. Elle prit soudain conscience qu'elle allait s'installer en face de lui et manger en sa compagnie. En sa seule compagnie.

Elle se souvint de la crème et déclara d'une manière un peu empruntée :

— J'ai presque oublié quelque chose – je reviens tout de suite.

Il saisit sa main au moment où elle allait être hors de portée. Le contact chaud éveilla un profond émoi en elle. Même si elle aurait donné n'importe quoi pour qu'il n'ait pas été blessé ainsi, il y avait déjà eu tellement de moments résultant de cet événement qu'elle allait garder précieusement en mémoire. Et les plus importants étaient ceux où il la touchait.

Il la regarda. L'or du soleil miroitait dans les yeux gris clair du chancelier.

— Merci, Xanthe. Merci pour tout.

Elle tourna la main pour saisir la sienne et serrer fugitivement ses longs doigts fins, tout en disant de façon absolument sincère :

— Tout le plaisir est pour moi, mon seigneur.

— Je veux que vous commenciez à m'appeler Aubrey, fit-il en lui serrant les doigts à son tour avant de la lâcher. Après tout, comme vous l'avez fait remarquer avec éloquence, vous n'êtes pas à mon service.

Il était noble, elle ne l'était pas. Elle articula avec peine :

— Ce ne serait pas approprié.

Il lui fit un clin d'œil.

— Comme dirait Tiago, au diable ce qui est approprié.

Il avait fait un clin d'œil. Il lui avait fait un clin d'œil. À elle.

Elle aurait probablement dû répondre d'une manière ou d'une autre, mais elle était incapable de penser, aussi elle y renonça et sortit à la hâte.

Quand elle tira le panier du puits pour récupérer le pot de crème, elle s'aspergea le visage d'eau froide, puis resta un moment la tête penchée, l'eau coulant de son nez et de son menton.

— Aubrey, murmura-t-elle.

La douleur douce, le poignard enduit de miel, la transperça une nouvelle fois.

Quand elle rentra dans la maison, il avait les yeux rivés sur les flammes mourantes du feu qui avait servi à cuire leur déjeuner. Il l'avait attendue. Elle en fut gênée, sans bien comprendre pourquoi. Elle ouvrit le pot et le posa sur la table en s'asseyant.

— Pour les baies, marmonna-t-elle.

Aubrey saisit son couteau et sa fourchette.

— Niniane sait que je suis gourmand. C'est gentil de sa part d'y avoir pensé.

— Nous avons du steak pour ce soir, dit-elle. Et un rôti pour demain. Ensuite, ce sera du poisson et de la viande séchée. Si vous le souhaitez, je peux faire un ragoût aux aromates avec le rôti.

Le ragoût aux aromates était un plat traditionnel de chasseurs qui associait des goûts doux et savoureux.

— J'adore le ragoût de chasseur aux aromates. C'est la seule chose que je sais cuisiner, même si cela fait longtemps que je n'ai pas chassé. (Il lui adressa un autre sourire à ajouter à son trésor de souvenirs.) Niniane a raison, cette chaumière est charmante. Votre père a fait du bel ouvrage.

— Merci.

Elle balaya la pièce du regard comme si elle la voyait pour la première fois. Pour quelqu'un du rang d'Aubrey doté d'une telle richesse, le lieu devait lui sembler très humble.

— Où se trouve votre père maintenant ?

La bouchée qu'elle venait de prendre se transforma en poussière, elle se força à avaler.

— C'était l'un des gardes du palais qui est mort la nuit où Urien a usurpé le pouvoir.

Aubrey cessa de manger.

— Je suis profondément désolé.

— C'était il y a longtemps. (Elle lui sourit.) J'étais une nouvelle recrue dans l'armée, je n'étais donc pas au palais cette nuit-là.

Il l'étudia.

— Vous êtes restée dans l'armée malgré ce qui s'était passé ?

Elle se raidit.

— Oui. J'ai travaillé dur et j'ai été nommée à mon tour garde au palais. Je rêvais de surprendre Urien un jour et de lui planter mon couteau dans le dos. L'occasion ne s'est jamais présentée. Quand Tiago m'a recrutée, je le lui ai dit au cours de l'entretien. Il a apprécié que je puisse me montrer aussi patiente pour guetter un moment propice. Il a appelé les deux cents ans qui viennent de s'écouler ma saison de chasse.

Elle leva les yeux sur Aubrey. Allait-il être dégoûté par ce qu'elle venait d'avouer ?

Il n'avait pas l'air dégoûté du tout. Son expression était ouverte et tolérante. Comme ils avaient fini leur plat de résistance, il prit le pot de crème et en mit quelques cuillerées sur les baies du bol de Xanthe avant de se servir. Cette attention la toucha.

— Après qu'Urien a tué Rhian et Shaylee, deux de mes amis, la chose la plus difficile que j'aie jamais faite a été de rester chancelier quand il a renouvelé mon mandat. En fait, plusieurs de mes autres amis n'ont pas pu l'accepter et m'ont tourné le dos. Quelques-uns ont recommencé à me parler, mais leur estime m'indiffère désormais.

— Vous haïssiez Urien, vous aussi.

— Bien entendu. (Son visage s'était durci, ses traits élégants tendus contre sa peau pâle.) Avec passion. Cela me tenait éveillé la nuit. Empoisonnait la saveur de mes repas. Mais les Faes noires et le bien-être d'Adriyel m'importaient plus que ma propre rancœur. Je tempérerais les actions d'Urien chaque fois que je le pouvais, m'arrangeais pour prendre des décisions à son insu quand j'en avais la possibilité et j'ai mis en œuvre tout ce que je pouvais pour guider le congrès et les tribunaux sur la voie de l'harmonie.

Xanthe posa sa cuillère.

— Je respecte Niniane, elle est ma reine, fit Xanthe en choisissant ses mots, et en peu de temps, j'ai appris à l'aimer. Aussi ne vous méprenez pas sur ce que je vais vous dire. Ce que vous avez fait n'est pas passé inaperçu. Moi et tous ceux que je connais espérions que vous seriez couronné roi. Ses soi-disant amis que vous aviez, leur première réaction est compréhensible. En revanche, avoir laissé s'écouler autant de temps sans vous parler est une attitude extrêmement bornée et cruelle.

Au fur et à mesure qu'il l'écoutait, ses traits se détendirent. Il esquissa un sourire qui se traduisit par un plissement de ses yeux.

— Merci. (Il racla le fond de son bol.) Ce repas était délicieux, et votre compagnie encore plus exquise. Je refuse catégoriquement de dormir de nouveau.

Elle rit.

— Dormir permet à votre organisme de retrouver des forces, mais si vous voulez, nous pouvons mettre une couverture pour vous sous un arbre pendant que vous explorez la pile de livres que Niniane et Tiago ont apportée.

— Ce serait parfait.

Il la regarda débarrasser la table et empiler la vaisselle dans la bassine. Puis il bâilla à s'en décrocher la mâchoire tout en se tenant le côté en grimaçant.

Elle soupçonnait qu'il n'allait pas lutter longtemps contre le sommeil. Ses blessures l'avaient affaibli, et le processus de guérison aussi. Le médecin n'avait pas ordonné au moins deux quart de lune de convalescence pour rien.

Elle sortit une couverture et l'étendit à l'ombre d'un grand orme situé près de la porte d'entrée. Il apparut quelques minutes plus tard avec trois livres dans les mains et il eut du mal à se mettre sur la couverture. Elle resta près de lui, prête à l'aider, mais son expression sauvage la retint.

Une fois assis par terre, il s'étendit avec précaution. Elle rentra dans la chaumière chercher un oreiller.

— Merci, fit-il.

La peau autour de sa bouche était blanche.

— Je vous en prie.

Elle l'observa un moment pendant qu'il choisissait l'un des livres et se mettait à lire. Puis, elle alla puiser de l'eau pour laver la vaisselle.

Quand elle eut terminé, elle regarda dehors. Il avait les yeux fermés, le livre reposait sur sa poitrine. Elle sourit. Chaque fois qu'il dormait, il se réveillait en ayant recouvré encore davantage de forces. Cette fois-ci, il se réveillerait peut-être même de mauvaise humeur.

Une fois qu'elle eut fini de laver et de ranger la vaisselle, elle accomplit quelques tâches ménagères. Elle fit le lit et fit bouillir les pansements. Quand ils furent soigneusement lavés, elle les suspendit au soleil pour les faire sécher. Une fois secs, elle les roulerait et les rangerait.

Le reste de la maisonnée était en ordre. Il y avait de la nourriture en abondance. Il faudrait qu'elle lave du linge d'ici quelques jours, mais pour l'heure, elle n'avait plus rien à faire d'urgent jusqu'au dîner.

Une laisse invisible la tirait vers l'homme endormi sous l'arbre. Elle s'assit silencieusement sur un coin de la couverture. Elle se sentait aussi coupable que si elle était en train de voler quelque chose, mais elle ne pouvait pas se retenir. L'observer tranquillement sans avoir peur de se faire remarquer était un luxe presque inimaginable.

Il n'avait plus l'air aussi faible et malade, mais il paraissait encore fatigué. Des cernes s'attardaient sous ses yeux, ainsi que les plis de douleur autour de sa bouche. Elle se sentit envahie de tendresse.

C'était une chose de l'admirer de loin pour tout ce qu'il incarnait de beau. C'en était une autre de le connaître un peu et de voir l'homme, le vrai, derrière la réputation. Il luttait avec sa colère, s'irritait contre son invalidité et ses blessures, portait des ombres de solitude dans son regard bienveillant.

Au lieu de lui montrer que son idole avait des pieds d'argile, tous ces détails ne faisaient que souligner la noblesse de son service pour son pays. Combien de fois avait-il dû se sentir en danger lorsque Urien était au pouvoir ? Probablement d'innombrables fois. Pendant ses nuits d'insomnie, s'était-il lui aussi demandé s'il mourrait seul et sans amis ?

S'il avait aimé sa femme – et elle pensait que c'était le cas parce que c'était un homme aimant –, il avait sans aucun doute puisé du réconfort et du soutien dans leur relation, ce qui avait dû rendre les crimes qu'elle avait commis d'autant plus terribles pour lui.

Elle l'observa silencieusement pendant que le soleil continuait sa course dans le ciel et que l'ombre tachetée se déplaçait sur son corps détendu. Quand il commença à bouger, elle se leva vivement et courut dans la maison. Elle avait disposé ses armes sur la table et sorti son épée et était occupée à les fourbir quand l'ombre d'Aubrey apparut dans la pièce. Elle garda la tête baissée, concentrée sur sa tâche.

Il ne dit rien et resta immobile, à la regarder. Le moment se fila sur un rouet enchanté jusqu'à s'étirer, long et doré comme un fil de lin tendu entre eux. Elle ne leva pas la tête. Elle ne le pouvait pas. Elle ne se sentait pas maîtresse d'elle, et ce qui pourrait se voir dans ses yeux la terrifiait.

Il finit par entrer sans bruit dans la chambre.

Les doigts de Xanthe tremblaient. Elle se coupa sur une lame qu'elle venait d'aiguiser. Elle suçà le sang qui perlait et se dit qu'elle était une idiote.

Quand elle eut fini, elle rangea toutes ses armes et les suspendit à leur place habituelle près de la porte d'entrée. La journée tirait à sa fin et le moment était venu de préparer le dîner. Elle avait mis des

patates douces à cuire sous la cendre et n'avait donc plus qu'à griller des steaks et préparer une salade.

Elle sortit chercher du bois. Quand elle revint dans la maison, Aubrey apparut. Il était toujours pieds nus et avait déboutonné sa chemise. Elle était ouverte sur sa large poitrine. Les cicatrices commençaient déjà à s'estomper. Cette fois-ci, quand il leva les mains vers ses cheveux, ce fut avec une grimace de douleur qu'il les attacha à l'aide d'un cordon de cuir. Le mouvement contracta les muscles de sa poitrine qui roulèrent sous sa peau.

Elle regarda les creux de son ventre plat où les muscles étaient tendus et eut du mal à respirer. Elle dut se forcer à inspirer et remplir ses poumons d'air pour arriver à lui dire :

— Quand le feu sera prêt, le dîner ne sera plus long.

Il avait un air maussade.

— Je n'aime pas vous voir préparer des repas et vous activer tout le temps.

Elle baissa les yeux sur le bois qu'elle portait et cilla.

— Je me suis trop activée ? Je suis désolée. Mais il faut bien que nous mangions.

Il fit un pas de côté.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est moi qui suis désolé. Vous ne vous êtes pas activée de manière agaçante. Vous n'avez fait preuve que de patience et de gentillesse, même quand je manquais certainement de tact et que je ne méritais pas vos attentions. Je suis frustré que vous fassiez tout. Je n'aime pas vous voir travailler sans arrêt alors que je ne fais rien. (Il poussa un long soupir.) Je ne suis pas habitué à ne rien faire.

C'était quelque chose qu'elle pouvait vraiment comprendre. Elle n'était pas habituée à ne rien faire non plus. Elle lui jeta un regard de côté et lui décocha un sourire ironique.

— On dirait que vous commencez à vous sentir mieux.

Il pouffa.

— Oui, je crois, vu que je suis d'une humeur massacrate. Que puis-je faire pour vous aider ?

— Rien ! s'exclama-t-elle d'un air choqué en le regardant les yeux écarquillés.

Il s'avança résolument vers elle et elle recula jusqu'à toucher le mur derrière elle.

— Je n'accepte pas cette réponse, fit-il.

— Vous êtes celui qui a été grièvement blessé. Je suis en parfaite santé et c'est mon travail de m'occuper de vous et de tenir la maison. (Elle serra le bois qu'elle tenait dans les bras comme il essayait de prendre quelques bûches.) Arrêtez ! Vous n'êtes pas encore remis et vous pourriez rouvrir une de vos plaies.

— Je sais très bien ce que mon corps peut faire et ne pas faire, merci. (Il tira et elle résista jusqu'à ce qu'il dise d'un ton plaintif :) Vous savez, ce petit jeu de tirer et de retenir ne peut pas être bon pour moi.

Elle le dévisagea avec stupéfaction, blessée. Oh, c'était un coup bas. Elle cessa immédiatement, relâchant sa prise. Il prit les bûches situées sur le dessus du tas et elle le fusilla du regard, les lèvres pincées de colère.

Il marqua une pause et un coin de sa bouche se souleva :

— Vous devriez voir votre tête, dit-il.

— Je ne vois absolument pas de quoi vous parlez, marmonna-t-elle en ajustant sa prise sur les bûches qui lui restaient dans les bras.

Il lui jeta un regard noir en serrant les dents.

Elle s'en trouva désarçonnée et ébahie.

— Je ne suis pas si affreuse que ça !

— Non, reconnut-il, son expression furibonde s'estompant. Vous êtes beaucoup plus jolie que moi.

— Ne soyez pas ridicule. (Elle s'écarta précipitamment et se rua vers la cheminée afin de jeter ses bûches dans le foyer. Des copeaux de bois s'éparpillèrent partout et il faudrait qu'elle balaie de nouveau. Elle s'en fichait. C'est alors que les mots tombèrent de sa bouche :) Vous êtes l'homme le plus beau que j'aie jamais rencontré.

Au moment où elle prononçait ces mots, elle aurait voulu les rattraper dans l'air. Elle avait le feu aux joues.

Il s'approcha et s'accroupit à côté d'elle pour déposer les bûches qu'il avait réussi à lui soustraire.

Elle le regarda faire d'un air toujours aussi ébahi. Il se redressa et se tourna vers elle.

Il pense que je suis jolie ?

Il souriait et paraissait très content de lui et très macho.

— Vous pensez que je suis beau, alors.

Elle se demanda comment revenir sur ses paroles. Mais où étaient passés son calme et son maintien habituels ? Le soleil de l'après-midi avait dû les griller.

— Bien sûr que vous avez l'air... distingué, rétorqua-t-elle. Vous le savez parfaitement.

Vraiment, quelle ânerie, elle aurait pu trouver mieux. Elle s'enlisait. Elle pivota et se réfugia derrière la table pour mettre un obstacle entre eux, puis se mit à prendre des victuailles sur les étagères sans regarder ce qu'elle faisait.

Il la suivit tranquillement, presque comme s'il la traquait.

Il... qu'est-ce qu'il faisait ?

— Vous n'avez pas dit « distingué » avant, souligna-t-il. Vous avez dit « beau », je m'en souviens avec beaucoup de bonheur.

— Ah, je n'ai pas fait attention, bredouilla-t-elle.

Elle avait oublié ce qu'elle était censée faire, si elle l'avait même su au départ.

— Xanthe, est-ce que vous êtes timide ? murmura-t-il. Je ne savais pas que les assassins pouvaient être timides. C'est une découverte tout à fait remarquable.

— Ne dites pas de bêtises, je ne suis jamais timide. (Elle s'était déshabillée devant des dizaines de soldats elle ne savait pas combien de fois. Elle avait fait l'amour sans plus d'intimité qu'une couverture, et elle avait probablement entendu toutes les blagues et les injures grossières que l'armée avait dans son répertoire.) Et je ne suis pas un assassin, je suis un garde.

— Ce n'est qu'une question de sémantique, ma chère.

L'amusement éclairait ses traits anguleux. Toute marque de souffrance avait disparu. Il avait l'air d'être un homme totalement différent de l'homme blessé, sans connaissance que Tiago avait amené dans la chaumière. Il jeta un coup d'œil aux denrées qu'elle avait posées sur la table sans réfléchir. Il haussa les sourcils.

— Nous allons donc avoir du miel, du fromage, des oignons, et du thé pour le dîner ?

— Bien sûr que non ! (Son visage s'empourpra davantage. Elle tenta de trouver une excuse pour justifier son comportement affolé.) J'allais juste épousseter les étagères.

Il prit le pot de miel.

— Vous alliez le faire avant ou après avoir préparé le dîner ?

Elle leva les mains avec exaspération.

— Vous me distrayez de mes tâches !

Il riait maintenant, et l'allégresse se lisait sur ses traits et dansait dans ses yeux.

— C'est ce que je fais, je vous distrais ? Je croyais que je vous taquinais.

Le voir de cette humeur ludique et imprévisible était beaucoup plus déstabilisant que lorsqu'il lui avait fait un clin d'œil. Elle se précipita sur lui et lui arracha le pot de miel des mains.

— Sortez de ma cuisine que je puisse espérer préparer quelque chose de mangeable.

— Votre cuisine occupe la moitié de votre maison.

Elle baissa la tête pour ne plus le regarder.

— Vous pouvez aller dehors.

— Je suis resté dehors une bonne partie de la journée déjà.

— Allez vous coucher alors.

— J’ai passé une bonne partie de la journée au lit également, fit-il doucement. Et je me sens terriblement coupable dès que je m’allonge sur ce lit douillet. Chaque fois, je me mets à penser à vous et à cette paille par terre qui doit être tellement inconfortable.

Elle sentit le souffle lui manquer une nouvelle fois. Elle prit le fromage et se tourna pour le ranger sur l’étagère.

— Je vous l’ai dit plusieurs fois, cela ne me dérange absolument pas. Croyez-moi, j’ai connu des conditions bien pires dans l’armée.

— Il n’empêche que ça m’embête. (Il lui tendit les oignons pour qu’elle puisse les remettre en place, puis comme elle se tournait de nouveau, il lui tendit la boîte de thé.) Je propose de commencer à vous aider avec les tâches ménagères. (Quand elle ouvrit la bouche pour protester, il la devança.) Je ne ferai que ce que je suis en mesure de faire et j’en ferai un peu plus chaque jour. Cela m’aidera à retrouver beaucoup plus vite mes forces. Je ne peux tout simplement pas me prélasser toute la journée en vous regardant tout faire. C’est impossible.

Elle soupira. S’activer un peu plus chaque jour l’aiderait effectivement à se remettre plus vite. Elle connaissait également des exercices d’étirement qu’il pourrait faire pour empêcher son corps de s’ankyloser. Il aurait des cicatrices et elles allaient durcir s’il ne faisait pas attention.

— Oui, je peux le comprendre.

— Et dès que les muscles de mon dos seront suffisamment guéris, ajouta-t-il, vous et moi allons dormir à tour de rôle sur la paille.

— Non, certainement pas.

— Si, répéta-t-il fermement.

— Je ne céderai pas là-dessus, l’avertit-elle.

Il fit la moue.

— Quelle coïncidence, moi non plus.

S’ils s’entêtaient ainsi tous les deux, ils allaient finir par dormir tous les deux sur des pailles. Elle plaqua une main sur sa bouche et son nez, et une espèce de rire étouffé lui échappa.

Si quelqu’un lui avait dit un quart de lune plus tôt qu’elle se chamaillerait avec un chancelier des Faes noirs pieds nus, elle aurait pensé que la personne était folle à lier. Elle se détourna en secouant la tête et reposa la boîte de thé sur l’étagère.

C’est alors qu’elle perçut plus qu’elle n’entendit qu’il s’était approché tout près d’elle. Elle se figea et sentit sa nuque la picoter comme elle sentait la chaleur de son corps le long de son dos et de ses cuisses. Il était vraiment tout près, à quelques centimètres à peine. Elle tourna légèrement la tête, toute son attention concentrée sur cette proximité.

Elle le voyait tout juste du coin de l’œil, debout là, derrière elle, comme l’ombre de son rêve le plus secret. Il pencha la tête et ses lèvres frôlèrent son oreille.

— Est-ce que je suis vraiment le plus bel homme que vous connaissez ? susurra-t-il.

Son haleine chaude caressait la zone fine et sensible le long de sa mâchoire. Elle croisa les bras en tremblant. Alors, une étrangère beaucoup plus audacieuse qu’elle investit sa voix. Elle ferma les yeux et s’entendit chuchoter à son tour :

— Est-ce que vous pensez vraiment que je suis jolie ?

Jolie. C’était un adjectif utilisé pour les dames faes noires avec leurs beaux vêtements, leurs longues mains pâles et douces, leurs yeux chatoyants. Ce n’était pas un adjectif pour elle. Ses mains

étaient calleuses, sa peau légèrement marquée par le soleil. Ses pieds étaient calleux aussi. Elle pouvait tuer un homme d'un seul coup de pied nu bien placé.

Une caresse presque imperceptible glissa le long de ses cheveux, suivit la ligne de sa tempe et revint sur sa tresse. Était-ce son doigt ? Le bout de son nez ? C'était quelque chose de tellement léger qu'elle aurait presque pu croire qu'elle l'imaginait, et pourtant la sensation la fit frissonner. C'était presque comme s'il la humait en la poussant tout doucement du nez. L'idée lui coupa les jambes.

Il souffla dans sa nuque :

— Je pense que vous êtes plus belle chaque fois que je vous regarde. Cela se produit dès que je me réveille et que je vous vois en train de m'aider d'une manière ou d'une autre. Tout ce que je veux, c'est vous contempler, afin d'éprouver ce sentiment d'émerveillement à nouveau.

La chaleur humide de ses mots lui fit l'effet d'une marque au fer. Le frisson se lova dans son ventre et une moiteur s'épanouit entre ses cuisses. Il ne remarquerait pas, n'est-ce pas, si elle laissait sa main descendre furtivement afin de presser la zone affamée où la palpitation intense lui faisait presque mal.

— Ne jouez pas avec moi simplement parce que vous vous ennuyez.

Elle avait voulu que la phrase mette une distance entre eux et permette à la raison de retrouver sa place dans la pièce et de refroidir la chaleur insensée qui montait, de sorte qu'elle puisse cesser de ne penser qu'à arracher ses vêtements pour apparaître nue devant lui. Mais en fait de distance, elle avait pris un ton implorant.

— Cela ne me traverserait jamais l'esprit de vous traiter d'une manière aussi frivole et cavalière. (Il lui caressa le dos, un contact aussi léger qu'une plume qui explora la courbe de son épaule pour ensuite descendre lentement le long de sa colonne.) Xanthe, je ne vous ai pas encore entendue prononcer mon nom.

Il avait le même ton implorant qu'elle venait d'avoir.

Il attachait de l'importance à ce qu'elle éprouvait.

Elle sentit ses genoux flageoler encore davantage et ses lèvres tremblèrent.

— Aubrey, murmura-t-elle.

Il resta silencieux. Elle l'entendait respirer. Puis elle sentit quelque chose sur sa nuque – ses lèvres. Il l'avait embrassée.

— Merci, ma chère, murmura-t-il à son tour en reculant.

6

Sacrifice

Aubrey s'écarta de Xanthe, ses émotions plus bouleversées que jamais. Le désir courait dans ses veines, plus puissant que les douleurs et les maux dont son corps était perclus. Son membre gonflé, qui revenait à la vie après une année de sommeil et d'ennui, réclamait de l'attention avec vigueur.

La sensation de sa peau douce et chaude s'attardait sur ses lèvres. Il les lécha avec gourmandise.

Mais c'était plutôt elle qu'il aurait voulu lécher.

L'inactivité, l'irritation, le constat de plus en plus flagrant qu'elle était une femme séduisante, tout cela constituait un cocktail trop explosif. La taquiner avait été un élan spontané. Continuer à le faire alors qu'elle battait en retraite, une intuition. Il n'avait pas réfléchi ou planifié la scène, elle avait pris place, et c'était quelque chose de très surprenant car il était en général réfléchi et pesait toujours toutes ses actions. Il n'était plus lui-même.

Son intellect luttait avec ses instincts qui se cabraient. Ce fut un combat difficile, mais l'intellect – de très peu – l'emporta.

Il se retourna et marmonna d'une voix rauque :

— Je vais commencer à aider en faisant un feu.

— Ce serait aimable.

La voix de Xanthe chevrotait, un son révélateur, vulnérable venant d'une femme aussi forte et intelligente. Le désir qu'il ressentait était violent, insistant. La montée de sève ne capitulait pas si facilement.

Devant la cheminée, il s'agenouilla avec effort et fouilla les cendres pour voir s'il restait des braises du feu allumé plus tôt dans la journée. Il dégagea quelques patates douces cuites et les fit rouler sur le côté, puis il disposa rapidement du petit bois. Quelques braises rougeoyaient encore et le feu crépita vite.

Il se releva et s'assit dans l'un des fauteuils afin de tisonner inutilement le foyer, pour le plaisir. Les bruits feutrés derrière lui résonnaient à ses oreilles avec autant de force qu'un cri, signalant la présence si proche et vitale de Xanthe.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et faillit éclater de rire. Cette drôle de bonne femme avait mis d'autres choses sur la table. Cette fois-ci, toutefois, il voyait que les denrées avaient toutes un thème : fruits et légumes, elle les avait donc sciemment choisies. Elle hachait de la salade.

Son visage était calme, lisse, parfaitement impassible.

Le sang bouillonna en lui. Il frémissait du désir violent de se ruer sur elle, de lui enlever le couteau de la main, de la presser contre le mur et de couvrir sa bouche de la sienne. De la harponner

avec sa langue. N'importe quoi susceptible d'abattre cette façade et voir ce qu'il y avait vraiment dessous.

Elle avait eu le souffle court. Elle lui avait demandé de ne pas jouer avec elle. Sa voix avait tremblé quand elle avait chuchoté son nom.

Elle n'avait pas été indifférente, nom d'un petit bonhomme.

Il se frotta le visage. Il était peut-être réellement mort dans l'attaque et un démon fou avait investi son corps. L'impétuosité dont il faisait preuve ne lui ressemblait absolument pas et le déstabilisait.

Sa fichue queue refusait de lui obéir également. L'air dans la chaumière était étouffant tout à coup. Il se leva et sortit.

Il faisait beaucoup plus frais dehors en cette fin de journée. Après avoir cherché un moment, il trouva le puits et tira un seau d'eau glacée.

Il but d'abord avec avidité. Puis il versa le reste de l'eau sur sa tête, hoquetant et frissonnant comme elle cascadaient sur son corps. *Bordel*. La sensation s'apparentait à un coup de couteau et faisait aussi mal, et c'était un bon moyen de le forcer à contempler l'étendue de son délire.

Il appuya les paumes sur la margelle du puits pendant que l'eau gouttait autour de lui.

Pour tout dire, il ne se souvenait pas d'avoir déjà été aussi attiré par une femme. Cela avait dû arriver pourtant ; il vivait depuis très longtemps, après tout.

Mais seul un Aubrey plus jeune avait pu connaître cela. Moins éprouvé par la vie, plus juvénile.

Ce n'était pas ici et maintenant, alors qu'il incarnait la totalité de toutes ses expériences.

Que la beauté de l'esprit avait pris tellement plus d'importance pour lui que la beauté du corps.

Qu'il avait rencontré une myriade de chagrins et de raisons d'être méfiant. Et pourtant, il continuait à sentir cette montée à combustion lente d'un besoin insoutenable.

Naida l'avait cruellement blessé précisément parce qu'il l'avait aimée, mais il n'avait jamais ressenti pour elle quelque chose qui ressemblât de loin à ce qu'il commençait à ressentir pour Xanthe. Naida et lui avaient posément réfléchi à leur union, discuté ensemble des avantages d'un tel partenariat et étaient parvenus à un accord. Tout avait été préparé, planifié, prévisible.

À l'époque, il avait pensé que c'était tellement civilisé, de bâtir ainsi une relation solidement fondée sur une amitié. Vraiment, rien ne pouvait être comparé au choc d'un homme civilisé se retrouvant confronté à sa propre barbarie.

Une odeur de viande grillée s'échappa de la chaumière et son estomac gargouilla. Son appétit était revenu avec fureur. C'était une métaphore heureuse, vu que son appétit pour d'autres choses s'était également réveillé. Il avait souffert deux blessures graves, une spirituelle et l'autre physique, et apparemment, il allait se remettre en fin de compte des deux.

Pour ce qui était de la calme et réservée Xanthe, il ne voyait rien pour le retenir de partir à la conquête de ce qu'il reconnaissait désormais vouloir. Il n'avait plus de liens ou d'engagements. Il était libre d'agir comme il le voulait.

Pour lui, la saison de la chasse commençait.

Quand elle le vit franchir le seuil de la porte chargé d'un seau d'eau, elle se précipita vers lui et le tança :

— Vous ne devriez pas porter quelque chose d'aussi lourd !

Il sourit et inclina légèrement le seau pour qu'elle puisse voir dedans.

— Vous êtes une mère poule incroyablement farouche. Ce n'est qu'à moitié plein. J'ai dit que j'allais vous aider et je compte le faire. Je tirerai l'eau pour la vaisselle. Cela me prendra deux fois plus longtemps, mais ce n'est pas important, puisque je n'ai pas de devoirs urgents ce soir.

Elle releva la tête après avoir jeté un coup d'œil dans le seau et le regarda d'un air un peu gêné.

— C'est juste que je ne veux pas que vous vous fassiez mal.

— C'est gentil, fit-il, touché par cette marque de sollicitude.

Il se pencha tranquillement et pressa ses lèvres sur les siennes, une caresse brève, mais appuyée. Il se recula beaucoup plus tôt qu'il ne l'aurait voulu. La sensation de ses lèvres que la surprise avait adoucies s'imprima sur sa bouche.

Elle se tint absolument immobile, ses magnifiques yeux sombres écarquillés.

Il ne sourirait pas. Cela indiquerait trop de triomphe. Il la contourna pour s'approcher de la bassine et y verser l'eau. Puis il sortit de nouveau. Quand il revint, elle était penchée sur les steaks et ne leva pas les yeux.

Il fit trois allers-retours de plus au puits avant qu'elle pose la viande fumante sur la table et il examina le résultat de ses efforts avec satisfaction. Il avait tiré toute l'eau qu'il fallait pour faire la vaisselle du soir. Puis il se tourna vers la table. Elle avait composé une salade verte avec des légumes frais, des pommes et des baies, assaisonnée d'huile et d'aromates pour accompagner les patates douces et les steaks.

Elle avait également l'air tout à fait effarée.

Il faudrait que cette chasse se fasse en douceur ou sa proie risquait d'être effarouchée et de déguerpir.

— Merci pour ce repas qui s'annonce encore une fois délicieux, fit-il gravement en prenant place à table.

De manière inexplicable, elle rougit en s'asseyant à son tour.

— Je ne sais pas cuisiner les plats complexes auxquels vous êtes sans aucun doute habitué.

Il garda les yeux sur son assiette.

— Ne confondez pas mon style de vie et ce que vous voyez au palais. Dans la vie quotidienne, je préfère de loin des repas plutôt simples.

Il perçut plus qu'il ne vit qu'elle se détendait un peu. Ils mangèrent en silence. Maintenant qu'il allait beaucoup mieux, il pouvait presque sentir le retour de sa santé et de sa vigueur avec chaque bouchée.

— J'aimerais profiter de l'alcôve où se trouve la baignoire ce soir, si c'est possible.

— Bien sûr, fit-elle aussitôt. Je puiserai de l'eau et la ferai chauffer en lavant la vaisselle. (Elle leva les yeux vers lui, puis les détourna comme une souris effrayée.) Vos blessures vont laisser des cicatrices. Cela vous fera du bien de passer un moment dans un bain chaud avec un peu d'huile versée dans l'eau.

Il opina. Il aurait tiré l'eau de son bain s'il l'avait pu, mais il avait atteint ses limites.

— Si vous pouviez avoir la gentillesse de tirer l'eau, je ferai la vaisselle – non, je ne veux pas d'objection, Xanthe. (Il ajouta les derniers mots d'une voix sévère comme elle ouvrait la bouche pour protester.) Nous nous sommes mis d'accord là-dessus.

Elle referma la bouche, puis marmonna :

— Être d'accord en théorie et le mettre en pratique sont deux choses différentes.

— Mais vous ne me refuseriez pas quelque chose qui est bon pour moi, n'est-ce pas ? fit-il d'un ton excessivement doux.

— Bien sûr que non, répliqua-t-elle dans un murmure étranglé tout en le regardant avec exaspération.

Il réprima un sourire.

Quand il eut fini de faire la vaisselle et de la ranger, l'eau du bain était à la bonne température et il apprécia la chaleur et la douceur de l'eau, puis, quand elle eut refroidi, il se lava soigneusement, appréciant le sentiment de propreté.

Dans la pile de vêtements apportée par Niniane et Tiago, il trouva un long peignoir qu'il enfila. Ses douleurs n'étaient plus aussi vives maintenant qu'il guérissait, mais après le dîner et l'exercice, le

bain lui avait sapé ses forces.

En écartant le rideau, il vit que Xanthe avait dû se laver aussi car ses cheveux étaient mouillés et brossés en arrière. Elle avait revêtu une chemise et un pantalon violet foncé. Le soir s'était installé et la chaleur du feu se mêlait agréablement à la fraîcheur de l'air qui entrait par la porte restée ouverte.

Elle était assise dans l'un des fauteuils et contemplait le feu d'un air songeur, ce qui éclairait son profil d'une lueur dorée. Le désir brillait en lui, contenu dans son propre foyer, et attendait l'occasion de s'embraser.

Quelque chose chatouillait sa conscience depuis un moment déjà, mais il y prêtait attention maintenant seulement.

— Il y a un objet infusé de Force dans cette pièce, dit-il en fronçant les sourcils.

— Oui, fit-elle en levant les yeux vers le manteau de la cheminée. Je peux vous le montrer si vous voulez.

Il s'approcha pour regarder avec curiosité les objets posés sur la cheminée. Il y avait une pipe dans une soucoupe en céramique, un magnifique morceau de cristal, un petit bol en cuivre poli, et une boîte en bois.

— Vous fumez ? demanda-t-il avec surprise.

Il n'avait jamais senti de fumée sur elle.

— Non, c'était la pipe de mon père.

De la Force émanait de la boîte. Il jeta un coup d'œil à Xanthe qui l'observait attentivement.

— Je peux ?

Elle inspira profondément et opina.

Il souleva la boîte, la manipulant avec précaution, puis l'examina sur tous les côtés avant de l'ouvrir et de découvrir le jeu de cartes à l'intérieur.

— Il y a une histoire attachée à cet objet.

— Duncan et Seremela m'ont donné cette boîte, expliqua-t-elle. La nièce de Seremela l'avait volée et ils ne voulaient pas être responsables du jeu. J'ai dit... j'ai dit que j'en prendrais soin.

— Ah oui ? (Il retourna la première carte magnifiquement peinte et vit le visage farouche et doré de l'Amour. Puis il retourna la deuxième carte et tomba sur le visage concentré, impitoyable de la Loi.) Ces cartes sont vraiment tout à fait extraordinaires. Vous n'avez aucune idée de leur origine ?

Elle secoua la tête.

— Je crois... je crois que la chose à faire serait de les déposer à l'un des sanctuaires des dieux, dit-elle doucement.

Il leva les sourcils. Il y avait quelque chose de complexe dans sa voix, mais il n'arrivait pas à déchiffrer ce que c'était. Il remit les cartes soigneusement dans la boîte, referma le couvercle, puis reposa respectueusement le tout.

— Je ne suis pas un spécialiste en matière d'objets infusés de Force, mais si vous êtes indécise quant à ces cartes, peut-être que les offrir aux dieux à l'un des sanctuaires serait approprié. (Il se tourna et posa une main sur son épaule, écartant les doigts pour en épouser la courbe, la frottant doucement à travers le tissu soyeux de sa tunique. Succombant à la tentation, il dit doucement :) J'ai le désir très égoïste de m'endormir en écoutant le son de votre voix. Est-ce que je peux vous demander de me lire quelque chose à haute voix ?

Elle avala sa salive et fit d'une voix un peu enrouée :

— Ce serait avec plaisir.

Sa conscience grommela. Elle avait déjà fait tellement pour lui. Il fit taire ses scrupules, choisissant d'être égoïste et d'explorer tout ce qu'il pouvait avec elle. Il voulait entendre sa voix. Elle

était d'accord. L'expérience lui avait appris qu'elle savait dire non. Il ne pouvait pas simultanément la chasser et la protéger de lui-même.

Il entra dans la chambre plongée dans la pénombre, retira son peignoir et le posa au pied du lit, puis se glissa, nu, entre les draps. Tandis que le tissu frais glissait sur sa peau, une image lui vint : Xanthe, abandonnée sous lui, le visage levé et tordu par le plaisir, et malgré la fatigue, son sexe se raidit de nouveau et palpita avec force.

Il n'y prêta pas attention. Ce n'était pas le moment de passer à l'acte. Si déconcertée que Xanthe soit par l'attirance qui se développait entre eux, il soupçonnait que c'était trop tôt pour elle. Il ne voulait pas aller trop vite. Ils méritaient mieux tous les deux.

Il entendit le bruit d'une chaise.

— Pourquoi ne la laissez-vous pas en place ? lui cria-t-il. Il y a plein de place sur le lit pour vous asseoir.

— Très bien, fit-elle après une pause.

Il alluma la lanterne sur la table de chevet pendant qu'elle fermait et verrouillait la porte de la maison. Quand elle entra dans la chambre, il avait la tête sur les oreillers et les couvertures remontées jusqu'à la poitrine. Il l'observa par en dessous comme elle s'approchait de la pile de livres. Elle était élancée et se déplaçait avec une grâce qui le prenait à la gorge. Il voulait éperdument la toucher avec révérence et lui confier à quel point elle comptait pour lui.

— Quel livre voulez-vous que je lise ?

— Peu importe. Pourquoi ne pas en choisir un qui vous intéresse ?

— D'accord.

Elle hésita, puis choisit un récit écrit par une Fae noire et s'installa sur un coin de la couverture, s'appuyant contre la tête de lit, une jambe repliée sous elle.

Il ferma les yeux quand elle commença à lire. Les notes liquides de sa voix remplirent la pièce, formant des mots qui créaient une histoire, mais ce n'était pas ce dont il se souciait. Il écoutait simplement le son de sa voix, les intonations, le ton, et le rythme qu'elle donnait à chaque phrase, comme s'il écoutait un soliste à un concert. C'était incroyablement apaisant.

Elle s'arrêta, laissant le silence s'installer alors qu'il se tournait sur le côté et se blottissait contre sa cuisse, reposant une main sur son genou. Il refusa de s'écarter ou de regretter le geste, et après une pause, elle reprit sa lecture d'une voix beaucoup plus basse.

Au bout de quelques minutes, il sentit une pression légère, tendre, sur sa nuque. Elle avait posé la main sur lui tout en lisant.

Naida n'avait jamais été affectueuse. Ils avaient fait chambre à part, se retrouvant pour faire l'amour, mais sans jamais dormir dans le même lit. Il avait accepté qu'elle soit ainsi. Certaines personnes ne sont pas affectueuses.

Il l'était.

Il sourit et glissa dans le sommeil.

Un peu plus tard, il se réveilla en sentant le lit bouger et Xanthe commencer à se lever. Sans vraiment réfléchir, il resserra sa main sur son genou en murmurant :

— Restez.

Elle inspira fort. Le son pourtant léger résonna dans le silence de la chambre.

— Je croyais que vous vous étiez endormi, dit-elle doucement.

— Je l'étais. Vous avez bougé.

Sa voix était rocailleuse.

— Je suis désolée de vous avoir réveillé.

Il bâilla et se mit sur le dos, puis ouvrit les yeux pour la regarder. Elle avait un air incertain, vulnérable qui lui comprima le cœur. Elle ne serait jamais quelqu'un qui s'adonnerait aux jeux de

séduction plus ou moins cyniques que la noblesse aimait poursuivre. Il leva la main vers elle, elle la prit et il lui étreignit les doigts.

— Le lit est grand, dit-il, et il y a de la place pour deux. Vous pourriez dormir avec les couvertures entre nous, si vous le souhaitez. Quelles que soient les conditions auxquelles vous avez été habituée par le passé, je me sentirais mieux de savoir que vous ne dormez pas sur le sol dur et froid, mais c'est comme vous voulez. Je ne veux pas vous mettre mal à l'aise.

Elle garda le silence un très long moment. Comme il attendait, il la pressait silencieusement : *Fais-le. Choisis ce que tu veux vraiment.*

— Je vais rester, fit-elle enfin.

En attendant qu'elle décide, il s'était crispé, aussi lorsqu'elle prononça enfin les mots, il se détendit et sentit une légèreté l'envahir qui ressemblait à du bonheur. Il se déplaça pendant qu'elle retirait son pantalon, révélant de magnifiques jambes pâles. Sans le regarder, elle souleva l'édredon et se glissa dans le lit, laissant le drap et une couverture de coton faire office de barrière entre eux. La dernière chose qu'elle fit fut de souffler la lampe avant de s'étendre en laissant échapper un soupir.

Il s'efforça de respirer de manière égale, quand bien même le désir le submergeait.

C'est alors qu'elle dit prosaïquement d'un ton exaspéré :

— Flûte. Nous aurions dû manger le reste de la crème au dîner et j'ai complètement oublié de la servir.

Il resta figé un instant, incapable de penser. Puis il éclata de rire, et elle pouffa elle aussi.

Il se tourna vers elle et, malgré la barrière entre eux, la tira dans ses bras et l'étreignit. Elle s'abandonna volontiers, se lovant contre lui, un bras passé autour de sa taille tandis qu'il guidait sa tête contre son épaule. Il pressa ses lèvres sur son front et s'attarda, puis caressa ses cheveux encore humides. Elle enfouit le visage dans son épaule, inspira profondément, puis, muscle par muscle, elle se détendit.

La tenir dans ses bras donna à Aubrey un sentiment extraordinaire de réconfort et de soulagement. Quand il s'endormit, pour la première fois depuis très longtemps, il n'eut pas mal.

Quand il ouvrit les yeux, il faisait grand jour et il était seul. Déçu, il posa une main sur l'oreiller de Xanthe. Il était encore chaud. Elle venait de quitter le lit.

Son corps avait le souvenir d'avoir eu Xanthe dans les bras toute la nuit. À un moment, elle s'était mise sur le côté et il s'était déplacé lui aussi pour se caler contre elle, un bras passé autour de sa taille. Elle avait noué ses doigts avec les siens et il avait enfoui son nez dans ses cheveux soyeux.

Elle s'activait maintenant dans l'autre pièce. Les sons feutrés lui étaient déjà familiers. Il essaya prudemment de s'étirer de tout son long. Les muscles de son dos le tirèrent un peu, mais l'avertissement ne semblait plus annoncer des conséquences affreuses. Il devrait commencer à faire des exercices d'assouplissement et d'étirement.

Il se leva, se réjouissant de sentir sa force revenir, et il enfila un pantalon propre. Puis il sortit de la chambre afin de commencer à traquer la femme qu'il voulait séduire.

Elle était agenouillée devant le foyer et disposait du bois pour faire un feu. Ses cheveux étaient défaits et en désordre et sa joue portait encore la trace de l'oreiller, et cela se reproduisit de nouveau : il la trouva encore plus belle que la veille.

Je suis en train de tomber amoureux de toi, pensa-t-il. Et c'est une chute vertigineuse.

Tomber amoureux d'elle n'était pas une décision. C'était une expérience totale qui enveloppait l'esprit et le corps et le transformait. Reculer, choisir de ne pas explorer cette chance – il pouvait encore prendre cette décision. Mais il n'allait pas jeter tout cela. C'était trop rare, trop enrichissant. Elle était un trésor trop précieux pour qu'on puisse le dédaigner.

En plus, il avait faim d'elle, faim de tout ce qu'elle était. De son dévouement et de sa loyauté, de la sensualité de son corps mince et élancé, de la richesse des émotions qu'il voyait briller au fond de ses prunelles quand elle le regardait.

Elle se redressa et repoussa les cheveux qui lui tombaient dans les yeux comme il s'approchait d'elle. Il l'attira dans ses bras, lui fit pencher la tête, et l'embrassa. Pas un baiser furtif cette fois-ci, mais une caresse languide et assidue.

Ses lèvres se souvenaient de la forme des siennes et étaient impatientes de les épouser de nouveau tandis que son cœur battait à se rompre et que tout son corps se durcissait, et il se sentit plongé dans un torrent d'émotions, dans la découverte de cette femme. Il empoigna ses cheveux, désireux d'approfondir le baiser, mais attendant un signe d'elle.

Embrasse-moi. Réponds à mon baiser.

Elle passa les bras autour de lui, ses mains se pressant avec avidité contre son dos alors même qu'elle détournait la tête.

— Nous ne devrions pas faire ça... marmonna-t-elle.

— Bordel, assez ! s'exclama-t-il d'un ton rageur.

Il ne jurait jamais. Le choc se lut sur les traits de Xanthe. C'est alors qu'il se rendit compte qu'il agrippait ses cheveux avec force. Il se força à ouvrir les doigts, à relâcher ses muscles, et il caressa doucement ses cheveux. Sa main tremblait.

Elle plongea son regard dans le sien et il eut l'impression de voir jusqu'au fond de son âme.

— Xanthe, fit-il d'une voix blanche alors qu'une pensée épouvantable lui traversait l'esprit. Est-ce que vous vous êtes engagée avec quelqu'un d'autre ?

Elle eut l'air encore plus choquée que lui.

— Non !

— Alors si vous dites un seul mot sur le fait que je sois chancelier ou que vous soyez une garde, je pourrais bien vous étrangler. Cela n'a pas de raison d'être entre nous. Je suis juste un homme qui veut vous embrasser. Est-ce que vous voulez m'embrasser ? C'est la seule chose qui a la moindre pertinence au moment présent. Si vous ne le souhaitez pas, dites-le et je suis désolé alors d'avoir lu trop de...

Elle se mit sur la pointe des pieds en passant les bras autour de son cou et elle l'embrassa, avec ferveur.

C'était arrivé, ce qu'il recherchait, sa coopération absolue, de tout son corps, de tout son cœur. Il ferma les yeux et plongea sur sa bouche, allant aussi loin que possible.

Ce qu'ils créèrent ensemble fut un ouragan d'émotions. Cette fois-ci, quand il rompit leur baiser, elle tremblait de tous ses membres.

Il en était ravi.

— OK, murmura-t-elle. OK.

Il n'était pas prêt à la laisser s'en tirer à si bon compte. Il posa une main sur sa nuque, la maintenant en place pour appuyer son front contre le sien.

— Tu resteras au lit avec moi de nouveau ce soir, fit-il à voix basse en passant naturellement au tutoiement.

Elle passa sa langue sur ses lèvres.

— Oui.

Il insista davantage. L'une de ses mains saisit sa hanche.

— Et il n'y aura pas de drap ou de couverture entre nous.

Le regard sombre de Xanthe chercha le sien. Elle avait des yeux d'une merveilleuse couleur, tellement profonde, et ils reflétaient son intelligence, sa sagesse, sa loyauté.

— Pas de couvertures, Aubrey. (Elle passa le bout de ses doigts sur ses lèvres.) Sauf celles qui nous abriteront tous les deux.

Il laissa échapper un long soupir et déposa un baiser sur ses doigts.

Elle secoua la tête.

— Tu m’as encore une fois fait perdre tous mes moyens. Je crois que je m’apprêtais à préparer le petit déjeuner.

— Nous pouvons toujours retourner nous coucher, ronronna-t-il.

— Je... tu... sérieusement ? balbutia-t-elle.

Il rit, un son plein de gaieté. Elle paraissait presque paniquée à cette simple idée.

— Oublie le petit déjeuner, et même le lit pour l’instant. Pourquoi ne pas sortir prendre l’air ? Nous pourrions même faire une petite promenade. Le fleuve n’est pas loin, n’est-ce pas ?

Elle fit un pas en arrière, l’examinant des pieds à la tête. Elle sourit.

— Tu vas vraiment beaucoup mieux.

Il opina.

— Je suis encore ankylosé, surtout dans le dos. Mais cela va beaucoup mieux, oui.

— Un massage à l’huile soulagerait cette raideur.

Le démon fou prit la parole à sa place.

— Je crois qu’un massage à l’huile pourrait soulager toutes sortes de raideurs, fit-il d’un ton pince-sans-rire.

Elle sentit son visage s’empourprer et ajouta, gênée :

— Certainement, enfin, si tu... penses que tu... enfin, je veux dire, surtout pour cette blessure au dos, pour aider à assouplir les muscles.

Il s’esclaffa.

— Par tous les dieux, comment as-tu pu survivre aussi longtemps dans l’armée ?

Sa gêne se mua en regard courroucé.

— Je ne suis comme ça avec personne d’autre !

Il cessa de rire. Touché, il posa une main sur sa joue et frotta son pouce contre ses lèvres douces, étonnamment pleines.

— Vraiment ?

Elle fit un signe de tête contrit.

— J’aime tout en toi, murmura-t-il.

Elle n’était manifestement pas habituée à recevoir des compliments car elle ne fit aucune des simagrées que les dames de sa connaissance avaient tendance à faire lorsqu’on leur glissait une galanterie. Chaque mot qu’il prononçait l’affectait profondément, il le voyait dans ses yeux.

Elle était un assassin et elle avait survécu non seulement dans le palais d’Urien, et cela pendant des dizaines d’années, mais dans l’entourage de Thruvial pendant des lunes. Pourtant, avec lui, elle n’élevait aucune barrière et ne dissimulait rien. Non, elle lui révélait un cœur de verre, fragile et merveilleusement facetté, resplendissant de lumière.

Il ne se rappelait pas avoir été aussi touché ni aussi honoré.

— Viens, fit-elle. Je vais te montrer l’endroit que je préfère au bord du fleuve. Nous pouvons même pêcher, si tu veux. J’aime bien le poisson au petit déjeuner.

— Moi aussi.

Il finit de s’habiller, enfilant une chemise et des bottes. Il faisait beau et il n’avait pas besoin de mettre de veste. Il noua ses cheveux et s’aspergea le visage d’eau.

Elle avait tressé ses cheveux et saisi un panier rempli d’accessoires de pêche sur une étagère. Dès qu’il lui eut fait un signe de tête, elle souleva son épée et le harnais du crochet, même si elle ne se donna pas la peine de le fixer sur ses épaules.

Il prit le panier pour lui laisser une main libre, puis la prit dans la sienne, entrelaçant ses doigts dans les siens. Elle lui fit un sourire radieux, puis le guida vers le fleuve le long d'un sentier.

Leur chemin croisa une autre voie de passage qui s'apparentait davantage à une petite route et qui suivait le lit du fleuve. Maintenant qu'il savait où se trouvait le fleuve, il savait que cette route menait à Adriyel, mais il n'avait plus envie de la suivre. Ils s'installèrent à l'ombre d'un énorme chêne.

Adriyel était le fleuve imposant qui traversait le pays des Faes noires. Il s'étirait sur des centaines de lieues. La rive opposée était visible, mais les détails se perdaient dans la distance. Traverser à la nage d'une rive à l'autre était traître, mais chaque année des personnes inconscientes du danger tentaient cet exploit et nombreux étaient ceux qui se noyaient, emportés par le courant.

Là, un talus escarpé partait du chêne et descendait vers le fleuve où une échancrure formait une sorte de bassin relativement peu profond. Elle l'indiqua du doigt en souriant.

— C'était mon lieu préféré au cœur de l'été, même si mon père ne me quittait jamais des yeux par crainte que je n'oublie le danger et ne m'approche trop du fleuve.

— Cela devait être un endroit de rêve pour jouer enfant.

— Oui, nous étions heureux. (Elle haussa une épaule.) Je me rappelle que nous étions heureux en tout cas. Je suis sûre que ma mère lui manquait, mais elle est morte en me mettant au monde et je ne l'ai donc jamais connue. Je n'ai eu que lui comme parent.

La mort de son père avait dû être particulièrement douloureuse. Les Faes noires pouvaient vivre très vieux, mais des accidents, la guerre, et des maladies mortelles étaient toujours possibles. Il y avait très longtemps, une épidémie virulente avait emporté ses parents et décimé leur communauté.

Elle s'étendit, ses longues jambes croisées au niveau des chevilles. Il s'appuya contre le tronc de l'arbre et effectua une série d'exercices d'étirement. Elle l'observa attentivement en faisant quelques suggestions. Ensuite, il s'étendit à côté d'elle sur le gazon épais du talus et ils bavardèrent.

Aucun d'eux ne se soucia du matériel de pêche. Ils étaient trop concentrés l'un sur l'autre pour penser à pêcher. Le soleil dorait les feuilles vertes du chêne et une brise fraîche soufflait du fleuve. Le désir et l'affection les enveloppaient de chaleur et de réconfort et leur insufflaient un sentiment de bien-être.

C'est alors qu'ils entendirent des voix.

Des voix masculines qui se dirigeaient vers eux.

— Ça doit être par là, fit l'un. C'est la zone dont ils ont parlé. Juste un peu plus loin, peut-être après ce coude.

— Nous devons continuer de toute façon, fit l'autre. On ne peut plus rebrousser chemin maintenant.

Alors qu'Aubrey s'asseyait, Xanthe se jeta sur lui en plaquant une main sur sa bouche. Elle plongea les yeux dans les siens en le regardant avec calme, mais intensité.

— *Ne fais pas un bruit*, lui dit-elle par télépathie.

Il fit un signe d'assentiment en lui tenant le poignet.

— *Compris.*

— *Je vais aller voir où ils sont.*

Elle le lâcha et se leva avec souplesse, ramassant son épée et son harnais dans un même mouvement. Elle le passa rapidement sur ses épaules, son expression aussi affûtée que la lame posée entre ses omoplates. Elle le regarda et posa un doigt sur ses lèvres. Il opina et elle disparut dans les hautes herbes qui bordaient le sentier.

Il se mit debout, moins gracieusement qu'elle, les muscles de son dos menaçant de s'ankyloser. Il resta pensif un instant, puis saisit le panier de pêche, non pas parce que le contenu était important, mais parce qu'il aurait signalé leur présence s'ils l'avaient laissé sur la berge. Quand il remarqua

l’empreinte que leurs corps avaient laissée sur l’herbe, il l’effaça en passant et repassant son pied botté sur la zone où l’herbe était aplatie.

Xanthe revint. Elle avait dégainé son épée. Elle lui fit signe de sa main libre.

— *Viens, nous devons aller par là.*

Elle le guida le long d’un sentier différent, plus difficile que celui qu’ils avaient emprunté plus tôt. Ils remontèrent le fleuve avant de traverser le chemin et de rejoindre la chaumière en passant à travers un fourré.

Dès qu’ils furent entrés dans la maison, elle alla chercher ses protège-poignets dans lesquels ses couteaux étaient glissés et elle se mit à les fixer en place.

— Il faut que je les suive et que je découvre ce qu’ils manigancent, fit-elle rapidement à voix basse. Il est possible que leur présence n’ait rien à voir avec nous, mais il faut que nous sachions s’ils te cherchent. Dès que je serai partie, je veux que tu verrouilles la porte et les fenêtres. Ne réponds pas si quelqu’un frappe. Si tu as besoin d’armes, prends les couteaux de cuisine. Je reviens dès que possible.

— Ne fais pas ça, dit-il en la saisissant par les épaules.

— Je dois le faire, fit-elle en le regardant comme s’il avait perdu la raison.

— Je viens avec toi alors. (Il balaya l’intérieur de la maison avec énervement.) Bordel, il n’y a qu’une épée.

— Évidemment qu’il n’y a qu’une épée. Tu n’es pas suffisamment en forme pour combattre.

— Personne ne se retiendra de m’attaquer parce que je ne suis pas encore complètement guéri, fit-il d’un ton sec. Je peux me défendre si je le dois.

— Aubrey, écoute-moi. (Elle avait une expression farouche.) Dans le cas présent, il n’y a pas d’équité entre nous. Il y a une seule personne comme toi dans le monde et il y en a des dizaines comme moi. Tu es le chancelier. Je suis ta garde du corps. Je te le jure, je reviendrai.

Ses mots cinglèrent Aubrey. Il la saisit de nouveau par les épaules et la fit tourner pour qu’elle se retrouve face à lui.

— Non, c’est toi qui m’écoutes, fit-il entre ses dents. Je ne te laisserai pas sortir seule. Je ne resterai pas sagement dans cette maison à t’attendre sans savoir si tu es blessée ou non, ou si tu as été tuée. Il n’y a personne au monde comme toi et je ne courrai pas le risque de te perdre alors que je viens juste de te trouver. Nous sortons ensemble ou nous restons ici. Ensemble. C’est toi qui vois, mais c’est les seuls choix que tu as.

7

L'amour

Elle le dévisagea, fascinée par l'émotion âpre qui transformait son expression et tendait son corps. Elle avait l'impression que ses mains étaient en acier comme ses doigts s'enfonçaient dans ses épaules, mais elle ne s'en souciait guère. Elle n'entendait que l'écho de ses mots résonnant dans sa tête.

« Il n'y a personne au monde comme toi. »

« Je ne courrai pas le risque de te perdre alors que je viens juste de te trouver. »

On aurait dit... on aurait dit qu'il...

À la seule force de sa volonté, elle réussit à s'ancrer sur l'unique chose pertinente.

— Je ne laisserai personne te faire de nouveau du mal, siffla-t-elle.

— Tu as toi-même déclaré que leur présence n'a probablement rien à voir avec nous. Et s'ils nous traquent, ils trouveront la chaumière à un moment ou à un autre.

— Pas si je les trouve en premier. (Elle leva les mains et essaya de le repousser, mais elle ne voulait pas le frapper trop fort et il refusait de céder.) S'ils te cherchent, s'ils trouvent la maison, ils peuvent nous piéger dedans.

Il la secoua, pas violemment, mais assez fort pour qu'elle se concentre de nouveau sur lui.

— Arrête de réagir et réfléchis. Personne ne sait que je suis ici, juste toi, Tiago, et Niniane, et ils n'en souffleraient mot à personne, nous sommes d'accord ?

Elle respirait fort, mais finit par dire :

— Oui.

Si Aubrey ne semblait plus aussi agité, la tension n'avait pas abandonné son corps. Il la poussa contre le mur.

— Par conséquent, pour que quelqu'un puisse penser à me chercher ici, il faudrait que Tiago ou Niniane ait laissé échapper des informations très précises, ce qui relève de l'impensable. Oui ou non ?

Elle ne savait pas où il voulait en venir, mais elle était à peu près certaine que cela n'allait pas lui plaire.

— Oui, fit-elle d'un ton sec.

Il poussa son corps contre le sien et posa ses avant-bras sur le mur, de part et d'autre de sa tête, la clouant sur place. Puis il appuya son front contre le sien.

S'il avait été un ennemi, elle savait exactement ce qu'elle aurait fait pour se dégager. Un coup de genou dans les parties et un bon coup sur la tête avec les mains nouées ensemble. Le geste lui donnerait suffisamment d'espace de manœuvre et le temps de dégainer son épée.

Mais il n'était pas un ennemi. Il était l'être le plus cher au monde pour elle. La simple idée d'user de violence à son égard lui donna la nausée.

— Je suis prêt à miser sur cette hypothèse invraisemblable et à rester ici avec toi, dit-il. En revanche, je ne suis pas prêt à miser sur cette même hypothèse invraisemblable et à te laisser affronter seule une situation qui pourrait s'avérer fatale pour toi.

Elle ne savait pas trop comment, mais elle avait passé ses bras autour de sa taille. Elle le serra.

— Je ne peux pas être en sécurité et assurer simultanément ta protection.

— Tu es renvoyée, dit-il immédiatement.

Il baissa la tête et enfouit son nez dans son cou.

Elle avait l'impression que toutes les émotions et les élans contradictoires qui la traversaient allaient la faire exploser.

— Tu ne peux pas me renvoyer. (Sa voix était tremblante, les mots se bousculaient.) Je ne travaille pas pour toi.

— Tes employeurs sont des amis proches, répliqua-t-il. Tu es congédiée dès qu'ils reviennent. (Il effleura sa joue de ses lèvres.) Xanthe, reste avec moi.

Elle empoigna sa chemise et sentit à quel point ses muscles étaient tendus.

— Je ne veux pas non plus prendre de risque, même infime, en ce qui concerne ta sécurité et ton bien-être.

— Je sais, ma douce. (Il embrassa la commissure de ses lèvres.) Tout ce que tu fais depuis plusieurs jours est pour mon bien. (Il leva légèrement la tête, son expression devenant tendre.) Personne ne s'est jamais occupé ou soucie de moi comme toi.

— Et personne ne se souciera jamais autant de toi.

Les mots lui échappèrent ; ils lui échappèrent tout simplement, à peine audibles et mettant pourtant son âme à nu.

Il pencha la tête et couvrit fougueusement sa bouche de la sienne, une possession assurée, franche, qui pressa sa tête contre le mur. Ses jambes tremblèrent, puis elle sentit un flux de sensualité se déchaîner en elle tandis qu'il approfondissait son baiser, poussant sa langue dans sa bouche. Elle pouvait à peine respirer et n'arrivait plus à penser. Son instinct prit le pas et elle lui rendit son baiser avec passion.

Les lèvres dures d'Aubrey glissèrent sur les siennes, humides. Xanthe avait l'impression que son cœur allait jaillir de sa poitrine tant il battait fort. Elle n'avait plus conscience de rien, enfin presque...

Non. Des dizaines d'années d'entraînement reprirent le dessus.

Elle s'arracha à son étreinte et hoqueta :

— Il faut que je sache où sont allés ces hommes.

Il respirait aussi fort qu'elle et tremblait légèrement. Il contempla sa bouche d'un regard étincelant de désir et de volupté. Elle crut un instant qu'il allait refuser de relâcher sa pression sur elle. Puis, en grimaçant, il se redressa.

— D'accord. Nous y allons ensemble.

Elle n'essaya pas de discuter – leur dernier échange farouche les avait catapultés dans un étrange univers dont elle ne comprenait pas les règles. Elle retira donc son harnais et essaya de lui donner son épée.

— Prends ça, j'aurai les couteaux.

Il contempla l'arme qu'elle brandissait sans faire le moindre geste pour la saisir. Puis il esquissa un sourire.

— Quand je suis en forme, je suis un bon épéiste. Mais je ne suis pas au mieux et tu dois être une des meilleures lames du royaume si Tiago a accepté que tu deviennes l'un des gardes de Niniane. Tu prends l'épée, je prends les couteaux.

Elle se renfrogna, n'aimant pas cette manière de diviser les armes. Mais elle remit le harnais sur ses épaules et il s'empara des couteaux. Puis ils sortirent de la chaumière et éprouvèrent la chaleur de la fin de matinée.

Le soleil était au firmament ; seuls les trilles des oiseaux et le bourdonnement sonore des insectes rompaient le silence. Aubrey lui fit signe d'ouvrir la marche et elle leur fit parcourir un grand cercle qui contournait la maison. N'ayant vu aucun signe des hommes, ils élargirent le cercle jusqu'à ce qu'ils puissent inspecter le chemin emprunté par les deux inconnus. Puis ils se rendirent au bord du fleuve. Elle étudiait la berge, cherchant des empreintes de pas quand Aubrey la poussa doucement et pointa du doigt en aval.

Elle leva la tête. Un peu plus loin, la rive formait une sorte de petit promontoire qui n'était guère plus qu'un amas enchevêtré de troncs d'arbre et de débris qui avaient été poussés là par le courant. Une petite barque s'était retrouvée coincée dans les branchages et les deux hommes, couverts de boue, essayaient de la dégager.

Le nœud de tension qui crispait les épaules de Xanthe se relâcha.

Aubrey passa un bras autour de ses épaules par-derrière. Il l'attira contre lui et lui murmura à l'oreille :

— On dirait que le gagne-pain de quelqu'un s'est détaché de son amarrage et a été emporté par le courant. Satisfaite ?

Elle fit un signe d'assentiment, laissant sa tête reposer sur son épaule.

— Je ne suis pas désolée d'être paranoïaque à ce point, finit-elle par dire. Tu as vraiment failli mourir.

Il poussa un long soupir.

— Je sais.

Il était tendu et chaud. Xanthe était stupéfaite de l'incendie qui s'était embrasé entre eux.

Il n'y a personne d'autre au monde comme toi. Je suis prêt à miser sur cette hypothèse invraisemblable et à rester ici avec toi.

Il enveloppa sa nuque de sa main et embrassa la coquille sensible de son oreille en murmurant :

— Rentrons à la maison.

À la maison ? Ces trois mots tombés de sa bouche lui envoyèrent une nouvelle onde de choc. Incapable de parler, elle hocha la tête. Il la lâcha.

Ils ne traînèrent pas pour rentrer. Une fois dans la chaumière, elle retira son harnais et accrocha son épée. Aubrey ne la quittait pas des yeux tout en défaisant les attaches de ses protège-poignets dans lesquels les couteaux étaient glissés. Elle avait l'esprit embrumé de chaleur. Le désir qu'elle ressentait pour cet homme était le supplice le plus doux qu'elle ait jamais connu. Que ce désir soit réciproque dépassait ses rêves les plus fous, c'était extraordinaire.

C'était même à peine croyable.

Cette pensée troublante lui fit traverser la pièce et s'éloigner de lui. Elle croisa les bras et se mordilla la lèvre en contemplant d'un air coupable la boîte posée sur le manteau de la cheminée. Elle l'entendit s'approcher d'elle de son pas lent et tranquille ; elle avait une telle perception de sa présence qu'elle savait le moment précis où ses mains se poseraient sur ses épaules.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il doucement.

La question jaillit instantanément.

— Est-ce que tu crois que les dieux peuvent nous pousser à faire des choses que nous ne ferions pas en temps normal ?

Il lui frottait les omoplates avec ses pouces afin de la détendre.

— Pourquoi cette question ?

La tentation de garder le silence et de simplement prendre ce qu'il offrait avec ses mains et sa bouche la faisait trembler. Mais elle ne le pouvait pas.

— Le Dr Telemar – la gorgone – n'ayant pas réussi à identifier le type de Force qui se trouvait dans ces cartes, j'ai commencé à m'interroger sur ces anciennes légendes qui racontent que les dieux ont déposé des objets dans le monde afin d'édicter leur volonté. La carte d'Inanna n'arrête pas d'apparaître. Si les cartes lui appartiennent – ne pourraient-elles pas nous influencer et nous inciter à faire des choses que nous ne ferions pas de nous-mêmes ?

Il resta silencieux un long moment, pensif. Puis il écarta sa tresse et déposa un baiser sur sa nuque.

— C'est un scénario hautement improbable, tu sais. Et si ce bon Dr Telemar est sans aucun doute extrêmement compétente dans son travail, elle n'est qu'un médecin, et le monde regorge de nombreuses magies insolites et différentes.

— Je sais, murmura-t-elle.

Il la prit dans ses bras.

— Même si nous avons la chance inouïe qu'un objet sous le signe d'Inanna soit à l'œuvre dans nos vies, je ne pense pas que les dieux pourraient ou voudraient nous faire agir à l'encontre de nos natures et de nos penchants. Notre libre arbitre est l'une des Forces primales, après tout. Inanna nous donne peut-être la possibilité d'aimer, mais c'est nous qui faisons le choix de saisir cette possibilité ou non. L'amour est ce que nous en faisons.

— J'ai juste du mal à croire que tu puisses... que tu puisses me vouloir, fit-elle à voix basse.

Il la fit se tourner et planta son regard dans le sien.

— Xanthe, tu es la plus belle surprise de ma vie. Je t'ai à peine remarquée au début. Tu portes en toi la tranquillité d'une rivière dont la surface est immobile, mais qui est très profonde. J'ai découvert que plus je te regardais, plus j'en apprenais sur toi. Et plus je te connais, plus belle tu deviens, et plus je te désire. (Il marqua une pause, puis dit avec ferveur :) Je n'ai jamais voulu quelqu'un comme j'ai appris à te vouloir.

Elle trembla de plus belle en l'écoutant. Saisie par l'émotion, elle posa une main sur sa joue creuse.

— Moi non plus.

Il lui sourit, un sourire qui se forma lentement sur ses lèvres, un sourire intime, tandis que ses mains s'approchaient tout doucement des boutons de sa chemise. Il lui laissa le temps, beaucoup de temps, de dire quelque chose, d'émettre une objection ou de s'écarter comme il défaisait le premier bouton, puis un deuxième. Le souffle de Xanthe s'accéléra en voyant ses longs doigts habiles sur le vêtement. Elle le regarda et constata qu'il respirait plus vite lui aussi.

Il finit de déboutonner la chemise et l'ouvrit, puis contempla ses seins. Elle était mince partout avec des muscles bien dessinés sous une peau pâle et lisse. Ses seins étaient hauts et menus et la brise qui venait de l'extérieur faisait dresser les mamelons rose clair. Il toucha la peau soyeuse avec des mains fébriles et effleura la pointe hypersensible d'un mamelon du bout des doigts. Sensations et émotions déferlèrent dans les veines de Xanthe, le plaisir léger intensifié par la prise de conscience que c'était lui qui la touchait avec autant de délicatesse.

Elle leva les yeux sur son visage aimé, noble et bon, et y vit une expression de vulnérabilité.

— Je n'ai pas touché de femme depuis la mort de mon épouse. Je me suis senti mort à l'intérieur pendant tellement longtemps.

Son cœur se tordit de compassion. Elle lui prit les poignets sans les serrer.

— Nous ne sommes pas obligés de faire quoi que ce soit, Aubrey, si tu n'es pas prêt.

— Si, nous le sommes. (Ses yeux étincelaient.) Elle m'a tellement pris. Je ne perdrai plus davantage de ma vie à cause d'elle. Pendant longtemps, je me suis demandé si je pourrais faire de

nouveau confiance à quelqu'un un jour. Jusqu'à ce que je te rencontre.

Elle sentit les larmes lui brûler les yeux.

— Je ne te ferai jamais de mal. Jamais. Je tuerai tous ceux qui pourraient essayer.

L'expression farouche d'Aubrey s'adoucit et il lui sourit tendrement. Il prit son visage entre ses deux mains et murmura :

— Je te crois.

Elle dénoua le lien qui retenait ses cheveux et les longues mèches noires tombèrent sur son visage quand il se pencha pour l'embrasser. Légère et tendre au début, la caresse s'intensifia vite jusqu'à ce qu'il agrippe sa nuque et plonge en grondant dans sa bouche ouverte.

Le désir pour lui palpait au creux du ventre de Xanthe. Elle tira sur sa chemise jusqu'à ce que les boutons sautent et s'éparpillent par terre, puis elle passa les mains avec avidité sur sa poitrine ferme et mince. Il passa un bras autour d'elle et la plaqua contre lui. Quand elle sentit la grosseur de son érection contre son bassin, elle émit un petit cri animal et se frotta contre lui.

L'embrassant toujours, il la poussa et la poussa encore, et elle obéit aveuglément jusqu'à ce qu'elle touche la table. Il la fit asseoir, puis lui arracha le reste de ses vêtements tandis qu'elle ouvrait son pantalon et saisissait fiévreusement son sexe. Le membre était dur, épais, et magnifique, la peau veloutée tendue sur la chair engorgée. Elle palpa et caressa sa queue en le regardant droit dans les yeux, et il ferma les siens. Elle vit sa pomme d'Adam descendre et remonter. Il accompagna le mouvement des mains de Xanthe en bougeant le bassin et elle se mit à masser lentement son érection massive, concentrée à lui donner du plaisir.

— Arrête, fit-il d'une voix grave.

Elle protesta vaguement comme il se retirait et elle essaya de le saisir de nouveau, mais il écarta ses mains et la poussa davantage contre la table. Quand elle eut compris ce qu'il voulait, elle s'allongea en se cambrant tandis qu'elle écartait les jambes en les laissant tomber de chaque côté.

Il s'immobilisa, une main plantée sur la table à côté de sa hanche, haletant, et contempla le corps qui s'offrait à lui. Une émotion passa sur son visage. Inquiète, elle leva la main pour toucher ses lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il murmura d'une voix rauque :

— Cela se passe de nouveau. Tu es plus belle que jamais.

Elle voyait qu'il n'y avait aucune barrière en lui. Il la regardait, abandonnée, et elle sut ce qu'il voulait dire car il ne lui avait jamais semblé aussi beau.

— Pénètre-moi, souffla-t-elle.

— Pas encore. Bientôt.

Il se pencha sur elle et, s'appuyant sur les coudes, suivit le tracé de son épaule avec sa langue. Le cœur d'Aubrey battait vite et fort contre son sein. Elle s'accrocha au bord de la table par les talons et le tint tendrement entre ses cuisses en murmurant des mots incohérents tout en lui caressant les cheveux. C'était impossible de l'aimer plus qu'elle ne l'aimait. Impossible. Des larmes coulèrent de ses yeux et mouillèrent ses cheveux comme il glissait vers ses seins. Les yeux fermés, il tэта un mamelon, puis l'autre, titillant doucement la zone sensible, puis la mordillant plus fort, si bien que son clitoris se mit à palpiter au point de la tourmenter et qu'elle poussa un cri, se cramponnant à ses épaules, désireuse qu'il aille plus loin encore.

Il continua à la lécher tout en passant l'une de ses mains entre leurs corps et en explorant les pétales soyeux de son sexe avec ses doigts, faisant jaillir sa rosée tout en frottant son membre contre elle. Ses sens étaient tellement en émoi qu'elle sentait sourdre le miel dont elle le nappait.

Il poussa doucement, mais sûrement, jusqu'à ce que la tête épaisse de son sexe glisse en elle, et il s'arrêta alors juste assez longtemps pour qu'elle lui tire les cheveux en gémissant :

— Ne me tourmente pas.

Il rejeta la tête en arrière en entendant sa plainte. Ses traits se tordirent, il avait l'air transformé, transfiguré presque. Un grondement surgit de lui et, d'un coup de reins, il plongea en elle.

Il la pénétra jusqu'à la garde. Elle cria, le serrant fort avec les muscles de son vagin tout en passant les jambes autour de lui.

La respiration rauque, haletante d'Aubrey était comme un soufflet dans l'oreille de Xanthe et ses longs cheveux recouvraient son visage. Il tremblait de tous ses membres. Elle l'étreignit de tout son corps et de toute son âme en lui caressant la tête d'une main et en lui frottant le dos.

— Dis-moi que tu es bien, murmura-t-elle, s'inquiétant de le voir soudain immobile.

Dis-moi que tu ne regretteras pas ça.

Il la regarda avec tendresse et passion, et lui sourit.

— Je ne me suis jamais senti aussi bien. Tu es comme un poing en soie mouillée. Grands dieux – Xanthe...

Elle contracta encore davantage ses muscles intimes comme il se retirait, et il frissonna avant de replonger. Il se retira de nouveau, avec une lenteur extrême. Incapable d'attendre, elle miaula et projeta ses hanches vers lui, s'empalant sur son dard. Le grand corps d'Aubrey tressaillit et il hoqueta. Il introduisit de nouveau une main entre eux et elle le sentit chercher son clitoris tout en reprenant ses va-et-vient. Elle se mit à prononcer de nouveau des mots dont elle ne connaissait pas le sens. Elle n'était plus qu'un immense brasier, dont les premières flammes partaient de son intimité et de l'insupportable et magnifique pression de ses doigts sur l'endroit sacré.

— Merde, fit-il.

Il se tordit dans ses bras. Elle le sentit commencer à palpiter en elle comme il perdait contrôle. C'est alors que ce désir, cette douleur si douce qu'elle ne ressentait pour personne d'autre que lui, culmina en une giclée d'étoiles. Elle hurla quand son orgasme à elle déferla. Il se frotta et se frotta contre elle en tremblant.

Leur passion apaisée, le silence se fit. Elle le tint tendrement contre elle et il posa son front sur son épaule. La table sous elle était dure, mais elle refusait de bouger d'un centimètre. Elle traça un cercle autour de la petite excroissance osseuse à la base de sa nuque et glissa un doigt le long de la cicatrice qui balafrait son dos, s'imprégnant de chaque parcelle sensuelle qu'elle pouvait obtenir de lui.

Je n'oublierai jamais ce moment, pensa-t-elle. Jamais, même si je vis très, très longtemps.

Au bout d'un moment, la position inconfortable dans laquelle il se trouvait le força à bouger. Il se redressa en poussant sur une main et en grimaçant comme les muscles de son dos se grippaient et que son pénis sortait d'elle.

— Bon, voilà qui n'est guère élégant, fit-il en serrant les dents.

La magnifique expression embrumée qu'avait Xanthe s'évanouit et elle rit tout en le regardant avec compassion.

— C'est cette fichue blessure au dos, c'est ça ?

Il opina. Plus souple et gracieuse, elle se dégagea et descendit de la table, puis, une fois debout, elle se glissa sous son bras et le soutint, l'aidant à se redresser. Il s'efforça de prendre une profonde inspiration. Puis il l'embrassa.

Elle murmura et il la serra contre lui, savourant la sensation de son corps nu contre le sien. Enfin, à contrecœur, elle recula.

— Je vais aller chercher le flacon d'huile. Tu as besoin d'un massage pour détendre ces muscles, surtout après les exercices d'étirement de tout à l'heure et... enfin tu sais.

De manière tout à fait inattendue, elle rougit jusqu'aux oreilles.

— Je ne dis pas non, fit-il. (Il lui caressa la joue, indiciblement ravi de la voir rougir. Ravi de tout ce qui avait trait à elle.) Je t'aime, Xanthe.

Elle se figea. Ses yeux, dont les prunelles reflétaient ce sublime et étincelant cœur de verre, restaient rivés sur lui. Quand elle ouvrit la bouche comme si elle allait dire quelque chose, il posa deux doigts sur ses lèvres et secoua la tête en souriant. Ce n'était pas parce qu'il ressentait le besoin de lui confier ses sentiments qu'elle devait faire la même chose.

Il entra dans la chambre et s'étendit sur son dos douloureux en étouffant un grognement. Elle le rejoignit quelques minutes plus tard.

Il adorait la voir déambuler toute nue dans la pièce. Ses seins étaient rosis par les caresses qu'il lui avait prodiguées, et le triangle noir soyeux entre ses cuisses brillait de miel. Elle avait un corps élancé et puissant qui évoquait une panthère, et en dépit de la timidité dont elle avait fait si souvent preuve, elle n'avait aucun complexe avec son corps et se déplaçait avec une assurance totale et athlétique qu'il trouvait incroyablement sexy. Son membre se raidit tandis qu'il la dévorait des yeux ; il avait tellement faim d'elle qu'il recommençait déjà à durcir.

Elle avait rassemblé leurs vêtements et elle les posa par terre à côté du lit. Puis elle prit le petit flacon d'huile et en versa dans le creux de sa paume. Son regard se porta involontairement sur son sexe et il serra les dents pour ravalier son rire en la voyant rougir de nouveau.

— Oh, dieux, je t'en prie, fais-le, gronda-t-il.

— Je suis censée te froter le dos ! s'exclama-t-elle d'un ton sévère.

Il adorait qu'elle le réprimande. Il saisit son genou avec douceur.

— Mon dos va tout à fait bien quand je suis allongé. Il peut attendre. C'est tout le reste qui est dans l'urgence pour le moment.

Elle le considéra avec un air rieur et il vit qu'elle était tentée.

— Après avoir assoupli un peu tes muscles.

Il lui décocha un sourire languide et coquin.

— Très bien, mais je ne me mets pas sur le ventre tant que tu ne m'as pas embrassé.

Il vit son regard s'embrumer de nouveau, et sa queue se raidit davantage.

— Soit.

Elle se pencha sur lui, la bouche entrouverte et il souleva la tête pour aller à sa rencontre, et il l'embrassa avec délice, sentant son désir d'elle rugir et l'enfiévrer une nouvelle fois. Quand il la sentit sur le point de se redresser, il la saisit et la tira vers lui si bien qu'elle tomba.

Instinctivement, elle se rattrapa en posant une main sur sa poitrine, celle qui avait la paume pleine d'huile. Le liquide chaud éclaboussa le torse d'Aubrey tandis que la main de Xanthe glissait sur sa peau et qu'elle le couvrait de son corps en tombant.

Il gronda de plus belle, un bras passé autour de son cou et plongea frénétiquement entre ses lèvres. Pendant qu'il la baisait avec sa langue, il frotta sa poitrine d'une main jusqu'à ce qu'elle luise d'huile, puis il pétrit l'un de ses seins exquis. Elle gémit et le son vibra dans la bouche d'Aubrey.

La friction fluide de leurs corps le rendit fou. Il lui mordit le cou, suçà son oreille, l'empoigna par les cheveux et grogna :

— Enfourche-moi.

Elle avait de nouveau son regard embrumé, le désir chatoyait sur sa peau en ondulations de chaleur veloutée. Il la tint par les cheveux pendant qu'elle se mettait à califourchon sur lui. Elle chercha son sexe de la main et, une fois qu'elle l'eut saisi, le guida vers l'entrée de sa grotte avant de s'empaler lentement dessus.

Elle se trouvait dans un équilibre instable, appuyée sur les coudes, mais il n'arrivait pas à se résoudre à lâcher ses cheveux. C'était un geste presque barbare, possessif. Et soit ça ne lui ressemblait pas, soit c'était le signe le plus révélateur de ce qu'il devenait avec elle.

— Baise-moi juste comme ça, feula-t-il contre ses lèvres.

Elle gronda et obéit, levant et descendant ses hanches dans un rythme primitif dont il intensifiait la cadence par des coups de butoir qui venaient à sa rencontre, la harponnant de sa queue et de sa langue, incapable de penser à autre chose que le besoin de la pénétrer, encore et encore. Elle avait le souffle de plus en plus court, et la sensation de son haleine brûlante contre son visage devint le comble de l'érotisme qu'ils exploraient ensemble.

Elle devint rouge, des larmes coulèrent sur ses joues et des mèches de cheveux se plaquèrent sur son visage et son cou humide.

— Magnifique, magnifique, dit-il dans sa bouche. Tu es magnifique.

Elle lâcha alors un cri perçant et son corps se tendit comme un arc, et il sentit monter l'orgasme qui la saisissait comme elle se contractait sur lui. Et il perdit tout contrôle. Il agrippa ses fesses et la plaqua autant qu'il put avant d'éjaculer profondément en elle, satisfaisant tout ce qu'il avait de primal en lui.

Le monde palpait avec leurs battements de cœur, leurs corps en sueur soudés. Elle était étendue sur lui, la tête sur sa poitrine. Il réussit enfin à lâcher ses cheveux et, dégageant le visage de Xanthe, il essaya de les démêler avec ses doigts.

— Je t'aime depuis très longtemps, dit-elle. (Elle était presque inaudible. Il s'immobilisa, tentant de saisir chaque mot.) Bien sûr, c'était essentiellement de la vénération pour un héros et cela n'avait rien de réaliste.

— Je ne suis pas un héros.

Elle émit un petit rire.

— Tu es un héros pour tout le monde, Aubrey. Tu es le seul à ne pas le savoir. (Il fronça les sourcils, mais elle poursuivit.) Puis j'ai commencé à te connaître mieux. Le vrai toi. Le vrai Aubrey, celui qui est bougon parfois, gentil, drôle. Que les dieux puissent m'aider.

Il lui prit le visage entre les mains.

— Pourquoi as-tu besoin que les dieux t'aident, ma douce ?

Elle avait les yeux fermés.

— Nous allons reprendre nos vies bientôt, murmura-t-elle.

Il fronça les sourcils encore davantage.

— Xanthe, fit-il avec force. Je ne sais pas ce que ceci signifie pour toi, mais pour moi, ce n'est pas un interlude. Oui, ce que nous vivons ici dans ta maison sort de la norme, et oui, nous avons nos professions et nos devoirs qui nous attendent en ville, mais je mène une vie authentique – la personne que je suis ici est la même personne qui est là-bas. J'ai dit que je t'aimais. Je ne l'ai pas dit parce que nous venions de faire l'amour, je l'ai dit parce que je t'aime. Tu ferais bien de me dire si tu ne souhaites pas me voir quand nous retournerons en ville – et j'essaierai de toute façon de te persuader de changer d'avis...

Elle se leva et l'embrassa à la hâte.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire ! Je ne voulais pas présumer quoi que ce soit simplement parce que nous... nous avons... enfin tu sais.

Elle fit un geste qui les englobait, eux et le lit.

Il se détendit et lui sourit.

— Je t'en prie, présume tous les « tu sais » que tu veux. Je t'encourage vivement à présumer plein de choses.

Un sourire radieux et étonné se dessina sur les traits de Xanthe. Elle ouvrait la bouche pour dire quelque chose...

Ils entendirent des voix qui s'approchaient de la maison : celles de Niniane et Tiago.

Xanthe prit un air paniqué. Elle descendit du lit précipitamment et regarda discrètement par la fenêtre.

— Nous n'avons pas refermé la porte d'entrée, marmonna-t-elle en se jetant sur ses vêtements.

Pendant qu'elle enfilait sa chemise et son pantalon à la hâte, Aubrey descendit du lit. Il se dirigea vers la porte de la chambre et la ferma.

— Aubrey ? Xanthe ? Vous êtes là ? demanda Niniane qui devait être sur le seuil.

— Nous sommes là, mais nous ne sommes pas habillés. Nous arrivons dans une minute, s'écria Aubrey.

Silence. Puis :

— OK.

Il se tourna vers Xanthe.

— Ne panique pas, ma douce, murmura-t-il. Prends ton temps.

— Ben voyons, ce n'est que la reine ! siffla Xanthe. (Elle passa les doigts dans ses cheveux pour tenter de les démêler et les tressa. Apparemment, la natte n'était pas suffisamment droite et elle la défit, puis recommença.) Et je travaille pour elle. Oh, dieux, Tiago est là.

Il se mit à rire et s'habilla. Quand il enfila sa chemise, il constata qu'elle n'avait plus de boutons et la laissa donc ouverte. Xanthe essayait encore de parfaire sa natte quand il ouvrit la porte et sortit de la pièce.

Tiago se tenait sur le seuil de la maison, le dos tourné, les bras croisés ; son profil âpre était impassible. Niniane était devant la table, occupée à vider des sacs de toile remplis de victuailles. Elle, en revanche, n'était pas vraiment impassible. Une jubilation qu'elle tentait de réprimer animait son petit visage espiègle.

— Bonjour, fit Aubrey. Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Bien, fit Niniane. (Ses yeux dansaient.) Vous avez l'air d'aller beaucoup mieux, Aubrey.

— Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas senti aussi bien, fit-il en l'embrassant sur la joue. (Il murmura.) Xanthe panique. Dites à Tiago d'être sage ou je lui ferai mal.

— Oh, il sera sage, murmura Niniane. Ou s'il n'arrive pas à être gentil, il gardera le silence s'il sait ce qui est bon pour lui.

— Je sais ce qui est bon pour moi, déclara Tiago en direction de l'extérieur.

Xanthe apparut, droite comme un I. Sa tenue était impeccable, sa tresse nettement moins, mais étant donné les circonstances, elle était tout de même très bien faite.

— Votre Majesté, monsieur, murmura-t-elle.

Elle était presque, mais pas totalement, parfaitement impassible. Aubrey ne put le supporter. Il s'approcha d'elle et lui passa un bras autour des épaules. Elle le regarda, les lèvres blanches. Il n'était pas persuadé qu'elle respirait.

Il faut arracher ce pansement sur-le-champ, pensa-t-il.

— Xanthe et moi venons de décider que nous allons continuer à nous voir lorsque nous serons revenus en ville, fit-il à haute voix. Nous n'avons pas besoin de votre bénédiction, mais nous serions très heureux de l'avoir.

— Bien entendu que vous l'avez, fit tout de suite Niniane. (Elle sourit à Xanthe avec chaleur.) Rien ne pourrait me faire plus plaisir. Je n'exagère pas, Xanthe, je le pense sincèrement.

Aubrey sentit la tension quitter les épaules de Xanthe, même si elle jeta de nouveau un coup d'œil à Tiago. Aubrey fit la même chose. Tiago avait levé les sourcils, mais c'était le seul indice de son attention, il semblait absorbé dans la contemplation des oiseaux.

— Comment se déroule l'enquête ? demanda Aubrey.

Tiago regarda Niniane par-dessus l'une de ses énormes épaules. Elle opina.

— L'enquête a été bouclée vingt-quatre heures après l'agression et toutes les parties impliquées immédiatement mises sous les verrous.

Les mots de Tiago lui semblèrent d'abord incompréhensibles. Il laissa retomber le bras qu'il avait passé autour des épaules de Xanthe et se passa les doigts dans les cheveux.

— Attendez, dit-il, ou plutôt gronda-t-il. Cela voudrait dire que tout était réglé la première fois que vous êtes venus nous apporter du ravitaillement ?

— C'est exact, répondit Tiago.

— Qui est le coupable ? demanda Xanthe en s'avançant.

— Le père de Naida, Grove Ealdun, a tout manigancé, expliqua Tiago. Nous avons arrêté également les gens qu'il avait recrutés. (Il croisa le regard d'Aubrey.) Votre secrétaire, Sebrin, est un peu secoué, mais va bien. Il s'est trahi lorsqu'il a commencé à faire des recherches. Ealdun l'avait capturé, mais ne l'avait pas encore tué. Quand il a su que c'était vous qui aviez décidé d'envoyer Sebrin fureter, il a essayé de vous assassiner, en partie pour se venger. En partie parce qu'il craignait que vous n'essayiez de le traduire en justice pour faux témoignage et fabrication de preuves. Le plus drôle, c'est que je ne pense pas que nous nous serions donné la peine de le poursuivre pour fabrication de preuves, sauf que maintenant, bien entendu, ce sera pour tentative d'assassinat. Toute l'histoire était en fin de compte plutôt simple et carrée, enfin à la fae noire, quoi.

— Vous aviez dit qu'il y avait des complications, fit Aubrey d'un ton sec. (Il fusilla Niniane du regard.) Vous m'avez ordonné de rester ici.

Niniane se mordait un ongle. Elle paraissait soucieuse quand elle répondit :

— Nous n'avons ni l'un ni l'autre déclaré qu'il y avait des complications avec l'enquête, Aubrey. Nous avons seulement dit qu'il y avait des complications.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? rugit-il, les poings sur les hanches.

Tiago lui lança un regard d'avertissement, mais il n'y accorda aucune attention.

Niniane observa Xanthe d'un air désolé, puis dit à Aubrey :

— La nuit où vous avez failli perdre la vie, j'ai... vu quelque chose, Aubrey. J'ai vu à quel point vous comptiez pour Xanthe. Alors quand Tiago a élucidé l'affaire en un temps record et a jeté tout le monde en prison, eh bien... vous étiez dans la chaumière de toute façon, alors nous vous y avons laissé. L'année qui vient de s'écouler a été tellement dure pour vous deux, pour des raisons différentes, je voulais juste que vous ayez un peu de tranquillité, tous les deux. Je pensais... j'espérais que vous trouveriez des choses à vous dire. Je savais aussi que vous n'échangeriez jamais que des politesses dans n'importe quel autre environnement.

— Vous jouiez l'entremetteuse ? demanda Xanthe avec incrédulité.

— Peut-être, fit Niniane. (Elle leur sourit.) Un peu. Et puis je vous connais, Aubrey Riordan. (Elle agita un doigt dans sa direction.) Si vous étiez resté chez vous, vous vous seriez remis au travail beaucoup trop tôt, malgré les ordres des médecins. Alors je vous ai fait rester ici, au grand air, avec de la nourriture saine, des livres, et des jeux, rien de fatigant.

Aubrey se frotta le visage des deux mains, puis se mit à rire.

— OK, fit-il. OK.

— Est-ce que vous êtes en colère contre moi ? demanda Niniane. Je n'arrive pas à savoir.

— Je ne sais pas. (Il laissa retomber ses mains et regarda Xanthe qui semblait aussi indécise que lui.) Je ne crois pas. Je vous suis plutôt reconnaissant. Du moment que cela ne te dérange pas, dit-il à Xanthe.

— Je suis reconnaissante, moi aussi, fit-elle.

— Tu vois, je t'avais dit que tout marcherait comme sur des roulettes, dit Niniane à Tiago.

— Tu as, comme toujours, absolument raison.

Tiago et Niniane restèrent pour dîner et ils se régâlèrent de steaks grillés, de pommes de terre sous la cendre, de salade et de pâtisseries, le tout arrosé de vin rouge.

— Vous pouvez rentrer chez vous maintenant, si vous le souhaitez tous les deux, fit Niniane.

— Mais si vous le faites, vous ne pouvez pas revenir travailler avant un quart de lune au moins.

— Si je reste ici, est-ce que je peux garder mon infirmière ? demanda-t-il en regardant Xanthe.

De la jubilation pétilla sur les traits de Niniane.

— Bien entendu – enfin, si elle souhaite rester aussi.

— Oui, Majesté, fit Xanthe en souriant à Aubrey avec ses yeux magnifiques. Cela me conviendrait tout à fait.

— C'est réglé, donc.

— Comment va Souris, au fait ? lui demanda Xanthe.

Une ombre passa sur le visage de Niniane et Aubrey fronça les sourcils, s'attendant à une mauvaise nouvelle.

— Elle va très bien. Son vrai nom est Rachel. Son oncle et sa tante sont venus la chercher et ils sont repartis avec elle hier.

— Pourquoi avez-vous l'air si triste ? demanda Aubrey avec douceur.

Niniane se mordit la lèvre en fixant son assiette.

— Elle va me manquer.

Le silence s'installa. Les enfants étaient déjà de rares cadeaux chez les Anciens. Dans le cas de Niniane et de Tiago, tant qu'elle serait reine, l'éventualité d'avoir des enfants était tout simplement inexistante.

Aubrey posa son couteau et sa fourchette en regardant autour de la table. Tout récemment encore, il se sentait profondément triste et trahi, et tellement seul qu'il aurait accueilli la mort avec soulagement. Maintenant, il était attablé avec les trois personnes qui comptaient le plus pour lui. *Les bénédictions surviennent toujours de manière inattendue*, pensa-t-il.

Il leva son verre de vin.

— À de nouveaux départs, fit-il en se tournant vers Xanthe. (Son regard s'éclaira jusqu'à étinceler de bonheur.) Et à la paix.

Les autres convives levèrent leurs verres et trinquèrent.

— À la paix, pour l'heure, au moins, déclara Tiago.

Épilogue

Les sept lieux de pèlerinage des dieux étaient dispersés un peu partout à Adriyel. Le sanctuaire d’Inanna était à quatre jours de cheval de la ville.

Xanthe et Aubrey firent le voyage plusieurs lunes plus tard, quand les feuilles commençaient à revêtir leurs atours automnaux.

C’était une époque agréable pour voyager. Les journées étaient fraîches et tranquilles et les nuits n’étaient pas encore trop froides.

Ils se disputèrent tout le long du chemin, même en approchant de leur destination.

— Si seulement tu m’écoutais quand je te dis que je suis satisfaite, fit Xanthe.

— Tu l’es peut-être, mais moi non, fit-il. Je ne vois pas pourquoi tu ne veux pas m’épouser.

— Ce ne serait pas convenable, fit-elle d’un ton buté.

— Xanthe, tu es la personne la plus snob que j’aie jamais rencontrée.

Il avait l’air sombre et arborait une expression sévère qu’elle trouvait presque trop sexy.

Elle le fusilla du regard.

— Ce n’est pas juste ! Tu sais très bien que la noblesse la plus attachée aux traditions te tournerait le dos si tu épousais une fille du peuple. (Elle fit une grimace.) Ils sont aussi snobs que moi, si ce n’est plus.

— Qu’ils aillent se faire foutre, trancha-t-il.

Elle plaqua une main sur sa bouche pour s’empêcher de rire. C’était toujours tellement choquant de l’entendre pousser un juron. Il le faisait si rarement.

— Sérieusement, continua-t-il. Je me fiche que cela fasse de moi un paria. Si quelqu’un désapprouve notre union, je ne veux rien avoir à faire avec ce genre de personne de toute façon.

— Certes, admit-elle à contrecœur. (Elle poussa un soupir de frustration.) Mais je ne sais pas être autre chose qu’un garde ou un assassin.

Il lui jeta une œillade brûlante.

— Et mon amante, maintenant.

Elle pouvait à peine le regarder sans tomber de son cheval. Il montait avec une grâce assurée et impeccable.

Quand ils étaient revenus à Adriyel, elle avait repris ses fonctions d’assistante de Niniane et lui de chancelier, mais ils passaient toutes leurs nuits ensemble chez lui, et quand elle avait ses deux jours de congé, ils allaient à la chaumière. Les nuits étaient devenues des moments délicieux d’enchantement et d’intimité partagée. Certains jours, elle avait du mal à attendre le coucher du soleil.

— Oui, ça aussi, chuchota-t-elle.

Ils poursuivirent leur route en silence, puis il lui dit :

— Tu ferais une épouse totalement féroce.

Elle écarquilla les yeux.

— Je sais ! Je ne pourrais jamais cesser de te protéger. Je serais une catastrophe sociale.

— Est-ce que tu ne t'es jamais dit, fit-il les dents serrées, que je voulais peut-être et que j'avais peut-être besoin d'une épouse totalement féroce qui soit une catastrophe socialement parlant. C'est pour ça que je n'arrête pas de te demander de m'épouser.

Elle se frotta le front.

— Tu ne vas pas renoncer, hein ?

— La seule chose à laquelle je vais renoncer, ce sont mes gardes.

L'incrédulité lui coupa le souffle et elle fit arrêter son cheval.

— Tu ne peux pas.

— Et comment que je peux. (Il arrêta sa monture à son tour. Il avait maintenant une expression dure et impitoyable, et maudit soit-il, cela le rendait encore plus sexy.) Mes gardes ne font rien, à part me suivre et somnoler dans les couloirs quand je travaille. De toute façon, l'attaque était une aberration et elle s'est produite il y a des lunes. Et puis il faut bien que je trouve un moyen de te faire du chantage.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? hurla-t-elle.

Il leva les sourcils. Il avait l'air hautain tout à coup.

— Si tu ne m'épouses pas, je renvoie mes gardes. Point barre.

— C'est la remarque la plus idiote que j'aie jamais entendue ! explosa-t-elle.

Il donna de la jambe à son cheval, un petit sourire se dessinant sur ses lèvres.

— C'est tellement satisfaisant de creuser sous cette façade sereine que tu présentes. Je crois que c'est devenu mon second passe-temps préféré. Le premier étant de faire l'amour avec toi, bien entendu.

Il partit au galop et elle le suivit.

— Reviens ici !

— Ma douce, ce n'est pas la peine d'argumenter davantage, fit-il par-dessus son épaule. Tu sais très bien que je vais faire exactement ce que je viens de dire, et Niniane sera tellement en colère après toi si je renvoie mes gardes.

— Aubrey ! (Passant à son tour au galop, elle le rattrapa facilement.) Ne mêle pas Niniane à tout cela.

Il n'affichait aucun signe de fléchissement.

— D'ailleurs, dès que nous serons rentrés, j'ai l'intention de lui dire à quel point ton refus me peine. Sa sympathie ne sera pas avec toi sur ce sujet, Xanthe. Pas alors que tu es libre de te marier si seulement tu choisissais de le faire.

La dernière remarque lui cloua le bec, comme il devait s'y attendre, parce que tant que Niniane serait la reine des Faes noires, Tiago et elle pourraient rester ensemble, mais ne pourraient jamais se marier. Xanthe fulmina et afficha une mine renfrognée comme ils arrivaient dans une petite vallée piquée de bouquets d'arbres que couronnaient les couleurs de feu de l'automne.

Ils trouvèrent le sanctuaire à un croisement de chemins. Il était tout simple, une grotte constituée de pierres anciennes jouxtant une source vive. Ils attachèrent leurs chevaux. Xanthe fouilla l'une des sacoches pour y chercher la boîte avec les cartes du jeu de tarot qu'elle avait enveloppée dans de la soie pour la protéger. Aubrey lui tendit la main, et elle la prit. Ils se dirigèrent ensemble vers le sanctuaire.

C'était un lieu paisible troublé seulement par le bruit constant de l'eau tombant sur la roche et où l'on avait le sentiment que la vie bourgeonnait, alors que l'hiver approchait pourtant. D'autres pèlerins avaient laissé des offrandes avant eux : un bouquet de fleurs qui avait fané, des fruits que la

faune avait rongés et éparpillés, une minuscule paire de chaussons de bébé. Leur vue émut Xanthe qui ravala ses larmes tout en faisant une prière silencieuse pour ce bébé inconnu.

— Je veux penser que ces chaussons ont été laissés en remerciement pour la naissance d'un enfant, fit-elle d'une voix rauque. Et non parce qu'un enfant est mort.

Aubrey lui frotta le dos et dit doucement :

— C'est ce que nous allons croire alors.

Elle le regarda et il lui fit un signe d'encouragement. Elle s'approcha et déposa la boîte dans la grotte. La Force douce des cartes lui baigna les mains une dernière fois comme elle les laissait. *Merci*, dit-elle silencieusement à la déesse. Son cœur était rempli à ras bord, comme un calice. Elle ne savait pas qu'elle pouvait contenir autant d'émotion.

Dans ce lieu tranquille et éternel, ses arguments contre le mariage semblaient superflus, surtout qu'ils allaient à l'encontre de ses propres souhaits.

— Oui, je t'épouserai, fit-elle en se tournant vers Aubrey.

Triomphe et bonheur illuminèrent ses traits.

— Je le savais, dit-il en la prenant dans ses bras.

— Ne sois pas insupportable maintenant, lui dit-elle en souriant et en posant la tête sur son épaule.

Il la serra, le visage enfoui dans ses cheveux.

— Tu es l'amour de ma vie, murmura-t-il. Cela veut dire que je peux être aussi insupportable que je le veux.

— Oh, c'est ce que cela veut dire ?

Elle rit et il rit à son tour. Elle se blottit dans son cou en l'enlaçant.

Ils restèrent immobiles un moment, sentant la paix se répandre dans leurs corps. Puis Aubrey l'embrassa sur la tempe.

— Tu es prête à rentrer ?

— Oui.

Elle s'écarta, jeta un dernier coup d'œil dans la grotte – et se figea comme son univers basculait. La boîte enveloppée dans la soie avait disparu.

— Aubrey, réussit-elle à murmurer.

— Quoi ? (Il suivit la direction de son regard et s'immobilisa à son tour avec une expression émerveillée.) Je n'en reviens pas. C'était à elle.

— Je pensais... je veux dire, je suppose que je ne pensais pas que c'était vrai. Comme tu l'as dit, c'était tellement peu probable. (Elle avait l'impression de bafouiller, mais ne pouvait pas s'arrêter.) Qu'est-ce qui va se passer maintenant, à ton avis ?

— Elle le déposera ailleurs, fit Aubrey. Qui sait quand, où ?

Xanthe sourit.

— C'est fabuleux.